

Du même auteur,
Disponible chez TheBookEdition.com

Les Étoiles de Bethléem, Recueil de textes poétiques
Turbidité & Sensibilité, Roman

A paraître, du même auteur
Artificialité & Sensibilité, Roman

ALBERT H. LAUL

ARIDITÉ
&
SENSIBILITÉ

© Albert H. Laul, 2024 pour la première édition

*A tous les esprits dissociés
qui souhaitent
se reconnecter
à leur corps éteint.*

*A tous les corps éteints
qui souhaitent
se reconnecter
à leur esprit dissocié.*

Prologue

Sécheresse météorologique. D'abord, il ne pleut plus. Les peaux s'assèchent. Les silhouettes s'évanouissent. Les ombres disparaissent. Sous des pas résignés, les sols craquent et cèdent. Les êtres ne pleurent plus.

Sécheresse agricole ou sécheresse des sols. Maintenant, la terre épuisée ne parvient plus à nourrir les enfants à qui elle a donné naissance. Les corps s'amaigrissent. Les plants se rabougrissent. La sidération frappe et fige les existences.

Sécheresse hydrologique. Enfin, le mal, en profondeur, atteint un point de non-retour. Le végétal et l'organique s'inclinent. Les émotions s'estompent. Le minéral l'emporte.

Chapitre 1 - Deux enfants

A la coupure du cordon, je comprends qu'il existe une souffrance ombilicale, un lien inaltérable au temps et aux larmes. Les jambes écartées, les pieds attachés, les poignets sanglés, ma mère pleure sans discontinuer. À elle, de vieilles mains m'ont arraché. Il y a eu pénétration et agrippement, extraction et déchirement. Et puis ... plus rien.

Comment en est-on arrivé à ces outils rouges de sang, posés là ? Maman a souffert. Ses larmes se mélangent à son sang. De mon côté, cela a été très bref. Une déchirure dont la douleur n'a duré qu'un instant. Je n'ai pas pleuré. J'ai, à peine, eu le temps de me sentir déposé dans une main et emmené dans une autre pièce où l'on s'occupe maintenant de mon corps. Enfin, je suppose, car je ne sens plus rien. Je préfère, de toute façon, rester avec maman. Elle pleure. Et je suis triste. J'espère qu'ils prennent soin de moi à côté. Je vais rester là, avec ma mère.

C'est la première fois que je la vois pleurer. De l'intérieur, j'ai souvent entendu le chagrin rouler dans sa gorge, soulever sa poitrine, nouer son estomac et tordre ses intestins. Cela secoue. Croyez-moi ! Mais, là, maintenant que je le vois de mes yeux, je suis déçu. On voit peu de chose. Le visage est mouillé. Les lèvres sont humides et le regard embué. Immobile, elle pleure. Voilà tout.

Je reste à ses côtés, pour l'éternité. Je la trouve très belle, autant que je l'ai imaginée. Elle a de grands yeux noirs à vous envelopper tout entier, à vous avaler tout rond, à vous procurer une sensation exquise quand ils vous invitent à rejoindre son monde intérieur, mon monde à moi seul.

Connaître quelqu'un que vous voyez pour la première fois est un sentiment unique. Maman je la connais, de l'intérieur.

J'entends ses pensées. Elle me parle tout bas. Elle sait que j'écoute. J'aime sa voix. Elle résonne en elle et en moi. Je perçois les vibrations qui se propagent maintenant dans l'air.

Voir son beau visage, déformé par la douleur, me fait mal. Ses joues et ses yeux sont d'un rouge brûlant. Que se passe-t-il maman ? Pourquoi restes-tu prostrée, les jambes écartées ? Tu as chaud dans ces habits. Ces dentelles à ton cou, à tes poignets, c'est joli, mais ça m'étouffe.

Et où sommes-nous ? Je n'aime pas cet endroit. Tous les murs sont blancs. Les pièces trop grandes. L'hiver doit être froid, ici. Heureusement, nous sommes en été.

*

Quelques jours plus tard, nous sommes rentrés à la maison. Maman se sent mieux aujourd'hui. Elle a beaucoup dormi. Elle se lève et s'habille. La nuit vient de tomber.

— Mila ! Tu es prête ? chuchote une voix masculine derrière la porte de la chambre.

C'est la voix de grand-père ! Je le sais car maman n'arrête pas de l'appeler papa. Il a une drôle de barbe et il est très costaud.

— Oui, je suis prête, répond Mila d'une voix inquiète comme si elle s'apprêtait à commettre un crime.

— Alors ! Allons-y ! enjoint le grand-père d'un ton autoritaire.

Tiens ! C'est bizarre ! Grand-père porte une lourde pierre ronde et maman une petite boîte carrée mystérieuse recouverte d'un linge. J'aime bien les mystères.

Et les voilà partis ! En lui tenant le bras, maman s'appuie sur l'épaule de Grand-père. Ils remontent le chemin situé derrière la

maison et traversent le verger. Les ombres des arbres me font peur. On dirait des fantômes. Je ne dois pas quitter maman. Oh ! Une petite rivière toute sèche. Attention ! On n'y voit rien par cette nuit noire. Quelle idée de se promener à cette heure ! Grand-père et maman ont l'air de bien connaître l'endroit. Ils traversent le petit cours d'eau à sec sans difficulté, se fraient un chemin à travers les ronces, se baissent pour passer sous les branches basses d'un arbre immense qui protège l'entrée d'une petite prairie rase et sèche que peu de gens connaissent. Moi, je n'y suis jamais venu. C'est un bel endroit pour se reposer en paix.

— Ici ? Cela te convient, Mila ? demande le grand-père. Cela me semble bien.

— Oui, répond Mila d'une voix sans souffle et sans conviction.

Bien ? Pour quelle raison ? Je ne comprends rien du tout ! Grand-père pose un genou sur le sol sec et sableux et commence à creuser un trou, plutôt petit. Maman y dépose la boîte carrée, enveloppée d'un linge. Elle pleure sur l'épaule de Grand-père qui la console comme il peut.

— Mila, ne pleure pas ! Je sais que c'est dur. Mais ta mère a raison. C'était la meilleure chose à faire. Qu'auraient pensé les voisins ? Et puis, tu as quinze ans. Tu as la vie devant toi. Tu finiras par oublier tout ça. Et tu seras heureuse. Crois-moi.

Mila ne dit rien.

— Si seulement, tu nous avais parlé plus tôt. Cela aurait été moins douloureux, ajoute le grand-père ému.

Il oublie quelques instants la colère qui le ronge, rebouche l'excavation et dépose à même le sol la lourde pierre gravée. On peut y lire les mots : « A mon petit Arthur bien aimé que l'on m'a arraché. »

J'aime beaucoup cette phrase. « A mon petit Arthur bien aimé que l'on m'a arraché. » Je pourrais la recopier et la réciter cent fois. Je la trouve terrible. Et le beau n'est que le commencement du terrible. C'est le poète préféré de maman qui a dit ça. Grand-père est ému, lui aussi. Je pense qu'il est content du résultat. Il a gravé une belle phrase.

Maman, qui est Arthur ?

Cela ne peut pas être moi.

Tu le refuses. N'est-ce pas ?

* *

*

Le lendemain, non loin de là, un enfant suit les traces de son père. Il part. Échappé à la surveillance de sa mère, il court. Un léger souffle d'air chaud rougit ses joues si souvent embrassées. Ses membres saturés d'un dynamisme propre à l'enfance l'emportent aussi loin que son espoir lui permet de l'imaginer. Il ne doute pas. Il rattrapera son père.

— Papa ! Papa ! Attends-moi !

C'est peine perdue. Ces quatre mots, tout juste sortis d'une gorge pleine de vitalité, s'évaporent. Une végétation suffocante, jaunie par la sécheresse, étouffe les cris et efface les traces de cet enfant de dix ans, maintenant seul.

— Papa ! Attends-moi ! J'arrive !

C'est peine perdue. Comment ces cris expulsés d'un larynx aussi fin pourraient-ils franchir les barrières successives des herbes asséchées, des plantes sauvages, des arbres immobiles, des lieux séparant les êtres et les choses, du temps anéantissant le moindre mouvement, pour atteindre les oreilles d'un père ignorant.

— Papa ! Où es-tu ?

C'est peine perdue. La conviction ne manque pas. Mais à dix ans, on n'a ni le cœur assez grand, ni les jambes assez longues, pour atteindre un père et l'empêcher de partir.

— Papa !

C'est, maintenant, peine trouvée et Asim perdu.

Perdu ! Ce mot ne vient pas à l'esprit d'Asim. Aucun mot ne vient à l'esprit d'Asim. Son néocortex cérébral est débranché. Seules des sensations effrayantes,

impossibles à verbaliser, pénètrent son corps d'enfant par ses pupilles élargies, les pores de sa peau dilatés, et ses oreilles dressées. Elles traversent le thalamus pour être immédiatement dirigées vers le cerveau reptilien. Les muscles se contractent. Les poings se ferment. La respiration s'accélère. Asim ne pense plus. Il réagit. Il a peur. Il veut fuir. Mais où ?

Des herbes, plus hautes à l'endroit où il s'est arrêté, lui chatouillent les mollets. Reprenant son souffle, il gratte sa peau devenue rouge. Regardant alentour, aucune image ne le rassure. L'angoisse explose alors dans ses yeux. Des larmes ruissellent et creusent un sillon sur ses joues lisses. La nature qui l'entoure s'éveille, attirée par ces gouttes de pluie humaine. La végétation paraît prête à absorber ce jeune visiteur essentiellement composé d'eau.

Asim pénètre, alors, plus avant dans la forêt. Mais aucune sente ne se présente à ses pieds. Tout craque sous ses pas. Le manque d'eau s'observe même aux pieds des arbres. Mais Asim n'a pas conscience de ce danger particulier. Seule l'absence de son père lui est intelligible. Il n'est pas là. Ce constat simple lui empoigne le corps. Il ressent cette absence, d'autant plus intensément que le milieu dans lequel il évolue lui semble hostile. Et Asim continue de pleurer ! C'est une question d'équilibre psychologique et physiologique. Comment un enfant de dix ans se douterait-il qu'il commet, là, une grave erreur ? Quoi de plus naturel que de pleurer ? Et que sait-il, cet enfant, de l'importance de ces quelques grammes d'eau qui se détachent de son corps ? A-t-il seulement

remarqué cette larme, échappée de ses yeux, tomber au sol et ranimer ce brin d'herbe agonisant ?

Maintenant fatigué, Asim s'assoit. Le manque de sens de la situation l'a épuisé. Il donne des coups de pied las dans les cailloux à proximité. Soudain, il se lève et ramasse les pierres, en les choisissant les plus plates possibles. Il les dépoussière et tente de réaliser des ricochets dans le lit asséché de la rivière. Les cailloux s'entrechoquent. Un, deux, trois rebonds. Encore ! Un, deux, trois, quatre rebonds. Bravo ! Les bruits d'impacts de pierres résonnent dans une solitude biologique, et percutent les pavillons d'oreilles de cet enfant perdu. Ses sens se raccrochent à ces perceptions familières comme autant de restes d'une normalité qui s'éloigne. L'enfant s'amuse.

Asim recule. Il a bien choisi la pierre. Noire, plate et lisse. Objectif : cinq ricochets, pas moins. Il s'élance et court. Et l'impensable se produit ! L'accident que toute mère redoute ! Mais l'enfant n'anticipe pas la tragédie. Il la vit à sa hauteur. Impossible, donc, pour Asim d'anticiper le risque de trébucher sur cette racine mise au jour par la sécheresse. Alors, la cheville se tord et craque. La douleur remonte le long de la jambe qui se crispe. Elle gagne le genou qui vrille, se propage jusqu'à la hanche, et traverse le reste du corps pour atteindre le cerveau avant même que l'enfant ne s'écrase au sol. Le choc est violent autant que l'élan a été enthousiaste et volontaire. Asim, dans un réflexe de survie, présente ses mains pour amortir la chute. Il protège son visage et sa tête. Mais, il ne peut rien contre cette souche d'arbre, cet éclat de bois dur,

sortant de terre. En fin de mouvement, par le poids du corps, le morceau de bois s'enfonce dans le genou juste au-dessous de la rotule. La souffrance est indescriptible. Et ce garçon de dix ans la prend en plein genou sans pouvoir en atténuer l'ampleur. A son hurlement, des oiseaux s'envolent, des bêtes détalent. Le bois planté dans les chairs provoque une douleur insoutenable. Asim prend son courage à deux mains rouges. Il arrache le morceau de bois et s'effondre. Il renâcle et grogne. Il grince des dents et gémit. Il pleure et transpire. La nature observe. Asim reste allongé. Le sang chaud coule à terre et nourrit une vie micro-organique à l'affût.

Enfin, Asim se redresse sur son séant, la jambe gauche immobile. Avec précaution, il ôte son tee-shirt et l'enroule autour de son genou. Le rouge imprègne le tissu.

Quelques minutes de repos et Asim se lève, s'appuie sur sa jambe valide et attrape un bâton à sa taille. Les premiers pas sont difficiles. Où aller de toute manière ? Quand on est perdu, les chemins n'existent plus. Seules restent les intersections et leurs options. Asim choisit au hasard. Au bout de nombreux pas douloureux, il croise à nouveau le lit d'une rivière tarie, un affluent sec qu'il peine à traverser. Le temps s'est figé. Asim n'a aucune conscience de la distance qu'il a parcourue, ni du trajet qu'il dessine, aplatissant les herbes jaunes et déplaçant les cailloux révélés à l'air libre par le manque d'eau. Il n'a pas non plus conscience de l'étendue des ramifications de ce réseau de cours d'eau asséchés. Seule la prise d'un peu de

hauteur lui permettrait de l'apercevoir. Impossible quand la douleur vous maintient à quarante centimètres du sol, hauteur de genou d'un enfant de dix ans.

A peine a-t-il enjambé la veine sèche qu'Asim découvre des traces de pas. L'espoir renaît. Torse nu, il se fraie un chemin à travers les ronces qui lui griffent le corps, se baisse pour passer sous les branches d'un arbre immense qui protège l'entrée d'une petite prairie rase et sèche que peu de gens connaissent. Lui, en tout cas, n'est jamais venu en cet endroit. Son regard est attiré par une grosse pierre, ronde et plate, fraîchement déposée à même le sol. Hagard, Asim s'allonge et commence la lecture, en suivant de son doigt les lettres gravées. « A mon petit Arthur bien aimé que l'on m'a arraché. »

Asim a soif. Il est épuisé. Il a peur. Il a mal. Mais il ne pleure plus. Il a trouvé une belle pierre de craie blanche. Il n'a qu'une envie : écrire. Et le voilà qui repasse inlassablement les trente-huit lettres de ce message. « A mon petit Arthur bien aimé que l'on m'a arraché. »

Et Asim finit par s'endormir, ces douze mots dans la tête, la gorge sèche et la peau brûlée par un soleil impitoyable. La végétation autour de lui se réjouit de cet apport inespéré d'eau. Il faudra, certes, patienter avant que cette quantité, encore vivante, de fluides, cet emprisonnement de flux et de reflux, ne s'apaise, ne se décompose et ne lui revienne. Mais, pour la nature, le temps n'est pas un problème. Elle sait attendre.

Seul un miracle pourrait la priver de cet apport aqueux. Et c'est ce qui se produit. Au petit matin, les mains fortes et rugueuses d'un grand-père soulèvent l'enfant. Des cris d'appel, puis des cris de joie, se font entendre. A tel point, que l'on en oublie la pierre et sa gravure. Asim, à moitié conscient, ouvre les yeux et parvient à prononcer quelques mots.

— Papa, pourquoi m'as-tu abandonné ? On a arraché Arthur.

Chapitre 2 - Sècheresse

Onze ans plus tard, en cet été de sécheresse du milieu du XXème siècle, on atteint régulièrement les 38°C. La végétation souffre. Les animaux meurent. Les hommes et les femmes prient. Les processions pour implorer la venue d'une pluie bienfaisante sont de retour dans les Landes de Gascogne.

Sous ces températures accablantes, à cette extrémité sud-ouest de la France, l'étendue échappe au regard, non à cause de la chaleur, mais à cause de son immensité et de la profondeur de champs qui empêche l'œil humain de l'embrasser totalement.

Il faut donc l'imaginer, en ces temps reculés, cette immense plaine alluviale qui, bien des siècles plus tard, donnera naissance, avec l'aide non désintéressée de l'homme, à la forêt landaise. Il faut l'imaginer cette étendue coincée entre la chaîne des Pyrénées et le Massif Central. Son sol sableux, trop pauvre, l'empêche de retenir toutes les richesses nutritives ruisselant de ces massifs montagneux. Alors, expliquent certains, quand Dieu ne vous donne pas la richesse, il vous gratifie d'un génie naturel. Et quelle idée géniale, en effet, que de dresser d'immenses dunes de sable le long du littoral pour capturer l'eau du ciel. Et ce, bien avant que ces dunes ne deviennent l'attrait touristique principal de la région et un point d'observation incontournable.

Et c'est vrai ! La vue mérite l'effort. La montée d'une centaine de mètres sur un terrain inadapté à ce genre d'exercice, le sable fin, cause un essoufflement

audible. Mais, après ce décor minéral exigeant surgit une immensité végétale d'un côté et un horizon marin de l'autre qui, en s'imprimant sur votre rétine, vous procurent un soulagement immédiat. Quelles sensations enivrantes ! Votre corps chaud se nourrit d'une fraîcheur marine qui l'enveloppe tout entier. Vos yeux abreuvés des couleurs beige, jaune et brun-clair du sable, se repaissent maintenant d'une palette de bleus déclinés par un océan avide de regards admirateurs, mais aussi du vert chlorophyllien d'une forêt de pins maritimes impassibles. Comment ne pas rester muet, interdit, saisi par un tel spectacle, et nourrir l'espoir secret de retenir et prolonger cet ensemble de sensations visuelles, tactiles et sonores qui vous traversent le corps ? Quelle tristesse de penser que ces stimuli charnels rejoindront un oubli nécessaire. Imaginez en effet, que le cerveau conserve un souvenir vivace de chaque excitation des sens. Quel bonheur intenable ! Alors, immobiles, ne pensons à rien, prolongeons l'éphémère tout en haut de cette dune de sable !

L'horizon attire l'attention. Certaines cimes d'arbres sont clairsemées et brunes. Des volutes de fumée noire contrastent avec le ciel d'un bleu limpide.

L'inquiétude ne semble pourtant pas affecter ce décor naturel en souffrance. Les cimes des arbres restent immobiles. Rien ne bouge, ni branche, ni feuille. Seules quelques aiguilles jaunes tombent au sol rappelant la présence d'une vie écrasée par des températures semblables à la fièvre d'un malade qui n'a pas entamé sa convalescence.

Ces cimes immobiles qu'on distingue à travers un voile trouble de chaleur donnent la chair de poule. L'ensemble de ces sommets d'arbres se raidissent à l'approche du feu pour faciliter sa propagation et le laisser rouler en hauteur, le long de la canopée, pariant ainsi qu'il épargne les arbres les plus jeunes et le cœur, le tronc, des plus vieux.

Le pari est risqué. Mais l'espoir se nourrit de prières, de raideur, d'attente, et d'immobilité comme procède cette forêt de pins depuis des décennies. Et, des générations d'hommes et de femmes, pieux ou impies, elle en a éreintées plus d'une pour s'installer, non sans heurts, en ces terres tristes et infertiles. Il a fallu chasser les bergers et leur tradition agropastorale. Honnêtement, ils n'ont pas fait le poids face à ce pin maritime, seul capable de survivre en un sol aussi pauvre. Cinquante années d'un combat remporté haut la branche ! Même les incendies de l'entre-deux guerres n'auront pas eu raison de cette espèce à la résine enrichissante.

Aujourd'hui, une autre histoire est en cours d'écriture. Les bergers et le feu sont des dangers extérieurs, manifestes. Mais la sécheresse vous rend vulnérable en un processus interne, à ses débuts, imperceptible à l'œil non expert. La chaleur vous saisit à fleur d'écorce en un corps à corps épuisant.

La souffrance de cet écosystème se cache sous une impassibilité naturelle et une placidité rassurante. Comment entendre les gémissements quand ils sont inaudibles ? Par l'odorat. Le cerveau humain est capable d'interpréter les signaux chimiques et olfactifs

émis par ces arbres en situation de stress hydrique. Seule l'acuité d'une oreille capable de percevoir les ultrasons permettrait d'entendre les gémissements de tous ces arbres victimes d'embolie gazeuse. Observer ces pins transpirer est éprouvant. Mais entendre le bruit de rupture de la colonne d'eau au moment où les conduits de sève éclatent sous l'effet d'une transpiration trop importante serait insupportable. La nature nous en préserve.

L'homme ressemble à son compagnon résineux. Avec patience, le pin génère de nouveaux conduits de sève dans le cerne annuel de croissance. Après un traumatisme, l'homme crée de nouveaux sillons neuronaux, comme le nouveau-né qui nourrit son cerveau de l'amour maternel, cette sève inépuisable qu'il capture quand son épiderme frais et sensible touche la peau de sa mère, quand ses lèvres sur le sein s'abreuvent d'une chaleur corporelle.

Au-dessous des cimes immobiles, c'est donc tout le tronc et les grosses branches plus vieilles qui souffrent. Mais ici, avec l'âge, on devient plus résistant. Quand on peut vivre jusqu'à 500 ans, les sécheresses, on connaît. Ça passe. On sait patienter, les racines bien enfouies dans le sol végétal, premier accessible, puis plus bas sous terre dans la zone non saturée, cette zone qui jouxte la nappe phréatique et se nourrit de ses eaux. Après la transpiration, une bonne aspiration, rien de mieux pour se rafraîchir. Mais en cet été de sécheresse, c'est plus difficile qu'à l'accoutumée. L'humus en surface, très sec, sableux, protège peu de l'évaporation. La nappe phréatique est

très basse et réduite à peau de chagrin. Même avec une racine pivot qui plonge à près d'un mètre en terre et une vingtaine de racines traçantes qui s'étalent à une profondeur de 5 à 10 cm, la situation est critique. Tout est sec ! Le constat est accablant ! Tout est sec !

*

Au milieu de cette forêt, d'autres espèces souffrent de la sécheresse, comme les pommes de terre cultivées sur cette petite exploitation familiale tenue par trois femmes au courage inépuisable. Quand on a perdu son homme, et qu'il vous reste vos deux filles, on apprend à se débrouiller seule, tant bien que mal. Et plutôt bien que mal.

Mais, aussi grand soit le courage de Jeanne, les parcelles de pommes de terre sont en très mauvais état, cette année. Les pertes s'élèvent à plus de 50 pour cent de la récolte. Qu'espérer d'autre d'une espèce végétale qui réclame autant d'eau ?

Et là, s'offrent aux yeux attristés d'une vieille femme, de longues lignées, formées chacune d'un petit monticule de terre, ordinairement revêtues d'une belle couverture feuillue verte, aujourd'hui parsemées de plantes agonisantes colorées d'un jaune triste et sec à en pleurer si la sécheresse n'avait pas épuisé toutes les larmes des corps fatigués. Et dire que l'on rêvait, hier encore, sur ces terres entretenues par des mains féminines, de s'agrandir, d'allonger à perte de vue, à l'aide de la puissance mécanique d'un tracteur flambant neuf, ces lignées végétales. La monoculture permet des rêves fous d'enrichissement, ponctionnant toujours plus la nature sans rien lui rendre en retour.

Ces rêves sont dans l'air du temps. Les limites qui se mesuraient en litres de sueurs ont cédé pour de bon. Plus rien n'arrêtera la production alimentaire, sa transformation industrielle, et l'engraissement d'hommes et de femmes biberonnés au pétrole.

En attendant d'en arriver là et d'atteindre un point de non-retour, il faut se soucier du présent et de la sécheresse qui s'apprête à ruiner les uns et affamer les autres. Quand on met tous ses œufs dans le même panier, le moindre accident est fatal. Mais comment Jeanne aurait-elle pu prévoir la catastrophe ? Cette monoculture avait été si rentable jusqu'à présent. Comment être conscient de sa vulnérabilité quand on est parvenu, comme y encourage l'Écriture, dont on entend la lecture chaque dimanche, à soumettre la terre et à la façonner à sa propre image, enfantine et puérile ? Quoi de plus simple, en effet, de plus primitif que de tout arracher, arbres et bosquets, ronces et broussailles, et de tracer de longs sillons bien droits ? Comment et où ont-elles disparu ces générations qui connaissaient la nature, qui la vénéraient, savaient lui prendre et lui donner, mieux, lui emprunter et lui rendre ? Comment sommes-nous retombés en enfance ?

Heureusement, ici, à Grande-Auge-le-bourg, sur la propriété de Jeanne Laparsel, veuve de feu Albert Laparsel, tout n'a pas été arraché. Il subsiste bien, non loin de la demeure familiale, un arbre immense, imposant, centenaire, un chêne qui n'a rien à envier aux pins maritimes plus courants dans la région. On pourrait le nommer « le survivant ». Non seulement,

parce qu'il a survécu à bien des générations d'hommes et de femmes trop attachés à leur époque pour en sortir, quitte à en mourir, mais également au déboisement qui a permis de mettre en route l'exploitation familiale de pommes de terre.

Fidèle à son ombre, qu'il prodigue avec abnégation même en cas de forte chaleur, ce chêne majestueux reste, à jamais, attaché aux souvenirs d'enfance de Mila et Dina, les deux filles de Jeanne. Petites, elles aimaient se balancer à l'énorme branche où, un beau matin, Albert, leur père, avait accroché une corde et une planche sous leurs yeux ébahis. Alors, c'est vrai, Albert avait par la suite subi un véritable harcèlement, contraint à pousser encore et encore cette balançoire merveilleuse. Quelle sensation unique que de sentir, dans son dos, des mains puissantes pousser son corps toujours plus haut jusqu'à frémir de peur et de plaisir, et d'entendre sa mère crier de ralentir alors que l'on s'époumone à hurler des « encore » toujours plus forts ! Quelle ivresse que de se croire quitter le plancher des vaches pour viser un ciel bleu habillé de petits nuages blancs, de se sentir flotter dans un souvenir du ventre maternel.

Et aujourd'hui, cette balançoire, immobile, sèche d'une humidité sublimée, ornée de feuilles mortes, tombées là, figées, en équilibre sur le bois, enferme tous les mouvements de pendule accomplis, comme une mémoire physique et tactile d'une époque révolue. Le contact de ces cordes vieilles convoque le passé, le souvenir de moments joyeux ou tristes, rêveurs et enfantins.

Que sait-il cet arbre, enraciné dans le passé, des malheurs qui s'annoncent ? Du feu qui avance ? De l'abattage qui l'attend ? Rien. Inutile de penser à l'avenir. A chaque jour suffit sa peine. A chaque peur suffit sa graine. A chaque goutte suffit sa veine. A chaque souffle suffit sa perte. L'arbre règne, impassible, au-dessus de lignées végétales asséchées et pitoyables, au-dessus d'une terre dénudée, offerte à la férocité de conditions climatiques extrêmes, offerte aux sévices infligés par un soleil lubrique qui met à nu et assoiffe sans retenue, offerte à ce vent chaud et lascif qui caresse et assèche la peau sans moralité. Alors que tous abandonnent, sans force, seul ce vieux chêne résiste au milieu de cette parcelle de terre appauvrie par la main de trois femmes.

Et Jeanne peut en témoigner. En soixante-deux ans d'existence, elle n'a jamais vu cela ! Une terre sèche, cassante, friable, qui, sous une simple pression de sa main, s'écoule entre ses doigts écartés. Ces feuilles sèches, jaunes, mortes, des cendres sans incendies, partent en poussière et retournent au sol. Du sable sur du sable. Une tristesse et un désespoir l'envahissent. La chaleur de ce petit matin d'été pèse sur son corps, en particulier, sa poitrine. Jeanne s'essouffle. Ce sable qui s'échappe de ses doigts emporte avec lui ses forces de vieille femme usée par la vie, le labeur, les souffrances, les pertes, les oublis, les renoncements, l'abandon qui l'étreint chaque jour et chaque nuit depuis qu'Albert est parti. Il est des repères comme des assises. Sans eux ou sans elles, tout s'écroule, tout s'écoule, sans but, sans fin. C'est ainsi que Jeanne vit

son existence depuis ce départ, brutal, inattendu, cet arrêt d'un cœur masculin qu'elle connaissait peu, mais qu'elle pensait indéfectible. Debout à l'aube, auprès des bêtes chaque matin, au champ l'après-midi, un repère, cet homme. Jamais une plainte, peu de mots, l'essentiel. Un phare, cet homme. Une présence aussi. Une chaleur dans le lit. Et aujourd'hui ? Le froid en plein été. La pluie en plein soleil. La nuit en plein jour. Un poignard en plein cœur. Et rien ni personne pour l'ôter. La douleur, toujours.

Même l'ombre du seul arbre qui reste est difficile à atteindre. Quand on n'a plus d'espoir, on n'a plus de force. On n'a plus de vie, plus de sève. Alors Jeanne s'assoit. Son corps s'affaisse. Elle reste là assise, à même le sol, en prière.

*

— Mama ! Viens vite ! La réserve est à sec ! Plus une goutte d'eau !

Jeanne se ressaisit et termine sa prière. Ce ne sera pas la dernière. Elle se lève. Et, malgré la fatigue, la vue des bras et des épaules dénudées de cette jeune femme de 26 ans l'insupporte. Jeanne connaît dans les moindres détails ce corps féminin auquel elle a donné naissance. Elle sait que ce corps qu'elle a porté, baigné, nourri, soigné, qui est un prolongement du sien, appartiendra, un jour, à un autre dans un même besoin exacerbé de possession et d'autorité. Mais, rien n'y fait ! Ce manque de pudeur la dérange, au contraire de cette impossibilité d'imaginer sa fille seule propriétaire et bénéficiaire de son corps.

— Rhabille-toi, Mila !

— Mama ! Il fait chaud et il n'y a personne !

— Mila ! Le Seigneur t'observe.

Il faut la comprendre Jeanne. Après toutes ces années passées sous des bouts de tissus à se cacher du regard des hommes et de Dieu, la pudeur, de vertu en est devenue déviance. Elle n'y peut rien Jeanne. Sans son foulard blanc sur la tête, elle se sent nue. Et être nue lui est désagréable.

— Rhabilles-toi, Mila ! La voix de Jeanne se fait plus autoritaire.

— Mama ! souffle Mila en s'exécutant. Elle détache le chemisier qu'elle a noué autour de sa taille et enfle les manches longues en faisant la grimace. Et même si le tissu est léger, il est déjà insupportable en ce début de matinée.

— Ta coiffe également ! Elle te protège du soleil et témoigne de ta soumission à Dieu. Tu le sais, Mila ! Dois-je te rappeler ce qui t'est arrivé ?

A ces paroles, Mila se referme sur elle-même. De vieux souvenirs douloureux lui remontent aux bords des yeux.

— Suis-moi ! Allons voir cette réserve à sec, enjoint Jeanne avec autorité. Je m'en doutais. Ce n'était qu'une question de jours.

Devant la réserve vide, les deux femmes ressentent le poids paradoxal de ce manque d'eau. Et l'eau, cela pèse lourd. 1 kilogramme pour 1 litre. La conversion est aisée. Pourtant, la terre ne semble pas plus légère. Bien au contraire.

Jeanne reste sans voix devant cette désolation. Ce silence effraie Mila qui s'interroge. Elle cherche à

combler les silences de sa mère. Un seul mot lui vient à l'esprit. Pourquoi ? Un seul mot, mais que de tourments chez Mila. Pourquoi ce Dieu que l'on respecte tant dans sa famille les afflige-t-il autant ? Elle n'est pas loin de penser que tout ceci est de sa faute. Elle avait simplement chaud ! Quel mal y a-t-il à dénuder son corps ? Et le manque d'eau ne date pas d'aujourd'hui. Certes. Mais Dieu savait à l'avance ce que ferait Mila. Il sait tout. Alors, Mila se tait, s'éteint, s'éloigne et se perd dans ses interrogations troublantes.

— *Maman, que se passe-t-il ? Tu pleures sans larmes. Si l'eau manque, moi, je suis là. Je ne te quitterai jamais. Pourquoi, Grand-mère ne dit-elle rien ? Ce n'est pas de ta faute tout ça, maman. Mais c'est vrai que tu n'aurais pas dû te déshabiller. Grand-mère a raison.*

Et Mila reste prisonnière de ses pensées.

— Mila ! Réveille-toi ! Va examiner l'état du puits, ordonne Jeanne qui vient de se ressaisir.

*

Mila devance sa mère et atteint le puits qu'elle découvre asséché. La situation est bien plus grave qu'elle ne le pensait. Elle comprend les longs silences de sa mère et sa fatigue lorsqu'elle la rejoint haletante.

— Alors ? Quelle est la situation ?

— C'est grave, Mama.

La voix de Mila n'est plus qu'un souffle et la respiration de Jeanne un râle guttural. Oubliés, le chemisier noué à la taille, les bras et la nuque laissés

nus. Comme il est surprenant de constater que certaines idées primordiales deviennent si vite dérisoires. L'évènement dramatique convoque l'essentiel. La vie quotidienne en éloigne. L'équilibre se trouve dans ce mouvement, cette oscillation permanente. Que serait la vie humaine sans sa superficialité intrinsèque, sa frivolité indispensable ? Une vie animale, réduite à ses instincts primaires. Est-ce sa dimension spirituelle qui a fait de l'humain un être superficiel, à fleur de peau, réceptif aux sensations naissant à la surface de son corps ou bien sa superficialité qui a fait de lui un être spirituel ? Corps et esprit, superficialité et spiritualité, périphérie et centre, l'un n'allant pas sans l'autre. L'autre nourrissant l'un.

Mais, pour l'heure, l'évènement climatique ramène à l'important : l'eau. Dire que le corps humain est composé à 80 pour cent d'eau, c'est aussi dire sa fragilité et la fragilité de l'espèce humaine. Seule espèce où l'individu, né dans l'assujettissement nécessaire à son environnement et dans la dépendance à ses congénères, apprend très jeune à nier ces relations de sujétion au profit de son individualité propre, à se détacher de son corps pour libérer son esprit de toute entrave, de tout lien qui le limiterait dans sa capacité à donner un sens narcissique à tout évènement.

Et Mila se sent seule devant ce puits totalement à sec. Elle cherche à donner un sens à cette situation. Et il lui est impossible d'envisager ne pas être partie prenante de cette signification, que ce soit par un

sentiment de culpabilité ou une relation de cause à effet qui l'impliquerait. En définitive, elle cherche un mobile plutôt qu'une cause. Quand, en effet, on souhaite que tout ait un sens, il est difficilement concevable de ne pas être un élément essentiel à l'interprétation des événements. C'est terrible, douloureux même, de penser que l'on ne pèse rien, que l'on n'apporte rien à la longue marche de l'histoire qu'elle soit heureuse ou malheureuse. C'est si difficile à concevoir que Mila, ne peut s'empêcher de demander :

— Mama, qu'avons-nous fait au bon Dieu ?

— Qu'as-tu fait, ma fille ? demande Jeanne en retour sans détacher ses yeux du puits à sec.

La question de Jeanne, perçue à tort comme une affirmation, rebondit sur le pavillon de l'oreille de Mila, chemine par le cerveau et vient se loger profondément dans le cœur pour contribuer au travail de sape d'une métastase ignorée.

Et dire que Jeanne, persuadée de sa piété personnelle, n'attend qu'une confirmation de celle de sa fille. Elle attend quelques mots de soutien à son grand âge et à son rôle de mère. Quelques mots si simples à prononcer. Quelques mots qui dissiperaient une incertitude. Car Jeanne n'a jamais voulu douter de sa fille. Et là, maintenant, elle se contenterait de quatre mots comme les quatre pieds d'une chaise où s'asseoir et se reposer. Cinq mots lui conviendraient, comme conclusion d'une vie de reniement menée au bien de sa famille. Elle attend six mots. Sept mots qui ne sortent pas de la bouche de Mila, comme cette eau qui

ne jaillit plus de son puits. Sept mots contre un doute omniprésent, usant et délétère. Sept mots qu'elle n'entend pas.

— Viens Mila, retournons au champ. Il n'y a plus rien que nous ne puissions faire ici, intime Jeanne en s'éloignant.

*

Sur le chemin de retour du puits, Jeanne suit sa fille. La chaleur, la fatigue et un silence alourdissent son corps vieilli. Elle sent son cœur s'emballer, son souffle se raccourcir. Soudain, elle s'arrête et son corps s'affaisse.

Jeanne cède et un monde s'écroule. Jeanne s'évanouit et Mila s'éloigne, en silence, le plus naturellement du monde. La vie passe et continue dans la foulée de Mila qui n'entend rien et poursuit son chemin. Quand elle tourne enfin la tête, elle comprend et crie.

— Mama !

Mila accourt.

— Mama ! Réveille-toi !

Mila tapote la joue blanchie de Jeanne qui revient à elle.

— Ça va ! Mama ! Tu m'entends ?

Jeanne n'arrive plus à parler. Tous les mots imprononcés dont elle a lesté son corps l'écrasent au sol. Mila l'aide à s'asseoir.

— Mama ! Comment te sens-tu ?

— Je ne sais pas, murmure Jeanne avec grande difficulté.

— Tu as fait un malaise ! Tu t'es évanouie ! Tu m'as fait peur. Je vais aller chercher le médecin.

— Non ! Non ! Inutile ! Ce n'était pas encore mon heure. Ne t'inquiète pas, ma fille. Laisse-moi le temps de récupérer. Je vais m'asseoir sur ce tronc. Va me chercher un verre d'eau à la maison.

Mila s'en va et Jeanne reste seule. Seule avec sa fatigue et son âge, seule avec cette lassitude, cette courbature qui a saisi l'intégralité de son corps. Seule, Jeanne n'a plus envie de lutter. Elle fait le bilan de sa vie sur ce tronc qui la soutient. Soixante-deux ans de lutte, soixante-deux années passées à se battre, à ne jamais renoncer, à ne rien lâcher, tendue, crispée, à toujours s'inquiéter de l'argent qui manque, du temps qui passe, vieillit et épuise, du climat qui menace, quelle que soit la saison, trop chaude ou trop froide, trop sèche ou trop humide, des bêtes qui ont faim, qui ont soif, des récoltes qui attendent, des semis qui se fanent, des enfants qui réclament, des voisins qui médisent, et de Dieu qui observe.

Aujourd'hui, c'en est trop et le corps lâche. L'esprit tiendrait encore mais la carcasse est lasse. La chair a flétri. Jeanne regarde ses mains, posées sur ses cuisses. La peau a perdu de son épaisseur, de son élasticité, de sa tonicité. Déshydratées, froissées, fripées, ses mains de vieille. Un regret s'y reflète. Elles auraient pu, elles auraient dû caresser plus souvent. Mais ce n'est pas dans les habitudes, par ici, même dans l'intimité. La peau est un rempart. Hâlée par le soleil, tannée par le temps, salie et durcie par le travail, comment l'associer au plaisir ? Comment y voir un vecteur d'affection ? Albert l'aimait. Elle l'aimait. Mais on ne dit pas ces mots-là, ni avec la voix, ni avec les mains.

La graisse du dos des mains de Jeanne s'est amincie. Les muscles ont fondu et les os ressortent laissant saillir les veines et les tendons, apparaître le squelette. Elle devine ce qu'elle deviendra d'ici peu. Autant s'y résoudre et l'accepter. Pourquoi lutter ? Il fait trop chaud pour cela. C'est de toute manière peine perdue. On connaît l'issue du combat. Autant l'accepter et attendre patiemment le coup de sifflet final comme une libération, sans appréhension. Plus facile à penser qu'à admettre. L'énergie de vie qui habite chaque cellule du corps de Jeanne la pousse à l'agitation et non à la résignation. Elle n'y peut rien Jeanne. Elle n'aspire qu'à la tranquillité. Mais cette vie est encore là en elle, dans ses membres, dans son corps tout entier, dans son cœur. Et quand on s'est battu toute sa vie, on n'abandonne pas au moindre coup de mou. Chez les Laparsel, on ne s'écoute pas. On se relève et on avance.

Alors, c'est ce que fait Jeanne. Elle appuie ses mains vieilles sur le tronc où elle est assise et pousse son corps en avant. Et la voilà debout. Plus qu'une victoire, une évidence marquée dans sa chair. Jeanne retourne travailler au champ comme elle l'a fait toute sa vie.

Mila, revenue, un verre d'eau à la main, devant un tronc abandonné, cherche du regard et trouve enfin, au milieu des cultures, le dos courbé, déformé, plié, d'un être totalement assujetti à son milieu, à cette terre qui attend son retour. Un lien de domination est-il toujours subi ? se demande Mila. Ou peut-on le souhaiter, le préférer à une absence d'attache ? Mila

observe sa mère nettoyer les plants de pomme de terre envahis de feuilles mortes qui reprendront vie sous une autre forme. Mila l'admire. Elle a souvent eu envie d'être ce plant de pommes de terre, centre de toute l'attention maternelle, cette feuille friable caressée par les doigts d'une mère. La colère se mélange à l'amour. La chaleur met à rude épreuve les semis, les organismes, les esprits et les cœurs.

— Mama ! Ton verre d'eau ! Il faut que tu boives !
crie-t-elle en direction de sa mère.

*

Alors que sa mère et sa sœur sont aux champs, Dina, comme chaque matin, ouvre la porte de la grange pour sortir les brebis. Son geste est nonchalant. Le cœur n'y est pas. A quoi bon sortir les animaux quand la prairie ressemble à une savane rase. Tout est sec et mort. On a beau effectuer une rotation, rien n'y fait ! La parcelle n'est pas la même mais l'état du sol reste inchangé. Tout est sec. Difficile pour les brebis d'y trouver de quoi se mettre sous la dent. Le brin d'herbe se fait rare. On en est déjà rendu, en plein été, à consommer le fourrage de l'hiver.

Dina est bien au fait de la situation de ses bêtes, de la chaleur, de la difficulté des plus fragiles à s'alimenter. Et pourtant, à son entrée dans la grange, le choc est violent. Elle se fige et n'ose plus avancer. Le corps inerte de la brebis gît à même le sol. L'animal repose sur le flanc, les quatre pattes raides s'entrecroisent. La tête est renversée et la langue maintenant grise pend de la bouche ouverte. Les yeux sont ouverts, fixes, impassibles, effrayants. Les lèvres de l'animal sont

flasques et s'affaissent sous leur poids, laissant apparaître une gencive blanche et terne, des dents grises et noires. L'anémie et le parasite se révèlent au grand jour. C'est donc cela, la mort ? Une double immobilité. L'immobilité de celui qui l'observe et l'immobilité de celui qui la vit.

La surprise évanouie, une fascination agite l'esprit de Dina qui s'approche du cadavre. Elle s'agenouille. L'odeur est insupportable. Mais le spectacle de ce corps sans vie l'intrigue. Est-ce cette chair bleue et grise ou la passivité de l'animal mort qui l'attire ? Dina avance la main et touche la carcasse. Une fois. Deux fois. Puis secoue plus fermement. Rien. Aucune réaction. Dina se surprend à se réjouir de cette apathie forcée, de cette absence de résistance, d'une soumission à sa main. Cette brebis lui a donné du fil à retordre. Depuis la mise-bas difficile de son agnelle, la brebis était devenue folle. Ses réactions animales violentes, incontrôlables, ont poussé plus d'une fois Dina dans un état de colère invouable. Et maintenant que la bête est morte mais que Dina est vivante, ce n'est pas une tristesse mais bien plutôt un soulagement et une satisfaction qui la saisissent. Dina sourit.

Le plus dur sera d'annoncer la nouvelle à Mila et Jeanne. Dina les entend déjà pleurer et gémir. Elle imagine leur réaction exagérée, agaçante, bruyante. L'accuseront-elles à nouveau de mauvaise gestion du troupeau ? L'accident de l'année dernière et la perte de deux brebis lui ont valu de lourds reproches. Son inattention coupable est encore dans les mémoires.

Dina se décide tout de même à rejoindre sa mère et sa sœur au champ. Elle abandonne ses bêtes et son cadavre.

— Ah ! Enfin ! Te voilà ! Mieux vaut tard que jamais ! Tu te prélasses au lit alors que le travail attend ! lance Mila sur un ton de reproche cinglant. Même Jeanne est surprise.

— Mama ne va pas bien et impossible de compter sur toi ! ajoute-t-elle.

— Mila ! Arrête, tout de suite ! Je vais bien... Qu'y-a-t-il Dina ? la coupe Jeanne qui a perçu sur le visage de Dina l'ombre d'une mauvaise nouvelle.

Dina reste silencieuse. Ce silence ne lui ressemble pas. Mila comprend que la situation est grave.

— Violette est morte ! lâche enfin Dina. Le ton de la voix est sec. Les mots précis. L'attitude sobre. L'objectif est d'informer. L'intention n'est ni de ménager l'effet de la nouvelle, ni de compatir à la réaction de surprise des deux femmes. Un léger agacement, imperceptible, accompagne l'annonce.

— Quoi ? lâche Mila, touchée par la nouvelle. Les souffrances récentes de la brebis lui reviennent à l'esprit et lui remontent au cœur. Les difficultés de Dina à s'occuper d'elle aussi.

— Où est-elle ? demande Jeanne.

— Dans la grange, répond Dina.

— Allons-y, impose Jeanne.

— Non ! Je ne veux pas voir ça, implore Mila.

— Tu viens avec nous, Mila, ordonne Jeanne. Ici, on regarde la mort en face et on accompagne nos bêtes jusqu'à la fin.

Les trois femmes se mettent en route. Arrivées à la grange, Dina entre la première, suivie de Jeanne, puis de Mila. Toutes les trois se couvrent la bouche, debout devant le cadavre de l'animal. Quelques secondes s'écoulent.

— Enterrons-là maintenant. Puis nous irons à l'église. C'est déjà l'heure. Mila, apporte la brouette ! ordonne Jeanne.

— Ne faut-il pas appeler le vétérinaire ? demande Mila.

— Inutile. Nous savons toutes les trois de quoi est morte cette pauvre bête. N'est-ce pas Dina ?

Le ton de la voix de Jeanne n'appelle aucune réponse. Inutile d'expliquer la chaleur, la sécheresse, le manque de pâturage, la mise-bas difficile, le rejet de son agnelle par cette brebis malade. Pourquoi rappeler le quotidien difficile des femmes et des bêtes en cet été si particulier.

Mila et Dina attrapent la brebis par ses pattes et la déposent dans la brouette. Au moment de ce geste, Dina laisse transparaître une émotion que perçoivent sa sœur et sa mère.

— Ne t'en veux pas, Dina. Tu as fait tout ce que tu as pu. Mais violette avait perdu la tête. La chaleur lui a retourné le cerveau. Tu n'y peux rien. C'est le destin. Les plus faibles partent les premiers, affirme Jeanne.

— Oui, ce n'est pas de ta faute Dina. C'est la vie ! la rassure Mila.

— C'est la mort ! Tu veux dire, ajoute Dina.

Après une seconde de surprise, les deux jeunes femmes éclatent de rire. Même Jeanne ne peut

contenir un élan inapproprié. Le souvenir de rires à quatre gorges déployées lui revient à l'esprit. L'insouciance disparue de ses petites filles lui manque. Autant profiter de cet instant de communion même si ce n'est ni le moment ni le lieu.

— Maman ! Comment peux-tu rire ? Violette est morte ! J'ai envie de pleurer... Et Justine, la petite agnelle ? Que va-t-elle devenir si sa maman n'est plus là ? Est-ce que je pourrais la voir ?

Mila cesse de rire soudainement, à la grande surprise de Dina et de Jeanne.

— Dépêchons-nous ! intime Mila. C'est bientôt l'heure de l'office.

— Oui ! Dépêchons-nous ! Tu as raison Mila, ajoute Jeanne.

Pendant que ses filles œuvrent à l'ensevelissement, Jeanne récite les paroles de l'Ecclésiaste.

« Le sort des fils de l'homme et celui de la bête sont identiques ; comme meurt l'un, ainsi meurt l'autre, ils ont tous un même souffle, et la supériorité de l'homme sur la bête est nulle ; car tout est vanité. »

Les trois femmes se rendent à l'église.

Chapitre 3 – Communauté

Le pasteur de Grande-Auge-le-bourg est un homme affable, au regard perçant, à la connaissance aiguisée de ses contemporains. Malgré sa courte taille, il sait, comme personne, susciter l'enthousiasme pour le récit biblique. Des « Amen ! » vibrants ne tardent pas à ponctuer ses phrases et rebondir sur les murs de son église.

— « Puis Élie dit à Achab : Remonte, mange et bois, car on entend le bruit d'une pluie torrentielle. » lit avec force, dans sa Bible, l'homme de foi.

— Amen ! lui répond son auditoire.

— Alors Achab s'éloigna pour manger et boire. Quant à Élie, il monta au sommet du mont Carmel, s'accroupit à terre et mit son visage entre ses genoux.

— Amen ! lance à nouveau l'auditoire.

Le pasteur tend la main. Son regard intense suit le mouvement de son doigt et se fige comme si ses yeux voyaient à travers les murs sombres de l'église et portaient jusqu'au rivage, à plusieurs dizaines de kilomètres de là.

— « Puis il dit à son serviteur : Monte plus haut, s'il te plaît, et regarde en direction de la mer. » continue l'ecclésiastique.

— Amen ! répond l'assistance.

— « Le serviteur monta, il regarda, et il dit : Je ne vois rien. Élie lui dit à sept reprises : Retourne là-haut. »

— Amen !

— A sept reprises ! Mes frères ! La voix du pasteur se fait plus vibrante.

— Amen ! La congrégation réunie s'électrise.

— A sept reprises ! Mes sœurs !

— Amen !

— Avez-vous la foi ? Y seriez-vous retournés sept fois ou auriez-vous abandonné, découragés ?

Avant de rebondir sur les murs de l'église, les mots du pasteur résonnent dans son corps imposant. Sa voix se charge d'une émotion sincère, transperce les organismes présents et atteint des cœurs avides de soulagement.

— Y seriez-vous retournés à sept reprises ? Oui ou non ? L'injonction de répondre est tonitruante tout comme la réponse collective.

— Oui !

— Amen ! Mes frères et mes sœurs ! Vous avez la foi véritable qui déplace des montagnes.

Le pasteur marque une pause, regarde son auditoire et continue d'une voix plus calme.

— Retournons au récit et soyez attentifs. « La septième fois, le serviteur lui dit : Tiens ! Il y a un petit nuage de la taille d'une main d'homme qui monte de la mer. »

Plusieurs fidèles dans l'assistance joignent leurs mains et courbent le front. Le pasteur marque une nouvelle pause. Il observe l'assemblée d'hommes et de femmes pendus à ses lèvres. Sa langue détient un pouvoir qu'il compte bien utiliser. Dieu lui a confié une mission. A défaut d'apporter la pluie, Dieu seul le peut, il insufflera le courage, rafraîchira les cœurs et les esprits, abreuvera ses ouailles de l'eau de la Parole Sainte qui vivifie.

— Le voyez-vous, mes frères ? Le voyez-vous, mes sœurs ? Observez le petit nuage qui est à portée de vos yeux grâce à la foi et à la prière. Écoutez le récit : « Entre-temps, des nuages arrivèrent, le ciel devint sombre et le vent se leva. Puis une pluie torrentielle se mit à tomber. » L'entendez-vous cette pluie qui vient ?

— Non ! On n'entend rien du tout ! Balivernes ! On crève de chaud et nos bêtes meurent de soif !

Un homme, assis au fond de l'église, s'est levé et vient de crier son désespoir et sa méfiance envers l'homme religieux. Toute l'assistance tourne la tête en direction de l'homme insolent.

— Oui, mon frère, je sais. J'entends ta colère. Je ressens ton désespoir.

La voix du pasteur se fait plus empathique. La remarque de l'homme ne l'a pas déstabilisé. Il a l'habitude de ces interventions et les apprécie. Il aime sonder le cœur humain.

— Je sais que plusieurs bêtes sont mortes. Je sais le désarroi et l'inquiétude que cela provoque. Et le Seigneur n'est pas insensible à la souffrance de sa création, de toute sa création, y compris animale. Je sais les efforts que tu fais mon frère pour t'acquitter de ta mission divine. L'agriculteur est semblable au fils de Dieu !

— Amen ! s'écrie l'assemblée.

— Car Dieu, mon frère, t'a confié sa création, végétale et animale. Tu entretiens l'œuvre de Dieu. Qu'Il bénisse ton travail, tes efforts et ta sueur !

— Amen !

— Je ne suis rien à tes côtés, mon frère.

La sincérité du pasteur touche les cœurs rassemblés. L'homme se rassoit. Le pasteur l'accompagne de son regard apaisant et lui sourit. L'homme lui retourne son sourire, davantage par réflexe que par volonté de montrer qu'il a été rassuré. Mais comment répondre à un sourire autrement que par un sourire. L'homme d'église continue.

— Rappelez-vous la pluie miraculeuse de 1921 après la procession en l'honneur de Saint Siméon ! Ayez foi mes frères ! Ayez foi mes sœurs !

— Nous avons foi ! Tous les cœurs s'unissent en une réponse unanime.

Le pasteur lit l'espoir qu'il a su ranimer dans les yeux de ses ouailles. Il sait qu'ils repartiront soulagés, prêts à affronter le pire et à attendre le meilleur. Mais petit est son mérite. L'espoir est intrinsèque au monde paysan. Qu'ils vivent dans le nord ou le sud de la France, les agriculteurs ont cet espoir chevillé au corps, cet espoir qui naît d'un contact constant avec la nature et de cette dépendance indiscutable aux cycles naturels, aux processus biologiques lents, aux phénomènes climatiques imprévisibles, à la main de Dieu au final. Quand on vit entouré d'un vert chlorophyllien naturel, on espère. Quand on attend la pluie, on espère. Quand on attend le soleil, on espère. Quand on attend la récolte, on espère qu'elle sera bonne. Et si les espoirs sont déçus, l'année prochaine sera meilleure. Quand on plante une graine, on n'espère pas qu'elle germe. On en est convaincu. L'espoir est à la mesure du travail fourni. Quand on

vit dans le béton gris et laid de la ville, on désespère. Quand on ne croit plus, on meurt.

Et c'est cet espoir que le pasteur voit briller dans tous les yeux braqués sur lui, fervents, vibrants, humides pour certains. Voilà qui le nourrit pleinement. Il savoure ce moment de communion. Voilà pourquoi il a embrassé le sacerdoce, pour ce moment précieux où l'espoir renaît dans le cœur humain. Qui d'autre que Dieu par son esprit est capable d'un tel miracle. Une émotion saisit l'homme de foi et embue ses yeux.

A ce moment précis, entrent dans l'église trois femmes, bien en retard ce matin. La mère et ses deux filles. Le mari est mort. Le pasteur le sait. Il a prononcé l'oraison funèbre, l'année dernière. Son regard d'homme, même pasteur, suit Mila, qui ouvre le chemin. Tous, dans l'assistance, tournent leur regard vers cet ange habillé de blanc et de bleu ciel et suivent avec intensité ses hésitations gracieuses comme il tente de trouver une place libre dans l'enceinte bondée. L'ange reste debout au milieu de la petite allée qui sépare les bancs de bois. Son regard parcourt l'intérieur sombre de l'édifice à la recherche d'un siège vide. Il engage sa mère et sa sœur à occuper les deux dernières places libres. Personne ne peut imaginer le désespoir destructeur et la part de ténèbres que cache cet ange de lumière. Encore moins ce jeune homme étrange et étranger qui se lève spontanément pour céder sa place à cette jeune femme qui lui est totalement inconnue mais de laquelle il ne peut détacher son regard. Il est comme happé par cette figure angélique, vivante et saisissante, de la féminité

et de la fragilité, de la force et de la faiblesse, de la séduction et de la puissance maternelle, du charme et de la grâce, de la naïveté et de la fierté, de l'orgueil et de la tentation, du péché.

Dans un premier temps, le jeune homme ne prononce aucun mot. Il est saisi de bien trop d'émotions. Il lui semble entendre une langue étrangère dont il comprend, malgré lui, le sens. Trop d'informations, de stimuli, heurtent son cerveau en bouillonnement tant et si bien que ses joues rougissent non de gêne, mais d'un effort intense pour graver en lui tous les détails de l'image de cette jeune femme qui finit par accepter sa place devant sa passivité masculine étrange.

Lui seul s'est levé et peut maintenant échanger quelques mots avec celle qui passe et effleure son visage. Des deux bouches toutes proches sortent des paroles tout à la fois insignifiantes et intenses que l'on échange lorsqu'il émane des corps une puissance sexuelle propre à une jeunesse gorgée de sève. Ces mots, que personne n'entend en la circonstance, se parent, de manière instinctive, d'un attrait primaire, animal, innocent. Quand cette énergie de jeunesse anime l'ensemble du corps et rayonne jusqu'à l'autre, elle l'emporte dans une satisfaction béate et un plaisir que l'on souhaite prolonger. Alors, les remerciements s'allongent dans la bouche de Mila et en deviennent presque indécents au reste de l'assistance, surtout à sa part féminine. Mais aucun, aucune, n'aurait, pour autant, interrompu ce moment, pas même Dina et sa mère, qui, déjà assises, jettent un regard désapprouvateur à Mila.

Le jeune homme se dirige enfin vers le fond de l'église analysant les images imprimées sur sa rétine. Son cerveau les remet à l'endroit et il peut ainsi en saisir tous les détails, le rose de la peau claire, le noir profond du regard et des cheveux, l'agilité de la main qui ramène le tissu de la robe pour s'asseoir, les muscles saillants de la cheville ainsi dévoilée, ornée d'un bracelet d'argent, le bleu des ballerines, du liseré et des motifs floraux de la robe. Ces images ne le quitteront plus. Elles sont gravées à vie. Mais il lui faudra bien des années pour se rendre compte de leur permanence.

Et le pasteur attend, d'autant plus patiemment qu'il constate que l'on peut vivre dans un petit village de province, œuvrer aux champs chaque matin et, pour autant, mouvoir son corps et ses mains avec une élégance qui n'est pas sans rappeler ces salons parisiens où l'on ne se préoccupe que de mode et de frivolités. Mila est la preuve que l'on peut courber l'échine au-dessus d'une terre sableuse et ingrate, toute la semaine, et le dimanche, arborer un séduisant port de tête et un long cou bien droit parfaitement maintenu dans l'alignement de la colonne vertébrale. Et même si son chemisier léger, agrémenté de dentelles aux poignets et au cou, cache la majeure partie de son anatomie, l'imagination n'en est que davantage sollicitée comme une invitation involontaire. Cette manière qu'a Mila de ceindre ses reins d'une étoffe de couleur pour mettre en valeur sa poitrine et ses hanches, pour rehausser cette féminité oubliée tout au long de la semaine, ne peut qu'attiser

l'imagination lubrique de certains hommes, chez qui l'innocence, devenu inaccessible, est maintenant le summum de leurs fantasmes.

Après avoir observé ces deux jeunes gens se faire des politesses pendant son office, le pasteur reprend ses esprits et décide de modifier son sermon. Il remarque que Mila, maintenant assise l'observe attentivement, alors que le jeune homme se dirige vers le fond de l'église. Dans l'assistance, des femmes et quelques hommes intrigués par les réactions de cet étranger le suivent des yeux. Ce que lit le pasteur dans ces regards masculins et féminins lui déplait. L'espoir qu'il avait su ranimer a cédé sa place lui aussi.

— Mes frères, mes sœurs, souvenez-vous des paroles du prophète Aggée. « Vous espériez beaucoup, mais vous avez récolté peu ; quand vous l'avez apporté chez vous, je l'ai fait disparaître en soufflant dessus. Pourquoi ? Parce que ma maison est en ruine, alors que chacun de vous court dans tous les sens pour s'occuper de sa maison. C'est pourquoi le ciel a retenu sa rosée, et la terre ses produits. J'ai appelé la sécheresse sur la terre, sur les montagnes, sur les céréales, sur le vin nouveau, sur l'huile, sur ce que produit le sol, sur les humains et le bétail, et sur tout le travail de vos mains. »

Finis les « Amen » spontanés. L'assistance est muette de surprise.

— Vous êtes la maison de Dieu ! Votre cœur et votre esprit sont la maison de Dieu ! Dans quel état se trouve votre maison ? Est-elle en ruine ? Prête à s'écrouler ? Prenez garde mes frères ! Prenez garde

mes sœurs à ce que j'ai lu dans vos yeux ! Je n'y ai pas lu que du désespoir ! Ayez peur de la peste sèche que Dieu envoie pour vous affiner. Purifiez-vous ! Chassez le péché qui habite en vos cœurs. Craignez la peste sèche ! Purifiez-vous et, comme Élie, priez pour la pluie !

Un long silence résonne dans la petite église de ce village meurtri par une sécheresse hors du commun. Puis, soudainement, tous se mettent à applaudir. Encore une fois le sermon du pasteur restera dans les mémoires.

— Prions pour conclure notre office. Puis dirigeons-nous vers la relique de Saint Siméon à la sortie du village. Nous prions à nouveau pour la pluie.

Le pasteur s'incline et l'assemblée avec lui.

— *Maman, il est bizarre ce monsieur. Qui est-ce ? Tu le connais ? Et celui-ci sur l'estrade. Je ne comprends rien de ce qu'il raconte. C'est quoi une peste sèche ? Pourquoi parle-t-il de péché caché ? Et pourquoi tout le monde te regarde ?*

*

Le jeune homme a cédé sa place. Il se tient, maintenant, debout au fond de l'enceinte religieuse qui se met en branle. Le pasteur a fini sa harangue. Il a nourri la spiritualité de ses ouailles avec brio. Ces dernières veulent maintenant assouvir leurs besoins, tout d'abord, affectifs, en profitant de la compagnie qu'offre autant de corps réunis dans un si petit espace même ouvert sur le Seigneur, puis physiques, l'heure de midi approchant à grande bouchée.

Chacun connaît son rôle. Le spectacle captive notre jeune homme qui ne sait que faire de son corps. L'une salue un tel. L'un serre la main d'une telle. L'autre embrasse son amie. Tel autre félicite le pasteur. Un autre encore s'amuse avec un enfant. Un autre le dévisage. Une autre l'envisage. Mais lui n'a que faire de son visage aussi beau soit-il. Il vient de céder sa place à un ange. Un ange dans une église, l'image peut sembler appropriée. Et pourtant ce n'est pas exactement de cette façon qu'il décrirait cette créature qui a envahi son esprit. Un ange n'est fait que de lumière. Il est constitué de la puissance divine. Il est envoyé pour insuffler force et courage. Mais cet ange, là, debout à quelques mètres de lui, réclame protection. Sa force, son allure, sa fierté affichée ne sont qu'un appel au secours. Le jeune homme le ressent. Mais il serait incapable de l'expliquer ou de le verbaliser. Pourtant tout son être est pris d'un sentiment d'urgence qui le pousse vers cette jeune femme. Et dans un même temps, il est forcé à une immobilité totale tant les images qui s'impriment sur sa rétine sont riches de nouveautés, chacune engendrant une émotion agréable. Il refuse que ce moment s'interrompe.

Un léger tapotement sur sa jambe droite l'oblige, malgré tout, à baisser le regard et découvrir quatre yeux bleus, quatre billes translucides de couleur azur, quatre lagunes vierges entourées du massif frontal et du mont nasal, quatre océans d'innocence où plonger tout entier, qui le dévisagent sans honte. Devant lui, deux têtes blondes comme les blés, deux enfants du

même âge, de la même taille et la même allure, habillés de la même manière dans une belle tenue du dimanche constituée d'un même short de flanelle bleue marine, d'une même chemisette blanche et d'un même neuf papillon bleu et chose plus surprenante, deux chapeaux de cowboy pour enfant de couleur orange, le tout rehaussé de deux visages totalement identiques. Le jeune homme se prête au jeu des sept différences mais échoue lamentablement, lui pourtant grand observateur. Rien n'y fait, il ne peut distinguer un enfant de l'autre. Voit-il double ? La réponse est non. Il le comprend au moment où l'un des deux demande pendant que l'autre écoute :

— Tu l'aimes bien Mila ?

— Nous, nous l'aimons beaucoup, ajoute le deuxième enfant témoignant ainsi de sa singularité jusqu'ici invisible.

Le jeune homme est surpris par la question mais plus encore par ces enfants jumeaux qui l'interrogent sans ambages et sans gêne. Il cherche encore une différence éventuelle entre ces deux visages enfantins. Impossible ! Il pose un genou à terre pour mieux les observer.

— Comment vous appelez-vous les enfants ? leur demande-t-il, obligé de se résoudre à son échec.

— Moi, c'est Hans !

— Et moi, c'est Frantz !

— Enchanté les enfants ! Vous êtes de vrais jumeaux ?

— Oui monsieur, répondent les deux enfants en chœur.

— Vous habitez au village ?

— Oui monsieur, répondent les deux enfants, à nouveau en chœur.

— Vous venez ici tous les dimanches ?

— Oui, monsieur ! (En chœur)

— Vous allez à l'école ?

— Non, monsieur. Nous sommes en vacances. (En chœur)

— Oui, bien sûr. Mais en quelle classe allez-vous entrer, en septembre ?

— En CM1. (En chœur)

— Et vous serez dans la même classe ?

Les deux enfants hésitent. La question les surprend. Ils n'avaient jamais envisagé l'éventualité d'être séparés.

— Oubliez ma question, les enfants.

— Et la nôtre ? demandent à nouveau en chœur les deux enfants.

— Comment cela ?

— Notre question ? demande Hans.

— Tu l'aimes bien Mila ? ajoute Frantz.

— Qui est Mila ? demande le jeune homme.

— La dame que tu n'arrêtes pas de regarder ! s'exclament en chœur les enfants, désignant Mila du doigt.

Le jeune homme ne sait que répondre. Il rougit.

— Je regarde tout le monde, vous savez.

— Comment t'appelles-tu ? demande les enfants.

— Asim.

— Asim ? C'est bizarre comme prénom, commente Frantz.

— Oui, mais j'aime bien, ajoute spontanément Hans.

— Asim comment ?

— Asim Émanci.

— Nous, nous l'aimons beaucoup, Mila. C'est notre voisine préférée. Elle est très gentille avec nous. Et elle est très belle.

— J'en conviens.

— Hans ! Frantz !

La voix féminine dans son dos fait sursauter Asim qui manque de perdre l'équilibre sur son genou. Les deux enfants se précipitent dans les jupes de la jeune femme.

— Mila ! (En chœur)

Mila se baisse pour prendre les jumeaux dans ses bras. L'étreinte est longue et sincère. Elle reste à genou près des enfants et se nourrit de cette affection enfantine, oubliant le jeune homme qui s'est relevé et ne sait, à nouveau, que faire de son corps.

— Alors, les enfants ? Vous allez bien ?

— Oui très bien ! Nous avons un nouvel ami ! Il s'appelle Asim. Il nous a dit qu'il t'aimait bien.

— Ah bon ? Et vous ne me présentez pas votre nouvel ami ?

— Oui bien sûr, répond Hans.

— Non ! C'est à moi de le faire, rétorque Frantz.

— Non ! Pourquoi toi ? Et pas moi ?

Mila sourit.

— Les enfants, calmez-vous. Vous embarrassez votre nouvel ami. Faites-le tous les deux.

— Je commence ! Mila, je te présente Asim Émanci, affirme de manière très protocolaire et avec un grand sourire Hans qui est le plus rapide.

— Asim, je te présente Mila Laparsel, notre voisine préférée.

Mila se met à rire devant tant de manières. Elle se relève et tend la main à Asim qui sourit.

— Enchanté, monsieur Émanci.

— Appelez-moi, Asim.

Maintenant, Asim et Mila se font face. Asim ne voit qu'elle. Asim n'entend que la voix de Mila malgré le bruit des corps qui l'entourent. L'odeur de son parfum et de sa féminité l'étourdit. Ils sont seuls au milieu d'une foule. Ils sont isolés dans une église pleine de monde. Ils ne sont plus que deux sur une planète hébergeant 4 milliards d'habitants en ce milieu du XXème siècle. Ils sont deux étoiles dans une voie lactée aux milliards de corps célestes. Ils sont deux galaxies perdues dans un univers composé essentiellement de vide.

Et, malgré sa timidité, ses doutes incessants, ses remises en question continuelles, une certitude maintient Asim face à Mila et fige le temps. Une conviction le pénètre, s'empare de ses membres, de ses mains immobiles le long de ses hanches. Une vérité, une évidence, claire et limpide, réservée à la partie émotionnelle de son être. Il n'a aucun doute sur la puissance des émotions qui le traversent. Et même si la partie rationnelle de son cerveau n'est pas encore en mesure de l'expliquer, une certitude le lie à la jeune femme qui se tient devant lui. Il le lit au fond de ses grands yeux noirs qui l'attirent sans malice, le questionnent avec appétit, l'enveloppent d'une chaleur, d'un désir, d'une attraction instinctive, le

transportent non pas hors de son corps mais dans son corps, activant chaque récepteur sensoriel de son enveloppe charnelle, allumant chaque sens dont est muni son être par la grâce de Dieu. C'est une plénitude, une sensation de vie puissante qui le pénètre et l'envahit, qui l'empoigne et le renverse sans qu'aucun mouvement de son corps ne soit perceptible. Et Asim encaisse, immobile, stoïque. Il encaisse toutes ces sensations nouvelles, ravi, béat, surpris, enthousiaste, avide, effaré par leur puissance, inquiet de leur emprise.

— Je m'appelle Mila Laparsel, dit-elle, enfin, en lui serrant la main.

— Oui, je sais. Les enfants me l'ont dit, ajoute-t-il, constatant l'éloignement des jumeaux.

— Je souhaitais vous remercier de m'avoir cédé votre place durant l'office.

— Je vous en prie.

— C'est très gentil de votre part. C'est la première fois que vous assistez à l'office, je crois.

— Oui, en effet. J'ai emménagé, il y a quelques mois, rue des maraîchers. Enfant, je passais mes vacances au village avec mes parents qui appréciaient la région. Beaucoup de choses ont changé.

— Ah ! C'est donc vous qui réaménagez la bâtisse du vieux Castet. Paix à son âme. Ses enfants sont partis à la ville, c'est vrai.

— Oui, exactement.

— Eh bien, nous sommes presque voisins. J'habite à la sortie du village, du même côté de la rivière que vous. Ma mère est propriétaire d'une exploitation

agricole que nous essayons d'entretenir tant bien que mal depuis que mon père est mort. Et la rivière à sec cette année n'arrange rien. J'espère que vous me raconterez vos souvenirs d'enfance.

Mila prononce cette phrase avec une légèreté qui la déconcerte elle-même.

— Je suis désolé.

— D'habiter non loin de chez moi ? réplique Mila en riant.

— Non, non, pas du tout. Je suis désolé pour votre père... Toutes mes condoléances... bafouille Asim.

— Excusez-moi. Je vous demande pardon. Je vous mets mal à l'aise. C'était une plaisanterie stupide.

— Non, non, pas du tout. Je suis un peu long à la détente. Je comprends vite mais il faut m'expliquer longtemps.

Les deux jeunes gens se mettent à rire de bon cœur et attirent l'attention de Dina qui passe à leur hauteur comme les fidèles quittent l'église.

— Pourquoi riez-vous ? demande Dina curieuse.

— Ah ! Voici ma sœur. Je vous présente Dina Laparsel, deuxième du nom et toujours aussi curieuse. Et voici Asim... Excusez-moi. J'en ai oublié votre nom de famille.

— Asim Émanci. Je viens d'emménager dans le village.

— Enchanté monsieur. Soyez le bienvenu ! répond Dina. Et d'où venez-vous ?

— De Paris.

— Paris ! Vraiment ? J'adore Paris ! L'enthousiasme de Dina l'emporte sur la gaité de Mila.

— Vous avez un lien particulier avec Paris ? demande Asim.

— Euh... non pas vraiment. Mais je rêve d'y séjourner pour y profiter de la culture. Ses musées, ses cinémas, ses expositions. Nous sommes loin de tout cela ici. Bordeaux présente bien quelques atouts mais ne peut rivaliser avec Paris.

— Que crois-tu trouver de si fabuleux à Paris que nous n'aurions pas ici, la coupe Mila agacée de la voir monopoliser la conversation avec tant de manières.

— La Joconde, Mila ! Voyons. La Vénus de Milo ! Les toiles de Cézanne... Le quartier latin et ses bouquinistes... Tant de choses fabuleuses Mila. Et surtout le jardin Shakespeare ! Je donnerais tout pour aller le visiter. Un jour, j'irai.

— L'endroit vaut le détour, en effet, déclare Asim.

— Avez-vous visité ce jardin ? La voix de Dina atteint des aigus insoupçonnés par sa sœur qui la connaît pourtant bien. Son enthousiasme est sincère et communicatif, mais agace au plus haut point Mila.

— Oui, une fois et j'en ai gardé un très bon souvenir.

— Racontez-moi !

— A l'intérieur du Bois de Boulogne et dans le prolongement du Pré Catelan, le Jardin Shakespeare est constitué de cinq tableaux végétaux inspirés des décors de cinq pièces de l'écrivain : « Le songe d'une nuit d'été », « La tempête », « Macbeth », « Hamlet » et... « Comme il vous plaira », je crois. J'ai un doute. Peu importe. En été, le théâtre de verdure accueille des comédiens jouant les pièces en plein air. C'est un endroit que j'aime beaucoup.

— Quelle est votre pièce de Shakespeare préférée ?
Demande Dina.

— « Hamlet » mais honnêtement parce que c'est la plus connue.

Dina accapare Asim qui s'évertue à cacher son excellente connaissance de l'œuvre de Shakespeare. Mila s'éloigne discrètement, traverse l'église, remonte les rangées de bancs. Asim la suit du regard.

— *Maman. Je trouve ce monsieur très bizarre. Il a du mal à te regarder dans les yeux. Par contre, il aime bien discuter avec Dina. Rentrons maintenant. Je te veux pour moi, toute seule. Tu es toujours occupée. Cela t'empêche de ne penser qu'à moi.*

A la porte de l'église Mila rencontre madame Bonettan, doyenne de la communauté, du haut de ses 102 ans.

— Bonjour madame Bonettan ! Comment allez-vous aujourd'hui ? Mila lève la voix pour se faire entendre.

— Mal ! Très mal ! Tout va mal ! répond la vieille dame.

— Comment cela ?

— Je vieillis, voyez-vous...

— Il était temps !

— Comment cela ?

— Je ne voulais pas vous offenser madame Bonettan. Mais il me semble que vous avez commencé à vieillir bien tardivement. J'aimerais être en aussi bonne santé que vous quand j'aurais votre âge.

— Toujours la même rengaine ! Je ne vous le souhaite pas ! Il vaut mieux partir vite et bien ! Je ne comprends pas l'intérêt de vieillir.

— Venez madame Bonettan. Donnez-moi le bras. Je vais vous aider à descendre les marches du perron de l'église.

— C'est bien aimable.

Mila attrape le bras de la vieille dame et une forte émotion l'envahit. Une tristesse éloignée, profonde, ancienne, la saisit. Cet instant de partage devient communion quand la vieille dame se raidit, se fige un instant, incapable ni d'avancer, ni de parler. Après quelques secondes, les deux femmes échangent un large sourire. Madame Bonettan semble maintenant rassurée, soulagée d'un poids. Mila, quant à elle, faiblit. Heureusement, le grand sourire de cette femme au long passé lui redonne, pour deux, la force de descendre toutes les marches du perron.

— Cela m'a fait beaucoup de bien de vous parler, ma petite Mila. Vous êtes un ange. Je me sens plus légère. La vie est si belle. Regardez ce beau soleil. Il faut en profiter, surtout à votre âge.

— Souhaitez-vous que je vous raccompagne chez vous, madame Bonettan. Il fait très chaud. Je m'inquiète de votre santé.

— Pensez-vous, jeune fille ! Je tiens sur mes jambes et je ne souffre aucunement de la chaleur. Ce n'est rien à côté de la sécheresse de 1921. Là, c'était du sérieux. La végétation brûlait sur place. Les bêtes mourraient de soif et s'écroulaient sans prévenir. Une horreur.

Rien à voir avec ce petit coup de chaud. Je vais rentrer chez moi et profiter de la vie !

— Alors, soyez prudente madame Bonettan et buvez régulièrement.

— J'habite juste en face de l'église. A deux pas. Ne vous inquiétez pas.

— Prenez soin de vous, madame Bonettan. A bientôt.

— A bientôt, mon enfant.

Tout en regardant la vieille femme s'éloigner, Mila ressent une immense tristesse. Une tristesse qui étrangement n'est pas la sienne. Mais elle ne saurait expliquer pourquoi.

— Maman, pourquoi cette dame a-t-elle une peau toute fripée ? Toi, tu as une belle peau, toute douce. Vas-tu devenir comme elle ? Je ne veux pas. Je ne veux pas que tu changes ! Viens maman rentrons. Je te veux pour moi, toute seule ! Je te veux pour moi, toute seule !

— Mila ! Viens-tu assister à la prière collective devant la relique de Saint Siméon ? Asim m'a demandé de lui montrer le chemin. Je dois l'accompagner. Peux-tu t'occuper de maman, s'il te plaît ? lance Dina.

Mila tourne la tête et croise le regard d'Asim qui semble confus mais ne dit rien. Il suit Dina, tout en dévisageant Mila. Ce garçon est bien étrange, pense Mila.

*

A la sortie de l'église, Dina aperçoit sa mère et Édouard leur voisin en pleine discussion avec le pasteur Albert.

— Venez, Asim. Je vais vous présenter à ma mère et au pasteur, annonce Dina d'une voix enjouée.

— Si vous y tenez, réplique Asim, hésitant.

— Pasteur Albert ! Comment allez-vous ? se met à crier Dina, à quelques pas de distance du petit groupe en pleine discussion. Merci infiniment pour votre prêche ! C'était mémorable ! J'en ai eu des frissons malgré cette chaleur épouvantable.

— Merci à vous de votre présence dans la maison du Seigneur. Je ne suis qu'un instrument dans ses mains. Toute la gloire lui revient, réplique l'homme d'église.

— Toujours aussi modeste Pasteur ! intervient Jeanne, la mère de Dina et Mila. Mais qui est ce jeune homme, Dina ? Tu ne nous présentes pas ?

— Oui, bien sûr ! Je vous présente monsieur Asim Émanci qui vient de s'installer dans le village et d'assister à son premier office.

— Enchanté, jeune homme. Vous êtes le bienvenu dans la maison du Seigneur. C'est un plaisir de vous accueillir parmi nous, lance le pasteur.

— Merci à vous. J'ai, en effet, été très bien accueilli par votre communauté, répond Asim quelque peu gêné d'être ainsi le centre d'attention.

— Il vient de Paris ! intervient Dina ne pouvant cacher son enthousiasme.

— Ah oui ? intervient Édouard, le voisin des femmes Laparsel. Vous n'avez pas l'allure d'un parigot.

— Et quelle allure ont les parigots ? rétorque Dina irritée par le ton méfiant de son voisin.

— Tu le sais bien ! Des gens qui se croient supérieurs à nous, pauvres paysans que nous sommes. A leurs yeux, nous sommes des bouseux.

— Édouard, voyons ! Vous mettez mal à l'aise notre compagnon. Montrons-lui que les paysans sont accueillants et chaleureux, réplique Jeanne.

— Je crois que votre fille s'est déjà chargée de cette tâche et en y mettant bon cœur, rétorque Édouard.

— En effet ! Car l'hospitalité est une valeur chrétienne, n'est-ce pas Édouard ? coupe le pasteur anticipant des propos pouvant briser la paix des membres de sa communauté.

— Vous êtes à féliciter ma fille pour l'aide apportée à ce monsieur à qui je renouvelle toute ma sympathie et la bienvenue, renchérit le pasteur.

— Merci pasteur, parvient enfin à articuler Asim ne sachant que dire et que faire au milieu de ce groupe d'inconnus.

— Asim va nous accompagner jusqu'au pied de la relique de Saint Siméon, lance Dina.

— C'est une bonne initiative. Ce sera l'occasion pour ce jeune homme de faire connaissance avec votre mère, Édouard, et Mila que je vois venir, répond le pasteur.

— Bonjour Mila ! lance le pasteur tout en observant Mila approcher.

— Je vous laisse. Nous nous retrouvons au pied de la relique pour la prière collective, ajoute-t-il à l'attention des autres.

— A tout à l'heure, pasteur, lui répond Édouard, tout en regardant Mila pour qui il ne peut cacher un petit

faible, au grand dam de sa femme qui ne lui en tient aucune rigueur, le sachant incapable de la moindre trahison. Du haut de ses 55 ans, Édouard est le voisin idéal. Plein de bonhomie et toujours prêt à rendre service, il peut parfois se montrer envahissant. Mais sa franchise légendaire en fait un véritable ami, quelqu'un de confiance sur qui l'on peut compter.

— Alors, Mila ? Où étais-tu passée ? Tu nous as manqué. Qu'as-tu pensé de l'office, tout du moins sa partie finale ? lance Édouard en se mettant à rire de bon cœur.

— Toujours en retard ! Je sais ce que tu penses Édouard. Mais cette fois-ci nous avons une raison impérieuse.

— Comme toujours ! réplique Édouard, taquinant Mila.

— Violette est morte, coupe Jeanne.

Édouard s'arrête de rire.

— Ce n'est pas vrai ! Désolé ! Toutes mes excuses.

— Nous l'avons enterrée, juste avant l'office. C'est ce qui nous a mis en retard, ajoute Jeanne.

— Il y avait des signes. Cette pauvre bête n'allait pas bien. Et comment se porte son agnelle ? demande Édouard.

— Je la nourris chaque matin, explique Dina. Elle est fragile. J'espère qu'elle survivra à cette fichue sécheresse.

— Le troupeau l'a-t-il acceptée ?

— Pas encore, je la garde à l'écart. Elle est trop fragile.

— Nous n'aurions pas dû garder cette agnelle. La mère avait un problème et son agnelle aussi, coupe Jeanne.

— Maman ! Ne dis pas ça... Nous devons nous occuper de toutes les créatures du Seigneur même les plus fragiles. La voix de Dina est autoritaire, inflexible vis à vis de sa mère. Elle se tourne vers Édouard.

— Je vais bientôt la remettre dans le troupeau. Je dois juste trouver la bonne mère.

— Je viendrais voir cela, si tu veux bien, dit Édouard.

— Avec plaisir, répond Dina.

— Partons ! La procession se met en marche. Suivons-les. Nos prières ne seront pas de trop. Vous nous accompagnez jeune homme ? demande Jeanne.

— Bien sûr ! répond Dina à la place d'Asim.

Le groupe se met en marche. Mila tient le bras de sa mère. Édouard, Dina et Asim marchent en avant.

*

La longue file composée d'enfants, de femmes et d'hommes se dirige vers l'entrée du village. Le pasteur Albert ouvre la voie. Au milieu de cette procession, un jeune homme s'imprègne des us et coutumes de cette communauté qui vient de l'accueillir. Asim s'interroge. Pour trouver la foi faut-il rencontrer une communauté ? L'espérance naît-elle d'une appartenance ? Asim balaie la foule du regard. Où est-il l'individu libre et moderne ? La communauté le transcende. La communion l'efface. A quoi bon être libre quand on est seul ? Que reste-t-il de l'individualité quand, à l'autre, elle nous aveugle ? Au milieu de cette procession, Asim comprend

l'importance du groupe. Très souvent source de désunion, la foi, en cet instant, unit des hommes, des femmes et des enfants. Le groupe marche d'un même pas vers cette grande croix au pied de laquelle, on a déposé, pour la circonstance, une image de Saint Siméon. Nul ne connaît véritablement ce saint homme. Qu'importe ! Une rumeur le prétend protecteur du bétail. Il aurait apporté la pluie et mis fin à la grande sécheresse de 1921. Parole d'anciens du village !

A l'approche de la croix, le groupe ralentit, se déforme telle une masse gluante prise dans un étranglement. Les corps s'effleurent, se touchent. Le groupe prend une nouvelle identité, s'étire en un croissant de lune, gardant en son centre la représentation christique de la souffrance acceptée et endurée. Tous les regards se lèvent vers l'effigie du Christ, puis descendent vers l'image sainte posée à terre. Le secours se trouve-t-il dans la souffrance ou dans le miracle ? Les cœurs ont choisi. Tous les espoirs se portent vers l'image de Saint Siméon, vers celui qui, comme Elie, a apporté la pluie. La souffrance épuise. Qu'elle cesse et cède sa place au miracle ! implorent tous les regards remplis de ferveur.

A la main levée du pasteur Albert, chacun baisse le front et se recueille en prière. Chacun implore silencieusement l'aide des deux personnages représentés. Les cœurs et les esprits sont fervents, à l'image de l'homme de foi qui, tournant le dos à son assemblée, lève les mains au ciel, le regard porté vers l'horizon et son créateur.

— Seigneur, venez-vous en aide ! Nous vous implorons dans la pureté de nos cœurs. Délivrez-nous de nos péchés ! Par une pluie bienfaisante, lavez-nous de nos imperfections !

Asim est fasciné par ce spectacle, cette communion à laquelle il participe malgré lui. Il a connu d'autres lieux sous lesquels des hommes prient le front contre terre. Les manières sont différentes mais la ferveur et l'espoir sont identiques. La même énergie spirituelle habite le cœur des hommes et des femmes, quels que soient leur lieu de vie et leur origine. C'est à la source de cette énergie qu'Asim aimerait s'abreuver. Source qu'il aimerait croire exister en lui. Mais, aujourd'hui, il doute. Ce serait nier l'importance de ceux qui l'entourent. Pour la première fois, sa vision égocentrée de la foi le dérange.

Et son regard se porte, à nouveau, vers ces hommes et ces femmes qui l'entourent. Ils lui procurent une chaleur humaine dont il se passerait bien, ainsi exposé en plein soleil de midi. Mais il doit reconnaître que leur présence l'apaise d'il ne sait quel mal, d'une absence qu'il serait incapable de définir. Cette absence qu'il ressent quand il lève les yeux vers les champs qui encerclent la ville, ces longues bandes de terre parfaitement rectilignes à perte de vue où qu'il porte les yeux, le dos au village. Cette immense étendue de terres agricoles l'attire et l'intrigue par l'absence visible d'obstacles à sa vue qui cherche l'horizon, ce bout de nulle part qu'il ne peut qu'imaginer, cette extrémité qui n'existe que dans son esprit cartésien désirant se

rassurer. L'infini fait peur. Le défaut de repères déroute. La solitude tue.

Et l'absence l'empoigne. Une absence sourde, silencieuse, qui, jusqu'à ce moment, passait inaperçue. L'habitude anesthésie l'absence. Où sont passés les arbres ?

Asim regarde, scrute, cherche. Rien devant. Rien à droite. Rien à gauche. Seulement des champs séparés par des routes de terre ou de bitume. Derrière ? Asim se retourne. Soulagement ! A 500 mètres de distance, quelques arbres étendent leurs branches à l'entrée du village. Mais, ici, à ce carrefour, tout a été aplani. Dieu a promis d'aplanir la voie du juste, c'est vrai, mais pas ses champs, ses jardins, ses bois, ses sous-bois, ses bosquets, ses clairières, ses prairies. Alors, pourquoi est-il des endroits, comme ici, à ce carrefour, où l'homme a dénudé la nature sans s'assurer de son consentement, des endroits où aucun obstacle à la marche du progrès n'est permis, où aucun frein à l'emprise de l'homme sur son environnement n'est toléré ? Quand donc a disparu le respect de la nature, des arbres, et la soumission au temps long ? Pourquoi seule s'exprime la puissance au détriment du bien-être ? Bien être c'est bien vivre et bien mourir comme ces arbres que l'on n'a pas encore coupés. Pour Asim, bien être c'est trouver un équilibre sans avoir à supprimer ce qui dérange. Bien être, c'est accepter avec joie ce qui est, ce que l'on est, bon ou mauvais. C'est admettre que les années de vie de certains arbres sont plus nombreuses que les années de vie cumulées de tous les prieurs réunis à ce carrefour, lui compris.

Et bien être, ce serait, en la circonstance, prier au pied d'un arbre centenaire aux longues branches feuillues plutôt que devant cette croix dont le bois mort n'apporte plus le moindre réconfort sous le soleil de midi. Même Daniel a raconté ce rêve où le grand arbre de Nabuchodonosor était coupé. Cet arbre dont le feuillage est magnifique, et ses fruits abondants, qui produit de la nourriture pour tous. Les animaux des champs viennent y chercher l'ombre, et sur ses branches habitent les oiseaux du ciel. Cet arbre extraordinaire dont les branches atteignent les extrémités de la terre a été coupé. On peut donc bien couper un arbre pour en extraire une croix.

Faux ! L'arbre coupé de Nabuchodonosor est toujours vivant. Il a été cerclé d'un lien de fer. Sa vie a été préservée ! Dieu merci ! Et de toute façon, ce n'est qu'un rêve.

Mais il est vrai que depuis que les nations apostâtes pratiquent leur culte sous des arbres verdoyants et en utilisent le bois pour donner naissance à des idoles répugnantes, couper un arbre n'est plus un crime mais un acte de piété. Et ne parlons pas du nombre d'arbres sacrifiés au dieu de l'industrie et de la richesse. Et voilà où nous en sommes aujourd'hui, réduits à prier au pied d'une croix dont l'ombre est réduite à la taille d'une hostie.

Asim chasse ces réflexions de son esprit au moment où ses yeux croisent le regard de Mila. Ils échangent un sourire et Asim ne pense plus. Il la regarde. Son néocortex cérébral s'apaise. Nul besoin ni utilité de penser quand l'image qui traverse la cornée de votre

œil, s'imprime sur votre rétine, électrise des millions de cellules nerveuses et file le long de votre nerf optique pour venir exploser dans votre cerveau émotionnel en un feu d'artifice et une extase multicolore. Nul besoin de penser, il faut simplement apprécier, éprouver, sentir, ressentir, jouir de l'instant et se réjouir de le vivre.

Mila détourne le regard, intriguée par cet homme qui l'observe, et se tourne vers cet autre suspendu au bois qui l'examine.

— *Maman, que faisons-nous ici ? Qu'attendent tous ces gens ? Qui est ce monsieur tout nu accroché au bois ? Rentrons, s'il te plaît ! Vivants ou mort, ils me font peur !*

Chapitre 4 - Asim

La prière est terminée. Asim remonte seul la rue principale qui le mène chez lui, à l'autre bout du village. Ce chez-lui, ce sont maintenant 5000 mètres carrés de terre coincés entre un vieux bois au sud et la ville au nord, un ruisseau asséché à l'est et une ligne de chemin de fer abandonnée à l'ouest. L'endroit est idéal pour donner vie au jardin forestier dessiné sur la grande feuille de papier déposée sur la table en bois de la cuisine.

Issu d'une famille bourgeoise parisienne, Asim est né au Liban, où il a hérité d'un prénom, d'une ouverture sur le monde et d'une soif de connaître l'autre dans sa différence. Son père, fonctionnaire de l'État français, a, tout au long de sa carrière, mené sa femme et ses trois enfants aux quatre coins du monde, surmontant toutes les difficultés inhérentes au voyage, pour décéder avec son épouse, dans un tragique accident de la route à Paris, à cette époque où l'automobile devenait un objet de fascination et avant que l'on ait rendu la ceinture de sécurité obligatoire.

Aujourd'hui, quand il pense à ses parents, Asim se sent coupable. La raison officielle du retour familial à Paris n'était-elle pas ses études d'ingénieur agronome ? Impossible pour lui de comprendre que ce moment charnière de sa vie d'étudiant coïncidait avec une lassitude des voyages de la part de parents qui aspiraient à rentrer, se poser, et vivre dans un contexte plus familial. Aussi étonnant soit-il, le Paris de leur jeunesse leur manquait. Ils avaient pourtant fui

sa folie urbaine, s'étaient promis de ne jamais y revenir, répétant à l'envie que ceux qui voyaient en Paris la plus belle ville du monde étaient les mêmes qui ne l'avaient jamais quittée et ne pouvaient imaginer tous ces endroits de la planète où l'on vivait bien mieux. Mais, ce refrain dans leur bouche, cette rengaine même, était en fait, une reconnaissance implicite du pouvoir d'attraction de la capitale française. Preuve en fut leur retour en cet endroit si souvent maudit.

Aujourd'hui, Asim se rappelle, en remontant la rue principale de Grande-Auge-le-bourg, la promesse qu'il s'était faite de quitter cette ville qui lui avait arraché ses parents. A chaque pas, il ressent la satisfaction d'avoir atteint son objectif, la moitié de son diplôme d'ingénieur en poche et la certitude à l'esprit que son frère et sa sœur plus jeunes n'avaient plus besoin de sa présence pour prendre leur vie en main.

Ses études d'ingénieur en agronomie, entreprises par vocation, au grand dam de ses parents, l'ont cruellement déçu. Pour Asim, l'humain est une espèce particulière, capable de percevoir l'importance de sa contribution à un équilibre biologique garant de la préservation de la vie, capable de comprendre son rôle au sein d'une nature qui l'a accueilli sans réticence et sans crainte, sachant qu'elle pourrait, si nécessaire, réguler la propagation de cette espèce invasive, de ce mal nécessaire. Mais, et Asim peut en témoigner, on forme aujourd'hui les ingénieurs dans la conscience, ou plutôt l'inconscience, d'une toute puissance de

l'homme, et, depuis peu, de la femme, imbus de leurs réussites scientifiques et technologiques, libérés des contraintes qu'ils auront su éliminer les uns après les autres, au mépris des équilibres et des limites géologiques, biologiques, climatiques, et psychologiques, ayant perdu toute notion des cycles étudiés dans les cursus d'enseignement pour adopter une conception linéaire d'un progrès aveugle prospérant sans cesse vers l'infini. On martèle aujourd'hui cette idée que l'homme et la femme ne sont plus débiteurs de la nature qui les entoure, les loge, les nourrit, les abreuve, les habille, accessoirement les enseigne et les émerveille, mais bien plutôt qu'ils se doivent de la soumettre pour reprendre une expression de la Genèse, en toute première page d'un livre que ces mêmes considèrent comme dépassé et périmé.

Certains hommes et certaines femmes, ivres de pouvoirs nouveaux, ont dépassé toutes les limites, au détriment d'une vie façonnée à leur image narcissique. Quand on a, grâce au pétrole, outrepassé les possibles des forces physiques cumulées de tous les esclaves ayant vécu sur terre et bâti notre monde, quand on a, grâce à la maîtrise de l'atome, dompté des énergies destructrices inégalées, tout en étant incapable de maîtriser ses propres pulsions, reste maintenant à contrôler l'information. Après la matière et l'énergie, l'information stockée sur un brin d'ADN ouvre la voix à bien des infinis jusque-là inaccessibles. Comment envisager que l'ivresse de l'infini s'estompe de manière paisible ? Le coma éthylique est une perte de

conscience suite à une consommation excessive d'alcool. Comment nommer la perte de conscience consécutive à un désir de puissance et d'infini ? Où et quand l'homme et la femme ont-ils sombré dans un coma infinitiste et perdu la conscience de leur propre finitude ?

Asim rejette la notion de progrès qui imprègne son époque. Le progrès, tel qu'on lui a enseigné, est un leurre, un mensonge, le fantasme d'une génération hautaine, cherchant à justifier ses excès. Aucune des générations précédentes ne parlaient de progrès, trop conscientes des cycles qui régissent la nature, la vie, et le temps. Ces générations, ayant dépassé les modélisations linéaires enfantines des phénomènes régissant leur monde, encore conscientes de leur fragilité et respectueuses des générations précédentes, parlaient de leurs réussites comme autant d'exploits accordés par les dieux, les astres, ou la nature supérieure. Elles étaient alors en mesure de vanter les mérites de l'humilité, de la sobriété, de la pondération, du respect des cycles et des forces régissant leur monde. Un progrès qui arrache l'homme et la femme à leur environnement est une régression, une lente dérégulation, qui les transforme en un parasite dont la nature se doit de réguler la propagation.

Harmonie ! Et non progrès. Voilà le mot qui résume ce qu'Asim cherche à créer sur cette bande de terre qu'il a acquise après la mort de ses parents, dans ce village où il a séjourné plusieurs fois durant son enfance. Sur cette terre où il a vécu un traumatisme et qu'il a nourrie de son sang, il espère voir pousser un

jardin forestier fruit d'un équilibre retrouvé entre l'humain et la nature, entre intrants et sortants, entre exploitation et régénération. Et ce n'est pas la sécheresse de cette année qui l'en empêchera.

Seul pourrait l'entraver, un feu qui brûle en lui nommé incertitude, cette inclination constante au doute qui l'accompagne chaque jour depuis que l'abandon lui a empoigné le corps et n'a plus lâché sa prise. Même son stage chez les sapeurs-pompiers de Paris ne lui a pas permis d'éteindre ce feu insaisissable, allant-venant, caché, sournois, prêt à se manifester à la moindre baisse de vigilance. C'est avec ce sentiment profond de fragilité qu'Asim observe le dessin de son futur jardin forestier posé sur la table de sa cuisine.

Mais ce feu en lui, ce questionnement permanent, ses doutes incessants, cette incertitude corporelle, son hésitation malade, ses tourments, ses angoisses mêmes, le mèneront plus loin qu'il ne peut l'imaginer du haut de ses 21 ans.

*

Asim est debout dans sa cuisine, le corps voûté au-dessus de la table, les mains posées bien à plat sur le bois nu, où il a ouvert tout grand le plan de son projet agroforestier. Il observe attentivement ce que doit devenir cette longue bande biscornue de 5000 mètres carrés de superficie. Ce qu'il voit, aussi étrange que cela puisse paraître, ce sont des lignes. Des lignes de vie comme dans le creux de sa main. Des lignes horizontales en surface et en profondeur. Des lignes verticales sortant de terre et se jetant vers le ciel. D'aucuns seraient étonnés de cette vision du monde

naturel. Mais pour Asim, tout est clair comme l'eau du ruisseau qui ne coule plus le long de son terrain.

Asim visualise parfaitement « les lignes de la biodiversité », comme il aime à les nommer. Elles forment une matrice sous-jacente à tout ce qui existe. Des lignes de biodiversité comme une armature du vivant. Une matrice non pas formée de 0 et de 1 comme l'imaginera William Gibson. Trop enfantin. Trop réducteur. Asim perçoit des lignes de vie le long desquelles transitent en permanence des informations chimiques ou électriques, des messages olfactifs ou gustatifs, des nutriments essentiels, des molécules indispensables à l'équilibre de la nature et du monde.

Ce ne sont ni des lignes de séparation, ni des lignes de démarcation, ni des lignes de crêtes, ni des lignes de fissure, encore moins des frontières, à la rigueur des lignes d'horizon. Ce sont bien plutôt des liens, des liaisons, des fils, des ligatures parfois, des veines, des racines, des branches, des ramifications, tout ce qui lie, qui relie à l'autre, vivant ou mort, animal ou végétal, faible ou fort, sec ou humide, chaud ou froid, enterré ou exhumé, au sol ou en hauteur. Tout ce qui unit, joint, attache, assemble, alimente, nourrit, vivifie. Ces lignes de la biodiversité sont de véritables chaînes de coopération animales ou végétales, des chaînes de service, d'entraide où chacun y cherche et trouve son compte. Coupez la chaîne et tout le monde y perd. Et chacun sait, sur la ligne, que la solidité maximale d'une chaîne est celle de son maillon le plus faible. Alors l'heure, la nécessité, est à l'entraide. Contrairement à ce tissu d'ânerie qu'entendait Asim pendant ses cours

de biologie où l'on enseignait que le plus fort, le plus adapté, l'emportait en piétinant le plus faible. Ici, il le voit de ses yeux, les forts veillent sur les faibles, non par charité chrétienne ni en raison de cette sacrosainte compétition devenue darwinienne mais tout simplement par nécessité, par besoin, par une exigence vitale qui, loin d'être vécue comme une contrainte, est, bien au contraire, devenue une joie, un soulagement, un bonheur, une respiration.

Alors, quand ? Bon sang ! Quand les humains sortiront-ils de leur enfance narcissique et comprendront-ils la nécessité pour les forts de veiller sur les faibles, pour les grands de veiller sur les petits, pour les riches de veiller sur les pauvres, pour les sages de veiller sur les ignorants ? Quand saisiront-ils que tout le monde y gagne, y compris les forts, les grands, les riches, et les sages, en ressentant ce respect de soi que procure le lien à son voisin de ligne, respect perdu par des maillons enflés, boursoufflés, devenus trop larges, trop lâches, qui ont brisé les chaînes humaines, les lignes de l'anthropodiversité ? L'homme est une maille. La femme, un maillon. La couturière et le couturier vous le diront. La multitude de petites mailles résiste, quand le maillon seul, aussi solide soit-il, lâche.

Chose étonnante ! Aucune de ces lignes n'est une ligne droite. Trop enfantin, à nouveau. Ces lignes de la biodiversité empruntent des chemins fractales, biscornus, extravagants, grotesques parfois, alambiqués, compliqués, mais toujours utiles et essentiels.

Asim repense à toutes les cartes qu'il a étudiées durant sa scolarité. Cartes géologiques, topographiques, isométriques, météorologiques, hydrologiques, sismologiques, et même cartes des corridors biologiques. Aucune ligne droite ! Cartes sociologiques, cartes statistiques, cartes pédagogiques, scolaires, cartes touristiques, cartes politiques, et même cartes de prévention des risques. Aucune ligne droite ! Cherchez encore ! Vous n'y trouverez aucune ligne droite !

Seul l'homme et la femme modernes s'évertuent à tracer des lignes droites à tout bout de champ. Quelle triste réalité ! Toutes ces monocultures forment des grilles trop parfaites pour être naturelles. Toutes ces vignes tirées au cordeau qui faussent notre perception de la beauté. En apparence, tout semble parfait. Mais quel manque de naturel ! Toujours prendre une pose. Et l'apparence, déjà, prime sur le fond, sur la vie.

Ce n'est pas ce que voit Asim quand il observe la nature. Il perçoit un mouvement contraire. Aucune pose, aucune affectation, aucun maniérisme, dans la nature. Ce n'est pas l'aspect extérieur qui prime, mais la substance, la vie. C'est l'essence qui détermine l'apparence. Le paraître est au service de l'être, de la vie pour laquelle on lutte et que l'on veut transmettre. L'apparence importe peu ! Et c'est en se moquant d'elle, qu'elle en devient belle, cette apparence ! Seuls comptent les liens à tisser, les messages à transmettre, les communications à établir, les nutriments à partager. Seuls comptent les lignes, biscornues, tordues, tortueuses, entortillées, sinueuses, tressées,

tissées, combinées, entrelacées. Qu'importe ! Ce sont les lignes de la vie ! Des lignes tout au long desquelles s'écoule la vie et sur lesquelles vit en équilibre la biodiversité !

Cette vie, c'est du bruit, de l'effervescence, de l'agitation ! Tendez bien l'oreille et captez les ultrasons. Les arbres parlent. Parfois, ils crient ! Les fleurs chantent. Les champignons communiquent. L'herbe écoute. Le sol frémit.

Rien à voir avec ces parcelles de pommes de terre bien alignées où tout est silencieux. Aucune comparaison avec ces interminables massifs géométriques de pins maritimes, parfaitement alignés, où tout est muet, inerte, aphone, triste, et monotone. La nature ne parle plus. Elle a disparu et cédé la place à l'agriculture intensive. Comme l'homme et la femme modernes, les plantes sont seules, isolées, sectorisées et silencieuses. Elles pompent les dernières ressources d'un sol abandonné, muet, sec et pauvre, privé de la biodiversité, cette richesse qui ne se compte pas, qui ne se quantifie pas, cette richesse qui ne se montre pas. Une poignée de terre forestière contient plus d'organismes vivants que d'êtres humains sur terre. Ne fais rien homme ! Assieds-toi femme ! Observe comme tout fonctionne pour le mieux quand tu ne touches à rien.

Quand Asim se promène dans le bois jouxtant sa propriété, il entend cette vie qui l'entoure. Quand il pose son pied sur une racine, il perçoit la vie qui s'écoule sous lui. Quand il lève la tête, il sent sur son

visage le souffle des arbres qui respirent et transpirent en ces temps de fortes chaleurs.

Et Asim, jour après jour, découvre sa nature épicurienne. Cette appétence aux plaisirs se manifeste par sa sensibilité à la manifestation de la vie sous toutes ses formes. Cette force vitale qui coule en lui et autour de lui éveille chacun de ses sens. Et c'est ce plaisir des sens qu'Asim recherche. Pourquoi se priverait-il d'une telle richesse accessible à chaque extrémité de son corps, à chaque point de contact avec le monde extérieur, le bout de ses doigts pour toucher, la surface de ses yeux pour voir, la forme de ses oreilles pour entendre, l'ouverture de ses narines pour humer, et les papilles de sa langue pour goûter ? Ses sens en éveil ont encore besoin d'être affinés et aiguisés pour atteindre la sobriété épicurienne. Asim est jeune. Il est encore vert. La sobriété dans l'abondance s'apprend. Elle requiert la quête d'une optimisation et le rejet du gâchis de ce qui est précieux d'abord, le contentement et le sens de la valeur de ce que l'on possède ensuite, pour aboutir enfin à la satisfaction des besoins et désirs et à une jouissance profonde, pénétrante, nourrissante, respectueuse de la nature qu'elle soit humaine, animale ou végétale.

Et c'est exactement ce que veut créer Asim sur cette longue bande de terre que lui ont léguée ses parents. Tout est clair sur le papier posé devant lui et la réalisation concrète a déjà commencé, même si la sécheresse de cette année, qui se révélera très particulière pour Asim, ralentit la mise en œuvre de son projet.

Les premières lignes de la biodiversité sont déjà tracées. Commençons par les quatre artères de vie principales issues du bois situés au sud. Asim a parcouru longuement ce bois abandonné par l'homme. Une bénédiction, cet abandon. Il en a rapporté jour après jour quantité de bois mort et de feuillages secs. Mais, attention, aucun prélèvement, uniquement le bois tombé à l'orée de cette petite forêt primaire, celui offert. Autant de morceaux de vie trépassée qu'il a patiemment alignés pour former quatre longues lignes courbes, quatre arabesques, les deux plus extrêmes embrassant son terrain, les deux autres le traversant de part en part. Asim espère que la biodiversité, habitant le bois à l'abandon, suivra ces voies privilégiées et viendra insuffler la vie à son jardin agroforestier. Il escompte ainsi profiter de l'expérience centenaire de ces arbres vénérables qui jouxtent son terrain au sud, voisins admirables qui possèdent une connaissance de la région vieille de plusieurs siècles. Il espère les voir transmettre aux jeunes plants et nouvelles pousses de ses terres cette somme incommensurable de connaissance que l'on emmagasine quand on vit aussi longtemps : résistance aux menaces, aux rongeurs, aux nuisibles, aux sécheresses, aux orages, aux inondations mais aussi apprentissages de la vie, de la façon d'enfouir ses racines, de prolonger ses branches, de colorer ses feuilles, de capter l'eau du sol et de l'air, de respirer au bon tempo, de transpirer au bon rythme. Tout ce que l'on n'apprend pas dans les livres, mais par l'expérience d'une vie séculaire.

Asim sait que la transmission sera longue. Un arbre vit à son rythme, loin de la frénésie humaine. Quand la sève progresse d'un centimètre par seconde, c'est à un rythme de vie totalement différent que l'on est habitué. On doit l'accepter, s'y résigner. Plus un arbre est vieux, plus il pousse vite. La vieillesse est ici, dans ce bois abandonné et heureux de l'être, une force dont les jeunes profitent à chaque instant. Asim aura des difficultés à s'y adapter. Sa peur de la mort le rattrapera souvent et l'amènera à s'agiter inutilement. Il luttera toute sa vie contre ce mouvement contre-productif. Mais auprès de ces arbres centenaires, il apprendra à vivre lentement, à vieillir sereinement, puis à mourir dignement, immobile, debout, sans peur.

Asim espère que le long de ces lignes de bois mort naîtra la vie, notamment des champignons. Cèpes, pleurotes, polypores mais aussi armillaires. Autant d'alliés aux noms évocateurs. La symbiose mycorhizienne entre une plante et un champignon est une symbiose mutualiste à bénéfices réciproques. La plante apporte au champignon les sucres issus de la photosynthèse et reçoit en retour de l'eau, du phosphore, de l'azote, du soufre ou du silicium. C'est une relation gagnant-gagnant. Et d'un champignon, comme d'un iceberg, on n'en voit que la partie visible. Témoins ces deux armillaires, la première âgée d'environ 1 000 ans et couvrant 37 hectares du parc national Suisse, ou cette autre, âgée d'au moins 2 500 ans, découverte dans la Forêt nationale du Malheur dans l'est de l'Oregon aux États-Unis, s'étendant sur une superficie de 96 hectares.

Sur ses terres, au milieu des quatre artères vitales qu'il a aménagées, Asim a déjà commencé à créer des espaces de cultures entourés de bois morts et recouverts de pailles pour préserver l'humidité du sol, élément essentiel en ces temps de sécheresse. Il est content de constater que certaines des espèces de légumes qu'il a plantées résistent plutôt bien, même si le rendement ne sera pas celui d'une année normale. Qu'importe ! Ses salades et ses poivrons n'en auront que plus de saveur et de valeur nutritive.

Ce sont aussi des liens verticaux qu'Asim souhaite mettre en place, en plantant des arbres aux alentours des espaces de culture, des arbres fruitiers plantés de manière adaptée. Pommiers et poiriers apporteront l'ombre et la fraîcheur sans pour autant priver les cultures du soleil nécessaire. En plus de leur récolte fruitière, ces arbres préserveront l'humus en le protégeant du soleil, de la chaleur et des vents qui assèchent les sols nus.

Cette vie en symbiose, Asim entend y trouver sa place et en profiter pleinement, jouir de son labeur et de ses efforts avec reconnaissance et respect de l'environnement qui lui donne vie.

Chapitre 5 - Mort animale

HCN les a tuées de sang-froid ! Difficile de le nommer, et pourtant le tueur est un récidiviste. Comme à son habitude mortelle, HCN les a assassinées par asphyxie, sans aucun remord. Comment ? Comment tout commence-t-il ? Comment tout finit-il ? Tout débute et se termine par une lumière. Une belle lumière d'été, franche et rayonnante. Impensable, au premier abord, de l'associer à la mort. La lumière est une double énergie de vie. C'est une énergie solaire transformée par la photosynthèse en une énergie chimique stockée dans le glucose nécessaire à la vie.

Le résidu de lumière verte donne à la nature une apparence rassurante qui cache la formation d'un glucoside dangereux. Peut-on le croire quand on observe ces jeunes pousses de Sorgho, ces feuilles vertes, appétissantes, rafraîchissantes en ces temps de sécheresse ? Peut-on l'imaginer quand on est assoiffé, affamé, accablé par la chaleur, quand ce bout de verdure vous ouvre ses feuilles et vous tend ses tiges ? Un animal peut-il comprendre que la lumière à son zénith et le stress hydrique ont renforcé la présence du tueur ? Une bête ne pense pas à ces choses.

Qu'en sait-elle Bessie, la vache préférée d'Édouard, de la présence trop importante de dhurrine dans la masse végétale qu'elle mâche en ce moment-même ? Rien ! Depuis sa naissance, contrairement aux humains, elle rumine sans se poser de question. Et si réellement elle

s'interroge alors elle cache bien son jeu. Même Édouard n'a rien remarqué.

$C_{14}H_{17}NO_7$, de son petit nom dhurrine, est présent en trop grande quantité. Même si son nom est compliqué, lui est inoffensif. C'est un glucoside à l'innocuité appréciable. Ce qui n'est absolument pas le cas de son descendant HCN. Ces trois lettres désignent un tueur impitoyable. Pensez à Thérèse Raquin et Laurent, Sybil Vane ou Rosemary Barton ! Pour lui, tuer une ou plusieurs vaches, est un jeu d'enfant.

La masse de feuilles et de tiges vertes broyées sous la dentition puissante de Bessie, imbibée de salive, de végétale en devient buccale, et glisse le long de l'œsophage. Il est déjà quasiment trop tard. Une course contre la montre s'enclenche. L'hydrolyse commencée se poursuit dans le rumen puis dans l'intestin. Les glucosidases, en enzymes disciplinées, font leur travail. Elles décomposent le glucoside $C_{14}H_{17}NO_7$ et libèrent le tueur. Comment leur en faire reproche ? Une glucosidase est une enzyme qui catalyse l'hydrolyse. Et l'hydrolyse libère de ses liens HCN. Pour le pire. C'est ainsi, depuis la nuit des temps ! Et l'on n'y peut rien !

HCN, de son petit surnom, acide prussique, et de son vrai nom, cyanure d'hydrogène, est redoutable. Il dégage une agréable petite odeur d'amande amère avant de vous endormir définitivement. La peine de mort par injection aux États-Unis ? C'est lui ! Le zyklon B dans les camps de concentration nazis ?

Encore lui ! Tueur en série n'est plus, dans son cas, une accusation mais bien plutôt un verdict établi.

Bessie ignore tout cela. Elle ignore la course contre la mort qui se déroule dans son intestin. HCN pénètre le système sanguin et inhibe l'enzyme qui active l'oxygénation. Et sans oxygène...

Heureusement, Bessie produit une autre enzyme, la rhodanase, qui détoxifie son organisme de la présence de HCN. D'où la course contre la montre. Qui l'emportera ? Tout dépend de la quantité absorbée et donc de l'appétit manifesté. Pauvre Bessie ! Elle a un bon coup de mâchoire. C'est d'ailleurs pour cela qu'Édouard l'affectionne. Pour peu de temps encore, c'est une bonne vivante, la Bessie ! Toujours joyeuse de voir son maître et toujours reconnaissante de la nourriture qu'il lui donne.

Mais là, Bessie va vraiment très mal ! Cela commence par une anxiété soudaine, même chez un bovin. Quand l'oxygénation du sang ne s'effectue pas normalement, humain ou animal, la situation alarme. S'ensuivent des tremblements, des palpitations et des dyspnées. Bessie ne contrôle plus rien et n'arrive plus à respirer. C'est violent ! C'est brutal ! Bessie tente de meugler, en vain. Elle voudrait appeler à l'aide, appeler Édouard. Mais rien y fait, plus rien ne sort de son larynx. Bessie est prise de convulsions. Elle s'effondre. Ses 400kg, la fierté d'Édouard, la colle au sol. Son cœur s'arrête de battre. Un dernier soubresaut musculaire la secoue. Un bruit étrange l'accompagne, le choc contre terre des autres corps d'animaux qui tombent à leur tour. Bessie n'entend maintenant plus

rien. Les bovidés vivent en troupeau et, en la circonstance, meurent en troupe.

Le spectacle est désolant. Les quinze bovins gisent à même le sol, dans ce champ de sorgho. Quinze tas de chair inertes, sans vie. Bessie regarde fixement devant elle. Contrairement au personnage central du Labourage nivernais de Rosa Bonheur, l'étincelle de vie a quitté ses yeux.

Si l'on ouvrait ces carcasses animales, on sentirait une odeur aromatique. Le sang serait d'un rouge brillant, métallique, non coagulé, et les muscles de couleur sombre. Il s'agit des couleurs du saisissement de la mort, visibles à l'œil nu et humide.

Édouard est, bien sûr, le premier à découvrir ce spectacle affligeant. Il en est tout retourné le Édouard. Sous ces abords rustres, il a le cœur tendre. Ses bêtes, il les aime. Et comme les nouvelles se propagent vite. Jeanne, Mila et Dina sont là, debout devant la carcasse de Bessie. Le silence et la surprise les unissent. Le souvenir de Violette également. Décidément, cet été restera dans les mémoires.

— As-tu appelé le vétérinaire, Édouard ? demande Jeanne après de longues minutes.

Édouard ne répond pas.

— Édouard ? Tu m'entends ? Je ne comprends pas... ajoute Jeanne.

— Qu'est-ce que tu ne comprends pas ? Elles sont mortes. Bessie est morte. Je viens de vérifier. Et oui ! J'ai appelé Robert ! Il arrive.

La voix d'Édouard trahit sa colère. Mais Jeanne demeure impassible.

— Je ne comprends pas. Comment as-tu pu laisser pâturer tes vaches dans ce champ de Sorgho ? Tu connais le danger d'empoisonnement, non ?

— Qu'est-ce que tu y connais, Jeanne, en sorgho ? Tu n'en as jamais fait pousser. Cette catégorie de sorgho est inoffensive, d'autant plus en deuxième repousse. De toute façon, regarde autour de toi !

Édouard montre du doigt ses prairies et ses champs et continue d'une voix aiguë, les lèvres tremblantes.

— Tout est sec ! Tout est brûlé ! Les yeux d'Édouard s'embuent. Qu'est-ce que je leur donne à mes vaches ? La voix s'emporte. Je les laisse crever ! Que voulais-tu que je fasse ? Le ton est accusateur. Je n'ai déjà plus de fourrage pour cet hiver. Tout est sec ! Tout est mort ! Satanée sécheresse ! Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour mériter ça !

Jeanne se tait. Le silence est souvent la meilleure réponse à la colère d'un homme. Édouard sait qu'il ne faut pas laisser les animaux pâturer le sorgho avant que les plants n'atteignent une hauteur de 50cm.

Mila est sous le choc. La vue des carcasses animales immobiles génère en elle des sentiments contradictoires. Le dégoût se mêle à la consternation. L'incompréhension se combine au désespoir. La colère naît de cette impossibilité de répondre à la question : Pourquoi ? L'ignorance est le mal le plus corrosif qui puisse être. La méconnaissance rend sot. Mais l'ignorance rend folle. L'ignorance vous ronge l'esprit. A coup de pourquoi, à force de suppositions, d'hypothèses plus ou moins étayées, de conjectures plus ou moins extravagantes, ce sont les

fondations même de votre esprit que vous sapez. La question revient en boucle dans l'esprit de Mila. Pourquoi ? Pourquoi ces bêtes sont-elles mortes ? Pourquoi reste-t-elle debout devant ce spectacle morbide ? Pourquoi sa sœur Dina s'agenouille-t-elle devant ce tas de chair animale ? L'esprit de Mila s'emballe. Ses cellules cérébrales capturent toute l'énergie disponible pour se poser cette unique question et, en conséquence, le reste de son corps est condamné à l'inaction.

— C'est étrange ! Les yeux sont rouges. La langue est bleue et les muscles ont noircis, annonce Dina d'un ton interrogateur très naturel, presque détaché, appuyée sur son genou gauche devant la carcasse de Bessie.

— Voyons, Dina, un peu de respect pour ces pauvres bêtes. Ce sont les créatures de Dieu, rétorque Jeanne.

— Bien sûr, Mama. Cela doit-il nous empêcher de comprendre ce qui a causé leur mort ?

— La cause de leur mort est à chercher du côté de nos péchés. N'est-ce pas Mila ?

Un voyant rouge s'allume dans le cerveau de Mila. Un signal d'alarme résonne. Le thalamus joue son rôle et dirige les perceptions de Mila, les mots maladroits de sa mère, et les émotions qui en découlent, vers son tronc cérébral primaire. Ses mains pendent le long de ses bras ballants. Le temps se fige pour elle. Certains mots de sa mère ont ce pouvoir de déclencher en elle une dissociation émotionnelle. Mila flotte au-dessus de son corps. Elle observe 15 bestiaux morts et trois humains assistant à ce spectacle morbide. Deux sont

debout, un homme et une femme, et la troisième silhouette est à genou. Mila, quant à elle a disparu. Sa perception d'elle-même s'est éteinte.

— Dieu connaît la cause de toute chose. Rien ne lui échappe, ajoute Jeanne, pensant à haute voix.

— Arrête avec ton bon Dieu, Jeanne ! S'il existait, il n'aurait pas laissé mes bêtes mourir et il ne nous accablerait pas de cette chaleur insupportable. Tiens, voilà Robert, le vétérinaire. Nous allons avoir le fin mot de cette histoire. Et pas besoin de bon Dieu pour cela ! L'irritation d'Édouard est perceptible.

Les deux hommes se serrent la main.

— Bonjour Édouard.

— Bonjour Robert. Merci d'être venu aussi vite.

— J'ai rarement vu ça ! C'est-y pas malheureux ! Pauvres bêtes, constate Robert.

Robert, le vétérinaire, malgré son expérience et son habitude de la mort animale est touché par le sort de ces créatures. Il s'agenouille près de la carcasse de Bessie à côté de Dina.

— Regardez docteur ! Les yeux sont rouges. La langue est bleue et les muscles ont noirci, annonce à nouveau Dina.

— C'est exact ! Cela m'a tout l'air d'un empoisonnement au cyanure d'hydrogène.

Le vétérinaire arrache une feuille de sorgho.

— C'est le risque avec ces céréales exotiques. Il faudrait analyser ces jeunes pousses.

— Pas avec cette catégorie, Robert. C'est du Piper. C'est une espèce parfaitement inoffensive. Je n'ai pas eu de problème l'année dernière. De toute façon, je

n'ai plus de fourrage. C'était ça ou la mort. Le bon Dieu a choisi la mort. Satanée sécheresse !

— Alors, il faut incriminer les conditions climatiques pas le bon Dieu. J'ai en mémoire un article qui expliquait qu'un manque d'eau pouvait augmenter la teneur en dhurrine dans les jeunes pousses de sorgho. Mais de là, à atteindre une teneur létale. C'est surprenant ! Tu as vérifié chacune de tes bêtes, je présume. Aucune ne respire encore.

— Non. Malheureusement. Je suis arrivé trop tard. La voix d'Édouard n'est qu'un souffle. Robert, le vétérinaire, perçoit son désarroi.

— Je vais à nouveau vérifier. C'est une obligation de toute façon. Je dois rédiger un rapport. Et je vais demander une analyse de ces pousses de sorgho. Il faut prévenir les autres cultivateurs de sorgho de la région. Je vais déclencher une alerte sanitaire. En connais-tu certains, Édouard ? Peux-tu me donner leur nom ?

— Oui, quelques-uns. Et je peux te donner les coordonnées du fournisseur qui te donnera la liste de ses clients. Édouard se retourne d'un pas lourd et se dirige vers sa propriété.

*

Au moment où Édouard s'éloigne, ses yeux captent une agitation particulière à l'extrémité droite de son champ de vision. Au loin, tout au bout de la route départementale menant à ses champs, un nuage de poussière s'élève. Ses oreilles perçoivent un bruit sourd et ses pieds ressentent une vibration au sol.

Une cabine de camion de l'armée française se détache du nuage de poussière. Édouard observe, dans l'ordre d'apparition, le long capot marron et vert kaki protégeant le moteur hors norme de ce véhicule léger de reconnaissance et d'appui, la cabine carrée, sans charme, mais puissante et solide, le conducteur, un jeune militaire réquisitionné pour cette opération de soutien aux régions françaises les plus touchées par la sécheresse, et enfin la remorque transportant pour l'occasion des bottes de foin d'un vert pâle apaisant, contrastant avec le camouflage lézard des uniformes des hommes assis sur ces sièges de circonstance. Édouard plisse les yeux et reconnaît le logo de l'ALM-ACMAT, constructeur des véhicules militaires de l'armée française situé à Saint-Nazaire.

Le nombre de véhicules militaires qui se détache de l'horizon est impressionnant. C'est un spectacle très inhabituel sur ces petites routes de campagne. Édouard les a parcourues sur toutes sortes de véhicules, à vélomoteur, en tracteur, et depuis peu, en Peugeot 403, mais jamais, il est vrai, dans un véhicule de l'armée. Les seuls engins militaires qu'il garde en mémoire sont associés à l'offensive de la Sarre, pendant la seconde guerre mondiale, où Édouard, a défendu sa patrie, dans une région diamétralement opposée à la sienne tant géographiquement que climatiquement. Oublier ces détails motorisés ont permis à Édouard de se protéger de souvenirs douloureux. Les démons du passé, que l'on n'a pas tués, doivent être tus. Les habitants de son village ont contrairement à lui vu, en ces temps troublés, bien

davantage de réfugiés, de pauvres gens fuyant les régions du nord de la France et de l'Europe que de véhicules militaires. Et c'est très bien ainsi.

Ce sont non seulement six camions remorques chargés de fourrage qui défilent le long des champs d'Édouard sous les yeux ébahis de tous ceux qui l'entourent mais également six camions citernes contenant de l'eau à destination des villages en détresse de la région.

A peine le temps de saisir le sens des événements se déroulant sous ses yeux, qu'Édouard assiste à l'arrêt du dernier transport de fourrage au niveau de son champ proche de la départementale. Les camions citernes s'écartent de la route et continuent leur chemin vers le centre-ville.

Les hommes en tenues militaires sautent du camion à l'arrêt. Le chauffeur sort de sa cabine et donne des ordres. Les ballots de pailles passent de mains en mains. Des mains jeunes, solides, source de réconfort, qu'Édouard, Jeanne, Mila, Dina et Robert le vétérinaire observent attentivement.

— Édouard ! Bouge-toi ! Je pense qu'il s'agit du secours que tu attendais, que nous attendions tous, s'exclame Robert.

— Loué soit le bon Dieu ! ajoute Jeanne, les mains jointes en direction du ciel.

— C'est une blague ! Et à qui vais-je le donner, ce fourrage maintenant ? Mes vaches sont mortes ! Vais-je le manger, moi-même, au petit déjeuner ?

— Viens ! Édouard ! Nous allons t'aider à rentrer le fourrage, suggère Jeanne.

— Vas-y, Édouard. Je m'occupe de l'autopsie de tes vaches et de prévenir les fermiers voisins, ajoute Robert comme la petite troupe se met en route.

— Mila ? Que fais-tu ? Tu viens nous aider ? lance Dina.

Mila est restée figée dans le temps de la parole maternelle. Noyée dans un flot de pensées négatives auto-dénigrautes, elle a assisté aux événements sans y participer. La voix autoritaire de Dina la ramène dans l'instant présent. Mila se met en marche en silence et suit le reste du groupe. Le mouvement de ses jambes ravive une perception salutaire de ses membres. L'effort qu'elle déploie pour rentrer le fourrage dans la grange d'Édouard réactive les parties de son cerveau indispensable à la perception de son organisme. L'estime de soi commence par la perception et l'appréciation de son corps, source de tant d'émois que Mila s'oblige à réprimer pour satisfaire sa mère. La chair est un piège. L'épiderme est un linceul, un voile sur toutes les passions et les pulsions qui la dévorent et la dominent. Elle sait tout cela, Mila. Depuis l'enfance, on lui a appris à cacher ce corps que semblent apprécier les jeunes militaires qui la regardent avec des sourires innocents, sincères, naturels, indispensables à la continuité de la vie qui anime les hommes et les femmes sous une chaleur torride.

Quand comprendra-t-on que dissocier le corps de l'esprit c'est perdre toute possibilité d'atteindre l'équilibre qui maintient en vie l'espèce humaine, seule espèce doté d'un pouvoir d'abstraction et

d'imagination inégalé. Seuls l'homme et la femme vivent dans un corps dont ils souhaitent depuis la nuit des temps se détacher par la religion d'abord, par la technique ensuite, et bientôt par le numérique. Seul l'être humain est capable de s'infliger les pires souffrances corporelles dans le seul but d'atteindre un état mystique de l'esprit arraché à son corps et à son environnement naturel, le conduisant à s'éloigner du fonctionnement primitif de son organisme. Cette déviance est-elle le revers de ce pouvoir de dissociation et d'imagination qui lui est propre ?

Depuis toute petite, Mila fait preuve d'une grande imagination, comme si elle avait reçu une part d'esprit supplémentaire. A l'adolescence, l'éveil de ses sens lui a valu des regards concupiscent et des réprimandes sévères. Son esprit marqué au fer rouge cherche, aujourd'hui, à se venger de ce corps, source de tant d'ennuis. Son acharnement au travail impressionne les hommes qui l'entourent.

Chapitre 6 - Manipulation

Le stockage du fourrage dans la grange d'Édouard presque terminé, Dina raccompagne sa mère Jeanne, épuisée par la chaleur. Les murs épais de la vieille maison apportent quelque fraîcheur appréciable.

— Mama, veux-tu boire un verre d'eau ? demande Dina.

— Non, je vais m'allonger. Viens m'aider.

Les deux femmes se dirigent vers la chambre. Jeanne observe le lit. Il paraît bien grand. Il est temps de céder la place à une nouvelle génération, pense-t-elle. Quand on dort seul, un lit simple suffit. Ce luxe pour ses vieux os est un gâchis. Il faudra vendre ce lit matrimonial.

— Pourquoi Mila est-elle restée avec les hommes au lieu de rentrer avec toi ? demande Dina tout en aidant sa mère à s'allonger. La formulation choisie accentue le reproche que le ton de la voix, volontairement léger cherche à déguiser. Cela fonctionne. Jeanne s'interroge sur le comportement de sa fille Mila et trouve à y redire.

— Ouvre la fenêtre Dina !

— Il fait trop chaud dehors, Mama, rétorque Dina.

— Les volets sont tirés. Ouvre la fenêtre et ne discute pas. J'étouffe ! Jeanne ne peut cacher son exaspération et sa fatigue.

Dina s'exécute promptement. En ouvrant la fenêtre, les volets tirés laissent pénétrer une bouffée d'air chaud et un rai de lumière supplémentaire dans la pièce sombre.

— Ainsi, je pourrai entendre ta sœur rentrer.

— Ah ! Ce pauvre Édouard ! Perdre toutes ses bêtes de la sorte. C'est terrible ! relance Dina.

Jeanne oublie Mila quelques instants mais, en arrière-plan, son esprit est en alerte.

— Crois-tu vraiment que les plants de sorgho sont responsables de cette tragédie ?

— Bien sûr ! Ton père, Albert... Jeanne se signe au moment de prononcer ce prénom. Ton père Albert m'a relaté un évènement similaire survenu au Maroc, pendant la guerre. Ce problème est connu. Il faut surveiller ses bêtes quand on cultive ce genre de plantes.

— Bien connu... Sauf d'Édouard semble-t-il ? Et dire qu'il a un faible pour Mila celui-là !

— Tais-toi, Dina ! Pas de propos de ce genre dans la maison de ton père. Paix à son âme. Jeanne se signe à nouveau.

— J'ai de la peine pour Édouard. C'est bien normal non ? Il a beaucoup perdu. C'est un coup dur pour lui. Je ne sais pas comment il va s'en remettre financièrement.

— Ne t'inquiète pas pour lui. Il a touché un bel héritage à la mort de ses parents. Il n'en parle pas. Mais il ne faut pas sortir du cul d'une poule pour comprendre cela.

— De Saint-Cyr...

— Comment ?

— On dit : Il ne faut pas sortir de Saint-Cyr...

— Ou du cul d'une poule ! Cela ne change pas grand-chose. Les militaires, je ne les aime pas.

Et Jeanne repense à Mila. Dina le devine. Quand de retour de la propriété d'Édouard, Mila passe devant la fenêtre de la chambre de sa mère, elle entend la voix de sa sœur.

— Puisque l'on parle d'héritage, il faudrait que tu signes le papier du notaire.

— Quel papier ?

— Celui-ci.

— Montre-moi.

— Je vais te le lire.

— Donne-le-moi, je te dis.

Dina tend le document à sa mère qui peine à le lire dans la pénombre de la chambre. Dressée devant le lit, Dina entrave le rai de lumière.

— Ce papier est daté de la semaine dernière. Pourquoi me le remets-tu seulement aujourd'hui ?

— Je l'avais posé dans la cuisine. Tu ne l'as pas vu ?

Adossée au mur extérieur de la chambre, Mila tend une oreille intriguée à travers la fenêtre ouverte. Elle non plus n'a pas vu ce courrier.

— Je n'arrive pas à lire. Je suis trop fatiguée. Lis-le-moi.

Dina reprend le document et en résume son contenu.

— Rien de bien compliqué. Cela stipule que tu jouis du plein usufruit de la moitié de la maison et de la totalité de l'argent de mon père.

— Pourquoi la moitié de la maison ? demande Jeanne.

— L'autre moitié t'appartient, Mama.

— J'espère bien. C'est ton père qui a fait construire cette maison. Que personne ne s'avise de la vendre, ni toi, ni ta sœur !

— Ne t'inquiète pas, Mama. Je saurai en dissuader Mila.

Mila sursaute de surprise en entendant prononcer son prénom de la sorte.

— Par contre, il faut respecter la volonté de mon père. Tu sais que c'est très important pour moi.

— Je ne comprends pas Dina. Je suis fatiguée.

— Mon héritage, Mama ! Mon père me l'a donné. Il était d'accord pour subvenir à mes besoins quand j'entrerai dans les ordres. Il faut respecter ses dernières volontés !

— Tu es une sainte, ma fille. Je suis fière de toi. Toute la congrégation sera fière de ton choix. Une religieuse dans la famille. Ton père serait fier. Je suis heureuse, Dina.

Jeanne caresse le petit crucifix accroché à son cou et commence à s'assoupir en pensant à sa fille revêtue de blanc.

— Mama ! Ça va ? demande Dina en caressant le bras de sa mère qu'elle sent partir.

Tout son corps de femme âgée se relâche. Son cœur ralentit. Dina tient le poignet de sa mère et le pouls devient de plus en plus faible. Elle observe la main inerte de sa mère qui pend au bout de ce poignet osseux dont le sang semble avoir disparu. Elle examine la peau flétrie qui recouvre le peu de chair du poignet. Dina serre la main et sent les os sous ses doigts. Elle est fascinée par la fragilité de ce corps usé et grisée par sa propre puissance. Sa position bien droite, près du lit, au-dessus de cette vieille femme, l'enivre. Elle souhaite non pas accompagner Jeanne

mais la conduire, la diriger, vers un lieu où elle se sentira bien, un état où sa reconnaissance vis à vis d'elle sera sans borne. Alors enfin, Jeanne comprendra. Sans Dina, rien n'est possible et rien n'existe.

Dina serre un peu plus ses doigts. Le pouls est devenu très faible. Jeanne et Dina savourent un état de béatitude.

Une voix intérieure frappe les tempes de Mila.

— *Maman ! Réveille-toi ! Agis ! Fais quelque chose ! Grand-Mère ne se sent pas bien ! Elle fait un malaise !*

Mila réagit. Mila crie. Mila court. En une fraction de seconde, elle a fait le tour de la maison. Elle ouvre la porte d'entrée, enjambe le salon, fait irruption dans la chambre de sa mère et pousse sa sœur. Elle attrape le bras de sa mère et lui secoue la tête.

— Mama ! Mama ! Reviens !

Dina reste sans réaction, surprise d'avoir été poussée et d'avoir failli perdre l'équilibre. Mila crie et l'irrite.

— Mama ! Mama ! Reviens ! hurle Mila.

Jeanne revient enfin à elle. Mila s'effondre.

— Mama ! Tu m'as fait peur.

— Qu'y a-t-il Dina ?

— J'ai cru que tu allais mourir. C'est Mila.

— J'ai l'impression que je me suis évanouie.

— Tu es toute chaude, Mama. Dina apporte de l'eau, dépêche-toi. Le ton de Mila est autoritaire et ses mots chargés de reproches. Dina s'éloigne avec nonchalance et se dirige vers la cuisine.

— Pourquoi n'as-tu pas bu en arrivant. Je t'avais dit de boire. Il faut boire. Beaucoup. Mama ! Tu n'aurais pas dû travailler avec nous.

Dina rapporte un grand verre d'eau de la cuisine. Mila aide sa mère à s'asseoir et à boire.

— Et toi, Dina, tu ne perds rien pour attendre. Pourquoi n'as-tu pas donné à boire à Mama ?

— Mama ne voulait pas boire.

— Tu aurais dû la forcer. Tu as vu la chaleur qu'il fait. C'est dangereux quand on ne ressent plus la soif.

— Qu'est-ce que tu insinues ? Que ma mère n'a plus sa tête ? Qu'elle est trop vieille pour savoir si elle a soif ou non ?

Dina prononce ces mots avec un détachement et un contrôle remarquable de ses émotions. Mila, quant à elle, est sur le point d'exploser et de lui sauter à la gorge. Dina a toujours su la mettre dans des états de colère irrépressible. Mila se redresse, le verre à la main. Elle fusille sa sœur du regard. Ses lèvres tremblent. Ses doigts se resserrent autour du verre sur le point de se briser.

— Silence les filles ! La chaleur nous tape sur le système à toutes les trois. La faible voix de Jeanne se fait suffisamment autoritaire pour ramener un semblant de calme dans la chambre. Mila reprend le contrôle d'elle-même. Elle tire l'unique chaise de la chambre et s'assoit au chevet de sa mère.

— Tiens Mama ! Bois. Tu dois t'hydrater. Tu es très chaude. Je pense que tu as fait une insolation.

Dina reste debout, immobile, au milieu de la pièce, les poings encore serrés, invisibles dans la pénombre. Mila s'adresse à sa sœur.

— De quoi parliez-vous ? Qu'est-ce que cette histoire d'héritage ? Pourquoi ne suis-je pas au courant ?

— J'ai laissé le courrier dans la cuisine. Mais personne, à part moi, ne se soucie des choses importantes dans cette maison, rétorque Dina.

— De quel courrier parles-tu ? Mama, as-tu vu un courrier dans la cuisine ? demande Mila.

Jeanne ne dit rien. Mila continue.

— Je pensais que tout était réglé. Mama garde la totalité de l'héritage en usufruit. C'est ce que nous avons décidé.

— Tu oublies la volonté de mon père ! Sa disparition est une tragédie, insiste Dina, l'air offusqué, ses mains frappant sa poitrine.

Mila se tait. Que répondre à cette évidence qui lui serre le cœur ? Jeanne se signe à nouveau.

— Ce n'est pas le problème. Ce n'est pas ce dont nous parlons, lâche Mila dans un souffle.

— J'en étais sûre ! Respecter la volonté de mon père n'est pas important. Dina se frappe à nouveau la poitrine avec grandiloquence.

— Paix à son âme, lâche Jeanne d'une voix faible.

Mila se tait. Déroutée, perdue, elle observe Dina. Elle ne la comprend plus. Elle finit tout de même par relancer la conversation.

— Ce n'est pas de cela dont nous parlons, mais de l'héritage.

— Tu vois ! Seul l'argent t'intéresse. Quelle ingratitude après tout ce que mon père a fait pour nous !

— Mais quel toupet ! C'est toi qui manigance des transactions sans nous en informer et c'est moi qui m'intéresse à l'argent. Mila recommence à perdre patience. Dina sourit.

— Je manigance ! Je manigance alors que le courrier est posé sur le buffet de la cuisine depuis une semaine. Je manigance ! Moi ! Comment oses-tu ? Je souhaite seulement respecter la volonté de mon père.

— Mais quelle volonté ? Bon sang ! Mila perd totalement son sang-froid.

— Pas de juron dans ma maison, Mila ! Jeanne semble avoir recouvré quelques forces.

— Mais quelle volonté ? Mila s'est mise à crier malgré elle.

— Mila ! Tais-toi ! La voix de Jeanne est redevenue ferme.

Mila et Dina se taisent. Dina observe attentivement sa sœur, les yeux fixes et le regard intense.

— Mama explique lui. Je pensais que tu lui en avais parlé. Jeanne est prise au dépourvue. Elle regarde sa fille Dina.

— Oui ! Mama. Il faut lui expliquer. Elle doit savoir, insiste Dina.

— Mila ! Écoute-moi bien. La voix de Jeanne est vibrante, pleine de ferveur. Ta sœur veut devenir religieuse. C'est merveilleux. L'esprit de Dieu règne dans cette maison. Il est de notre devoir de la soutenir. Personne ne peut s'opposer à la volonté de Dieu.

— Oui, bien sûr et alors ? Je ne comprends pas. Dina peut faire ce qu'elle veut. Quel rapport avec l'héritage que Papa t'a laissé, Mama ?

— Mon père m'a donné la moitié de l'héritage pour que je puisse partir à Bordeaux, subvenir à mes besoins et devenir religieuse, annonce Dina d'une manière triomphale.

Mila se tourne vers sa mère.

— Mama, es-tu au courant de cela ? Je n'ai jamais entendu Papa parler de ce projet. Je ne comprends pas.

— C'est la volonté de ton père ! lance Jeanne dans un cri qui lui arrache ses dernières forces. Jeanne s'essouffle. Mila s'inquiète. Dina sourit.

Mila se penche et, de nouveau, soutient sa mère. Elle approche le verre d'eau de ses lèvres. Elle demande, en se tournant légèrement vers Dina.

— Et où est cet argent ? De quelle somme parlons-nous ?

— C'est compliqué, commence Dina.

— *Menteuse ! Ne l'écoute pas Maman !*

— J'ai pu le bloquer dans un compte postal à nos deux noms. Mais, Mama doit maintenant signer une procuration pour que je puisse utiliser cet argent.

— *Menteuse ! Voleuse ! Ne l'écoute pas Maman !*

— Deux noms ? C'est à dire ? demande Mila.

— Ma mère et moi ! Bien sûr. L'évidence résonne dans la voix de Dina.

— Mama ! Comment as-tu pu faire cela ? demande Mila en se penchant sur sa mère.

— C'est la volonté de mon père ! hurle Dina.

Jeanne et Mila sont surprises de la réaction de Dina qui crie, comme si elle avait contenu un feu qui la consumait de l'intérieur.

— C'est toujours la même chose avec toi, Mila ! Dina ne se maîtrise plus et invective sa sœur de manière violente. Tu te crois le centre du monde, la préférée de mon père. Eh bien, non ! Mon père m'a donné cet argent pour soutenir mon projet. Et il en avait le droit. Maintenant, il faut respecter sa volonté. Que cela te plaise ou non !

— Papa n'aurait jamais pris une telle décision injuste ! rétorque Mila en criant également.

— Qu'en sais-tu ? Et ne devrais-tu pas te réjouir pour moi au lieu de me jalouser ? La jalousie est une pourriture pour les os, déclare l'Écriture. De toute façon, tu apportes un esprit mauvais dans cette maison. Tu penses que Dieu ne te vois pas fricoter avec les hommes, avec Édouard, avec le nouveau venu dont j'ai oublié le nom, ajoute Dina, en pensant à Asim.

— Comment oses-tu ? s'étrangle Mila.

— Pourquoi es-tu restée travailler avec les hommes au lieu de rentrer avec Mama ? Crois-tu que Mama ne les a pas vus te regarder ?

— Oui, c'est vrai, Mila. Ta sœur a raison. Il faut que tu sois plus prudente, intime Jeanne.

Mila est sonnée. Elle manque de s'évanouir. Elle plante ses deux pieds dans le sol et sa main sur le bord du lit pour ne pas perdre l'équilibre. Elle a, de nouveau, l'impression d'assister à la scène hors de son corps.

— Ta sœur Dina fait tout ce qu'elle peut pour suivre la voix du Seigneur et mériter ses bénédictions alors que toi, tu attires les hommes et le malheur, ajoute Jeanne.

Mila manque de tomber de la chaise. Elle tient bon grâce à un effort surhumain qui la vide de toute énergie. Elle pense à Asim. Pourquoi la regardait-il ainsi dans l'église, tout en restant avec Dina ? C'est vrai ! se dit Mila. Elle doit le reconnaître. Elle a aimé son regard. Mila ferme les yeux un instant et serre dans sa main la couverture posée sur le lit de sa mère. Sa main se crispe. Elle continue de serrer. Mila a mal. Quel soulagement d'avoir mal.

— *Maman ! Qu'as-tu ? Que t'arrive-t-il ? Réagis ! Je la déteste !*

Dina comprend que c'est le bon moment.

— Et l'arbre, Mila ?

Ces mots incongrus heurtent les oreilles de Mila et la ramène à la réalité.

— Quel arbre ?

— Le vieux chêne au bout de la parcelle de pommes de terre ! Voyons ! Il faut l'arracher ! Édouard est prêt à te donner un coup de main.

— *Voilà autre chose maintenant ! Je la déteste ! Maman ! Je ne la supporte plus !*

*

Au chevet de sa mère, Mila pense au vieux chêne. L'image a disparu mais le souvenir est vivace. Des odeurs, des couleurs, des rires, des peurs, des mouvements balancés lui reviennent. Il ne s'agit plus d'une image mais bien plutôt d'une impression neuronale. Mila ne parvient pas à recréer mentalement l'image de l'arbre au niveau de son nerf optique. Le souvenir est plus profondément ancré en elle. Seul demeure un tracé électrochimique, un chemin, le creux d'un sillon dans une terre de neurones et de synapses, une tranchée dans laquelle se jeter et se cacher. Elle a beau s'évertuer à regarder mentalement, elle ne voit rien. Mais elle ressent. Elle ne visualise pas, mais elle imagine. Des sensations et des idées agréables l'emportent mais elle ne figure rien. Contrairement au visage qui apparaît soudainement devant ses yeux, sa mémoire lui confirmant qu'il s'agit de celui de sa sœur.

— Mila ! Tu es avec nous ? Il faut abattre cet arbre. Depuis le temps que nous en parlons. Il faut s'atteler à la tâche et demander l'aide d'Édouard, insiste Dina.

— Comment cela ? Que signifie « Depuis le temps que nous en parlons » ? demande Mila ramenée dans la réalité de l'instant présent.

— Depuis le temps que tu le suggères, peut-être. Mais nous n'en avons jamais vraiment discuté, ni même pesé le pour et le contre, continue Mila.

— Eh bien, parlons-en ! Je t'écoute.

Mila interloquée observe sa sœur.

— Comment cela, je t'écoute ? C'est moi qui t'écoute. C'est tout de même toi qui veux abattre cet arbre, lance Mila.

— Donc, tu avoues que tu es contre l'idée avant même d'en avoir discuté, rétorque Dina. En fait, tu ne te soucies pas le moins du monde de ceux qui t'entourent et encore moins de la situation de Mama.

Mila reste sans voix et observe sa sœur.

— Pourquoi veux-tu abattre cet arbre ? finit-elle par demander.

— Mais, ce n'est pas moi qui souhaite abattre cet arbre ! Je n'ai rien contre cet arbre. C'est ce qu'il faut faire. Nous y sommes obligés.

— Comment cela, ce qu'il faut faire ?

— Il est normal de vouloir agrandir la parcelle de terrain cultivé.

— Comment cela « normal » ? Selon quelle règle, édictée par qui ?

— Mais par tout le monde, rétorque Dina qui ne peut plus cacher son agacement.

— Qui est « tout le monde » ?

— Tout le monde ! En prononçant ces trois mots, la voix de Dina est plus aiguë. Même Édouard a arraché les arbres de sa propriété et regarde le rendement maintenant.

— Tu me parles de la parcelle où il a planté du sorgho et où nous venons de retrouver ses vaches mortes, rétorque Mila de manière sarcastique.

— Ne joue pas à la plus maline avec moi, Mila. Tu sais que j'ai raison sur ce point.

— C'est à dire ?

— Cet arbre ne sert à rien ! Il pompe l'eau de la nappe phréatique. Nos pommes de terre sont asséchées. Ouvre les yeux !

— Comment peux-tu dire que cet arbre ne sert à rien après le nombre d'heures passées à jouer autour de lui. Tu as déjà oublié la balançoire que Papa y a installée.

— Mila ! Mila ! Mila ! Reviens sur terre s'il te plaît ! Nous ne sommes plus des enfants. On parle ici des moyens de subsistance de ma mère.

Jeanne qui écoute ses filles se redresse sur son séant.

— Je ne crois pas qu'Albert, votre père, aurait souhaité abattre cet arbre, déclare Jeanne surprenant Mila et Dina.

— Mais Mama, nous en avons déjà discuté, lance Dina.

— Ah bon ? Et je ne suis pas au courant ? s'exclame Mila.

— Maintenant, tu l'es... réplique Dina.

— Mama, tu sais que je ne me soucie que de ton bien, continue Dina en amenant ses mains vers sa poitrine pour se désigner elle-même. Il faut augmenter notre production pour assurer tes vieux jours. Et n'oublie pas, Mama, que Dieu nous a demandé de soumettre la Terre et de la faire fructifier.

— « Tu ne détruiras point les arbres en y portant la hache, tu t'en nourriras et tu ne les abattras point ; car l'arbre des champs est-il un homme pour être assiégé par toi ? » Deutéronome, chapitre 20, verset 19, réplique Mila.

— Cet arbre ne sert à rien ! Il nous empêche de nous développer et de profiter de l'œuvre de nos mains, insiste Dina.

— Comment oses-tu affirmer que cet arbre ne sert à rien ! Tu ne lui arrives pas à la racine. Il est présent sur cette terre depuis des siècles. Il est le seul à savoir comment survivre à une sécheresse telle que nous la vivons en ce moment.

— Il est la cause de l'assèchement de la rivière. Ce qui nous met en fâcheuse posture, répond Dina sur un ton détaché ne croyant pas elle-même à ses propres arguments.

— Quelle malhonnêteté, Dina ! Regarde la propriété d'Édouard. Il a arraché tous les arbres et ses parcelles maraîchères sont bien plus asséchées que les nôtres. Regarde l'état de sa terre. Tout est sec. On dirait du sable. Plus de vie. Plus aucun micro-organisme. Dieu nous demande-t-il de soumettre la Terre en la tuant littéralement ! Mila s'emporte. C'est à nous même que nous portons le coup de grâce. Sans la terre, nous sommes morts ! Morts ! Tu comprends cela, Dina. Je ne te parle pas ici de préférence ou de choix personnels. Je te parle de respecter la vie. La tienne, la mienne, celle de Mama et celle de cet arbre que tu veux assassiner.

— Ah ! On y est ! Tout de suite les grands mots. C'est toujours la même chose avec toi. On ne peut jamais avoir une discussion sans que tu deviennes irrationnelle.

— Irrationnelle ! Ose me prouver que cet arbre, notre arbre, Dina, n'a pas son utilité sur notre propriété.

— La seule utilité de cet arbre, je veux bien te l'accorder, a été d'ordre esthétique et sentimental. Je comprends que tu chérisses tous nos souvenirs sur la balançoire de mon père. Mais, c'était une autre époque. Ce temps est révolu. J'en suis la première attristée. Maintenant il faut avancer et penser à prendre soin de Mama. Il faut couper cet arbre et agrandir la parcelle maraîchère à l'automne. Le ton de voix de Dina est aussi sec que le sol de l'exploitation agricole et ne souffre aucune argumentation.

Mila est prise d'un abattement moral. Elle tourne son regard vers sa mère.

— C'est ce que tu souhaites également, Mama ? Tu veux abattre l'arbre de Papa.

— Non ! Maman ! Ma balançoire ! Tu ne peux pas faire cela ! Tu n'as pas cessé de me parler de cette balançoire que Grand-Père a fabriquée. Tu m'as promis que je pourrais m'y amuser autant que je le souhaiterais ! Maman ! Ta promesse ! Tu n'as pas le droit !

— Je pense que Dina a raison. Nous ne pouvons pas vivre dans le passé, rétorque Jeanne.

— C'est une erreur, Mama. Une très grave erreur. Vous devrez l'assumer. Je m'en lave les mains, réplique Mila d'un ton détaché et morne.

— Comment oses-tu porter un jugement sur notre choix ? Tu réagis toujours de la même manière lorsque le choix ne te convient pas. Ton manque de coopération met en danger la famille, argumente Dina. Et ne me regarde pas ainsi avec tes yeux de

sainte nitouche qui fait semblant de ne pas comprendre.

— De quoi parles-tu, Dina ? Je ne comprends pas ce qui me vaut ce nouveau reproche.

— Je ne supporte plus que tu nous donnes des leçons alors que tu te permets un comportement des plus légers. Et je reste polie.

— Comment cela ? De quoi parles-tu ? Demande Mila.

— Elle a raison, Mila. Tu dois faire attention. As-tu déjà oublié ce qu'il t'est arrivé ? intervient Jeanne.

Le visage de Mila change d'expression. La surprise cède la place à un effondrement moral. Son corps s'affaisse sur la chaise où elle est assise. Ses épaules tombent. Sa tête se penche et son visage se cache derrière ses cheveux noirs. Son regard se plante dans le sol près du pied du lit de sa mère. L'animal est soumis. Il est prêt à subir le coup de grâce. Son néocortex cérébral se met en veille. Seuls le cerveau limbique, gestionnaire des émotions, et le cerveau primaire, ordonnateur des fonctions primitives, sont actifs. Une telle dissociation ne fait pas souffrir. Elle protège. Mila est prête. Elle a l'habitude de ce feu qui s'apprête à déferler et tout brûler sur son passage. Dina allume la mèche.

— Mila, pourquoi es-tu restée avec les hommes au lieu de rentrer avec nous ?

— Je ne comprends pas... La voix de Mila n'est qu'un souffle.

— Comment cela, tu ne comprends pas ? Tu es bien restée t'amuser avec les hommes. Le ton de Dina est inquisiteur.

— Non... Mila éprouve des difficultés à finir ses phrases.

— Comment cela, non ? Tu es bien restée sur place alors que nous sommes rentrées, ma mère et moi, n'est-ce pas ?

— Non... répond Mila, d'une voix à peine audible.

— Comment cela, non ? Mama dit quelque chose ! Elle ment sous ton toit ! Quelle honte !

Jeanne garde le silence.

— Je ne suis pas restée m'amuser, mais travailler, finit par lâcher Mila, avec grand peine.

— Ne joue pas sur les mots, Mila. Tu es restée avec les hommes au lieu de rentrer avec nous, continue Dina.

— Je ne vous ai même pas vu partir. Dès que je me suis aperçue de votre départ, je suis rentrée.

— A la bonne heure ! s'exclame Dina avec un ton grandiloquent.

— Mila, tu sais que l'on ne peut pas faire confiance aux hommes. Rappelle-toi ce qu'il t'est arrivé. Pourquoi n'es-tu pas plus prudente ? Je ne cesse de t'avertir, tente d'expliquer Jeanne.

Mila se tait. Aucun mot ne lui vient à l'esprit. La réalité lui échappe. Il lui semble qu'elle vit dans un monde parallèle, différent.

— *C'est vrai, Maman. J'ai vu que les messieurs du camion t'aimaient bien. Ils voulaient plaisanter avec toi. C'est grave ? Pourquoi Dina est-elle jalouse ?*

— Même à l'église, Mila ! Tu n'as cessé de parler avec cet homme, ce nouveau venu, en tête à tête en plus ! On dirait que tu le fais exprès. Comment s'appelle-t-il déjà ce nouveau venu ? demande Dina.

— Asim, murmure Mila.

— Je vois que tu as bien retenu son prénom.

— Tu m'accuses ! Mais, toi, tu es restée avec lui alors que tout le monde était parti à la prière collective. Je t'ai vu l'accompagner, se rebiffe Mila avec mollesse.

— Je n'y pouvais rien. Le pasteur m'a demandé de le guider. Et il fallait bien que je détourne son attention. Il n'arrêtait pas de te regarder.

Mila rougit.

— Je pensais que ses regards t'étaient plutôt destinés, lâche Mila.

— Es-tu jalouse ? demande Dina.

Jeanne, la mère intervient.

— On ne parle pas de ces choses dans ma maison. Mila, ta sœur a raison. Tu ne cesses d'attirer l'attention sur toi, même à l'église. Tu dois être plus discrète et prudente. Veux-tu, de nouveau, attirer le déshonneur sur notre maison. Tu dois te montrer plus raisonnable. Mila se décompose. Son corps peine. Son cœur souffre. Son âme est soule. Elle n'a plus la force de lutter contre la douleur qui l'a envahie, la possède et la domine. Au fur et à mesure de la conversation, à chaque détour de phrase, toutes les issues ont été

fermées. Le moindre espoir de secours a été soigneusement anéanti. En un jour sombre, son innocence a été assassinée. Et aujourd'hui, elle est, à nouveau, jugée. Mais pourquoi s'évertuer à juger une morte et condamner un cadavre ? Quand seule la culpabilité, fidèle auto-accusatrice, compagne inépuisable depuis ce jour, devrait être récusée.

Quand on est coupable aux yeux de tous, il faut une force extraordinaire pour résister à l'invasion, à l'inondation. Car la culpabilité envahit, saisit, inonde chaque recoin de votre âme, active chaque nocicepteur. Plus rien n'existe alors en dehors de la douleur. Il n'est plus d'espace pour aucun autre sentiment. Toutes les énergies quittent le corps et laissent place à la souffrance.

Mila, très affectée, ne trouve pas la force de se lever et quitter la pièce assombrie. Dina est sortie. Jeanne a fermé les yeux. Mila est seule. Dans le noir, elle entend le souffle court de sa mère allongée dans son lit. Alors, Mila plonge dans le vide, dans l'absence de lien et de soutien, dans cette solitude enserrée, cet exil accompagné.

Mila vit les paroles de sa mère et de sa sœur comme autant de coups de fouets sur son corps, comme une flagellation nécessaire, un rituel indispensable vers une absolution. C'est l'unique explication qu'elle donne à ce qu'elle vit.

Elle regrette parfois les coups de son père. Ses colères étaient terribles. Ses mains faisaient mal. Sa voix terrorisait. Mais Mila, même enfant, en comprenait la raison. Elle était en mesure d'échafauder dans son

jeune esprit une explication rationnelle à laquelle se raccrocher pour encaisser les bleus, la douleur, la peur, et tenir bon jusqu'à ce que l'orage passe et laisse, de nouveau, place à des échanges redevenus sincères, sans aucune arrière-pensée, entre un père et sa fille. Des moments de repos où Mila n'avait pas à réfléchir à sa conduite, à ses gestes ou à ses mots. Elle était elle-même en présence de son père. Elle riait avec lui quand il la chatouillait, et criait de douleur quand il la pinçait. Elle s'envolait quand il la poussait sur la balançoire. Elle était elle-même. Elle était Mila, sans penser ni réfléchir, sans questionner ni interroger. Une précieuse possibilité et un horizon lui étaient accessibles : être. Être soi, acceptée pour ce que l'on est et comme l'on est, sans nul besoin d'être appréciée, ce qualificatif devenant résultat, conséquence agréable mais dispensable.

Mila n'a jamais entrevu la possibilité d'être elle-même en présence de sa mère ou de sa sœur, notamment depuis l'évènement, ce moment où la ligne de l'horizon devenue prison s'est enroulée sur sa chair devenue tombeau.

Mais même avant cela, et aussi loin que Mila s'en souvienne, tous ses faits et gestes étaient déjà l'objet de regards étranges et de réflexions qu'enfant elle ne comprenait pas. Sa mère gardait le silence, justifiant ainsi toutes les réactions et remarques de Dina et ne laissant à Mila nulle autre alternative que de considérer comme normal le fait d'être ainsi la cible de remarques blessantes et angoissantes, dans une anticipation de la rationalisation d'un drame futur. De toute façon,

comment une enfant pourrait-elle concevoir une réalité différente de celle qui se construit sous ses yeux.

Tragédie et jalousie. Jalousie et tragédie. Voilà tout ce que connaît Mila.

Seuls les moments partagés avec son père auguraient un mince espoir sur lequel bâtir une autre perception de sa personne. Mais ces instants ont été trop brefs, trop insubstantiels, pour constituer un fondement solide. Et l'un des derniers vestiges de ce passé est sur le point d'être arraché par Mila elle-même. Parfois le bourreau et la victime ne font qu'un. Quand on est fait pour souffrir, autant s'infliger soi-même la souffrance. On vit ainsi l'illusion de contrôler la situation.

*

Mila trouve enfin la force de se lever. Elle quitte la chambre de sa mère qui s'est endormie. Elle monte à l'étage et regagne sa chambre. Inutile de passer par la cuisine, Mila n'a pas faim. Dans sa chambre, elle se déshabille sans regarder le miroir. Elle enfile sa longue chemise de nuit en coton léger qui couvre complètement son corps malgré la chaleur insupportable. Elle s'allonge sur son lit et ferme les yeux. Épuisée, elle s'endort, inconsciente du mal qui l'habite et devra sortir tôt ou tard. Et plus tôt que tard.

Chapitre 7 - Scarification

En pleine nuit, une main la saisit à la gorge et l'étouffe. Elle se débat et se réveille en sursaut et en sueur. Ses yeux font le tour de la pièce plongée dans l'obscurité. Personne ne semble avoir entendu son cri. Elle porte la main à son cou. La pression autour de sa gorge persiste et gêne la respiration. Mila, les yeux grands ouverts dans le noir, allongée, cherche à localiser l'origine de la douleur.

Elle ressent une pression sur l'entièreté de son corps dont il lui est difficile de percevoir les extrémités. Tout est nébuleux et douloureux. Son organisme semble sans fin, sans frontière, sans contour. Il se prolonge dans l'environnement qui l'entoure, dans les draps, le lit, le mur, la pièce dans son ensemble.

Mila éprouve souvent cette difficulté à se figurer son propre corps. Mais, aujourd'hui, une sensation nouvelle l'afflige. Elle ressent une oppression généralisée. Elle s'évertue en vain à localiser l'origine de cette contrainte, de cet enserrement qui s'exerce sur sa chair et l'empêche de respirer. Rien n'y fait. Ni origine. Ni fin. Aucune issue ni lieu où se réfugier.

Mila, allongée, tente de se calmer en respirant profondément. Elle porte, à nouveau, la main à sa gorge et déglutit. Cela la rassure. Son corps fonctionne. Mais l'oppression persiste, douloureuse, suffocante, traumatisante.

Soudain, ses jambes se mettent à trembler. Mila ne les maîtrise plus. Elles lui échappent. Après l'absence de perception, la perte de contrôle est effrayante et

effroyable. Son rythme cardiaque s'accélère. Tout son corps est tendu. Ses muscles se raidissent. Mila sent monter des larmes comme un ultime et inutile débordement.

Elle pose alors ses mains sur sa bouche pour étouffer ses cris, ses pleurs, les soubresauts de son corps. Mais elle ne parvient pas à dominer cette manifestation corporelle d'un mal qui la ronge depuis tant d'années. Ses mains mouillées serrent plus fort et appuient fermement sur ses lèvres qui deviennent bleues. Ce qui ne sort pas par la bouche sort par le nez et les yeux.

Mila, je t'en prie, ne résiste pas ! Laisse aller ! Laisse couler ! Ton corps s'exprime. Il cherche à communiquer avec ton esprit dissocié. On ne peut pas vivre sans être à l'écoute de ses émotions. Ton corps te rappelle cette nécessité. Pourquoi l'ignorer ? Depuis trop longtemps, ton hypothalamus s'évertue à débrancher ton néocortex frontal pour te protéger et te préserver. Mais cela ne suffit plus. Même le cerveau s'habitue, s'accoutume, se désensibilise. Il doit trouver d'autres stratégies pour atténuer la souffrance qu'il couve, qu'il couvre, qu'il cache, que tu ne veux pas voir. Ton corps est en train de te supplier, Mila. Par pitié, écoute-le ! Tu te sens impuissante, désemparée. Quelqu'un doit te secourir. Un autre personnage. Pas moi ! J'aimerais t'aider mais je ne suis que l'auteur. Je n'aurais pas dû prendre la parole. Pardon ! Ouvre les yeux. Je t'en supplie.

— La douleur est trop forte ! laisse échapper Mila dans un sanglot.

C'est bien, Mila. Continue. Exprime ce que tu ressens.

— J'ai mal.

Encore.

— J'ai peur.

Encore, Mila.

— Je suis seule.

C'est bien.

— Je suis coupable.

De quoi es-tu coupable, Mila ?

Et Mila se tait. Elle est prise de crampes dans les jambes. La douleur la saisit et l'empêche de parler toute seule. Les larmes ne cessent de couler.

Quelques secondes passent. La crise s'estompe. La douleur s'atténue. Mila s'assoit sur le bord de son lit. La chaleur est insupportable dans la chambre à l'étage. Son beau visage et sa poitrine sont trempés de larmes et de sueur. On aperçoit la rondeur de ses seins à travers le tissu mouillé. Mila étouffe. Comme elle aimerait se dénuder. Le coton humide sur sa peau l'insupporte.

Mila profite d'une accalmie de son corps pour se lever. Tout est silencieux dans la maison. Sa mère et sa sœur dorment. Sans allumer la lumière, elle descend à la cuisine, attrape un verre, ouvre le robinet et le remplit. Chose étrange, quand elle porte l'eau à sa bouche, elle ne ressent rien. Ni ses lèvres ni son palais ne perçoivent la présence du liquide. Même le contact du verre n'éveille aucun sens. Sa peau est insensible,

engourdie. Mila n'éprouve qu'une très légère sensation de fraîcheur quand l'eau descend le long de son œsophage et atteint l'estomac. C'est bien insuffisant pour la soulager.

De nouvelles contractions musculaires la saisissent. Son corps réagit-il au liquide qui coule en elle ? Mila serre fortement ses doigts sur le verre et se raidit totalement. A nouveau, son souffle s'accélère comme dans la chambre. Mila étouffe. Mila souffre. Elle cherche une issue. Elle se dirige, alors, vers la porte donnant sur le jardin. Elle l'ouvre avec précipitation mais sans un bruit. A l'extérieur, il fait encore chaud. Le soulagement escompté ne vient pas. Mila marche, tendue, son verre à la main, le long de la parcelle de pommes de terre, en direction de l'arbre de la discorde. Elle s'arrête à sa hauteur et l'observe attentivement. La balançoire reste immobile dans la nuit pesante. Mila se tourne. Le dos à l'arbre, elle observe la maison. Chez soi, n'est-on pas censé se sentir en sécurité, à l'abri ?

Mila regarde les murs de l'habitation. Elle est saisie d'une pulsion de destruction. Un feu la dévore et se propage à la maison, à l'arbre derrière elle, à tout ce qui l'entoure. Une rage l'anime. Ses doigts se crispent sur le verre fragile. Son avant-bras se tétanise sous l'effet de cette pulsion incontrôlable. Son bras se contracte. Son épaule se durcit. Et soudain, l'impensable, le verre explose entre ses doigts.

Mila sursaute mais ne ressent aucune douleur. Une gêne au niveau de sa main attire son attention. Son avant-bras se détend. Sa main s'ouvre et dévoile un

morceau de verre planté dans la paume. Dans un réflexe de peur, Mila pousse un cri aigu et s'effondre. De sa main valide, elle amortit sa chute.

— *Maman, tu as mal ? Ta main saigne... Il faut rentrer, appeler Grand-Mère et un médecin. C'est grave !*

A genou, Mila tient sa main droite blessée à l'horizontale quand sa main gauche caresse l'herbe sèche. Le choc visuel passé, Mila est, maintenant, fascinée par le sang qui coule de la plaie. De sa main gauche, elle arrache le bout de verre qui entaille sa paume. Elle serre les dents puis se détend. Les gouttes de sang qui coulent de sa main l'obsèdent. Elle resserre ses doigts et le sang suinte. Ce spectacle l'hypnotise. Elle serre les doigts et provoque une nouvelle coulée de sang. Mila éprouve un apaisement qu'elle n'a encore jamais ressenti. Ses larmes ont cessé de couler.

— *Maman ! Ne fais pas ça ! C'est horrible ! Tu ne ressens rien ? Comment est-ce possible ?*

Tout en observant sa main qui saigne, Mila ramasse un tessou de verre. Prise d'un élan incompréhensible, du bout des doigts de sa main blessée, elle saisit le morceau de verre ensanglanté. Un sang nouveau s'écoule.

— *Maman ! Que fais-tu ? Arrête, je t'en supplie. Pourquoi fais-tu ça ? Tu me fais peur. S'il te plaît, ne te fais pas mal... Tu ne ressens rien ? C'est horrible.*

Mila tient le morceau de verre et commence à entailler la paume de sa main valide. L'incision est lente et imprécise. Mais elle atteint l'objectif. Le sang perle. Le rouge colore la paume gauche. Mila insiste et incise. L'ensemble des souffrances ressenties ces derniers jours s'est concentré en cet instant, en cet endroit, au bout de ce morceau de verre brisé. Le besoin de percer cette bulle de douleurs est impérieux, irrésistible, pulsionnel. Rien ne pourrait l'empêcher. La douleur physique est un soulagement, une délivrance. La douleur du corps devient une échappatoire, une issue, un secours, un moyen de s'apaiser, de fuir, de s'évader. Le cerveau a trouvé une nouvelle façon d'oublier, de s'éteindre, de se dissocier.

Et Mila est soulagée comme rarement elle l'a été. Elle est à genou dans sa chemise de nuit trempée de sueur. Assise sur ses talons, ses bras reposent maintenant au sol de chaque côté de son corps. Paumes ensanglantées vers le ciel, morceaux de verre éparpillés autour d'elle, deux minces filets de sang coulent à terre, à sa droite et à sa gauche. Mila lève la tête et regarde le ciel étoilé. Elle ressent une très grande lassitude, une immense faiblesse. Tout son corps se relâche. Enfin, Mila se laisse aller. Enfin, Mila s'abandonne. Enfin, Mila cesse de lutter. Un très léger sourire se dessine sur ses lèvres béates.

— *Je comprends, Maman. Mais n'y a-t-il pas un autre moyen ? Crois-tu que Jésus ait ressenti la même chose aux mains et aux pieds ?*

Mila se met à prier d'une voix très faible, presque inaudible.

— Mon Dieu, je comprends maintenant qu'il faille souffrir pour vous atteindre et vous entendre. Voyez ma souffrance. Elle est insoutenable. Je vous demande pardon de chercher à l'atténuer. Vous avez pardonné à votre fils. Pardonnez-moi, mon père.

Et tout d'un coup, aussi étrange que cela puisse paraître, un violent orage éclate. Un éclair dans la nuit noire s'imprime sur la rétine de Mila. Une. Deux. Trois. Quatre secondes. Et le tonnerre frappe les oreilles de Mila. Le vent tourbillonne autour d'elle. Mais aucune goutte d'eau. Un orage sec.

Mila est saisie d'un ravissement extrême. Elle ressent une fraîcheur sur son corps, le souffle d'un vent brusque sur sa peau, un tintement à ses oreilles, un éclat de lumière dans les yeux, et une caresse sur le dos de ses mains abandonnées dans l'herbe. Elle est persuadée que Dieu vient de la libérer de sa torpeur corporelle. Elle baisse les yeux vers ses paumes et prend soin de rester immobile. Elle ressent à nouveau la douleur. Et pourtant, à aucun moment, elle ne regrette son geste.

De fatigue, Mila s'effondre. Elle lâche prise et s'allonge.

*

L'orage sec aura été bref et violent. Quelques gouttes de pluie et quelques grêlons seulement. Aucune chance de rassasier une terre, des femmes et des hommes assoiffés. Pas d'eau mais un tonnerre assourdissant. Un éclair de lumière jaune est venu déchirer la nuit, éclairer Mila et son mal-être, allumer quelques fenêtres dans le village. Des visages plein d'espoir se sont montrés aux carreaux puis s'en sont retournés déçus et ont tenté de retrouver un sommeil perdu. Personne n'a vu Mila allongée au sol, entre les parcelles maraîchères. L'éclair a été trop bref. Aucun œil n'a eu le temps de distinguer cette forme humaine immobile. Pas même, Jeanne, à sa fenêtre. Elle ne peut concevoir ce que vit sa fille. Qui pourrait lui en vouloir ? Quand on a vécu toute sa vie dans l'action, dans la réaction, sans écouter ni comprendre ses propres émotions, comment concevoir celles des autres ? On classe l'humanité en trois groupes : ceux qui agissent, ceux qui réfléchissent et ceux qui ressentent. Pour sûr, Jeanne ne fait pas partie de la troisième catégorie. Quand on travaille depuis l'âge de huit ans, on dissocie le corps de l'esprit. Les mains portent le poids d'un corps qui est devenu une machine. Certains organes deviennent ultra-performants quand d'autres s'éteignent d'inutilité. Vos mains, vos bras, vos jambes sont indispensables. Votre cerveau se structure en conséquence. Il acquiert une capacité de maîtrise corporelle extrêmement fine quand vos facultés de compréhension des sentiments de soi, de l'autre, s'atrophient. On n'y peut rien. Aucun jugement de valeur. C'est ainsi. Point final.

Peut-on blâmer Jeanne, qui n'a pas été à l'école, d'ignorer ce qu'est un éclair, une étincelle provoquée par le passage d'un courant électrique entre le nuage et le sol qui surchauffe l'air jusqu'à 30 000°C, six fois la température à la surface du soleil ? Peut-on lui en vouloir de ne pas savoir qu'en chauffant, l'air se dilate et provoque une onde sonore, le tonnerre ?

Alors, peut-on lui reprocher de ne pas comprendre les sentiments qui agitent sa fille ? Comment pourrait-elle avoir conscience de la déflagration que viennent de vivre le corps et l'esprit de Mila ? Elle, Jeanne, à qui on a toujours appris à encaisser, à se taire, à ne pas écouter ce qu'elle ressent ? Elle, qui a transmis cet héritage à ses enfants. On ne partage que ce que l'on possède.

Alors, pour l'heure, Mila doit se débrouiller seule. L'école lui a appris comment se forme un orage, comment frappe un éclair, pourquoi le son nous parvient après la lumière. Mais rien au sujet des sentiments et des pulsions, qui animent, agressent parfois, un corps de femme et un esprit humain ? Qui l'aidera à comprendre tout cela ? Qui lui portera secours quand elle se réveillera et verra ses mains en sang ? Qui sera là pour elle ? Personne ou presque. Mila ne peut compter que sur elle-même et ce dès maintenant comme elle ouvre les yeux.

*

Mila revient à elle et ressent une douleur aux mains. Plusieurs secondes lui sont nécessaires pour se remémorer les événements qui ont dévasté son corps. Il s'agit de la partie la plus facile. Les conséquences

sont bien visibles. Mais elle ne peut voir les blessures qu'on nomme psychologiques. La texture du cerveau est fragile. Il est dégradable. Privez-le d'oxygène quelques secondes et c'est irréversible. Privez un enfant de soin, d'attention, d'amour et le tort peut être irrémédiable. Privez quelqu'un de lien, de soutien, d'estime, et le crime peut être irrémissible. Quand franchit-on un point de non-retour ?

Mila ne se pose pas cette question. Elle se redresse sur son séant. Ses mains la font souffrir.

— On dirait que cela a fonctionné, maman ! Bravo ! Quel spectacle terrible ! Ta prière a été entendue ! Tu as mal aux mains ?

Mila se lève. Elle aperçoit les premières lueurs du jour. Bientôt sa mère et sa sœur se lèveront. Elle doit faire vite, soigner ses plaies, les bander et les cacher. Puis, elle ira voir le pasteur et lui raconter ce qu'elle a vécu. Lui seul comprendra.

Chapitre 8 - Forêt primaire

Mila a désinfecté ses blessures et dort quelques heures. Elle applique un pansement couleur chair sur chacune de ses paumes. Les mains dans les plis de sa robe, elle se précipite pour sortir. Sa mère l'interpelle.

— Où vas-tu ? demande Jeanne.

— Tu vas mieux, Mama. Je suis contente. Cette nuit de repos t'a fait du bien. Bon, je file... réplique Mila cherchant à éluder la question.

— Tu ne m'as pas dit où tu te rendais si pressée.

— Je vais voir le pasteur ! finit par lâcher Mila.

— Et pour quelle raison ? Nous avons du travail au champ, Mila !

— Je sais ! Je reviens vite. J'ai fait un vœu. Je dois m'en acquitter.

Mila sort de la maison. Dina entre dans la cuisine.

— Que se passe-t-il Mama ? Où va Mila ?

— A l'église, voir le pasteur. Elle ne m'en a pas dit plus.

— Encore un moyen de nous laisser tout le travail.

— Elle aura son lot. Ne t'inquiète pas pour cela.

Mila remonte la rue en direction de l'église. Elle sort les mains des plis de sa robe. Elle se sent légère malgré le peu de sommeil. L'expérience nocturne l'a transformée. Dieu l'entend. Elle l'a toujours su. Mais aujourd'hui, une conviction plus forte l'anime. Elle veut partager cette assurance. Il existe un sens à tout ce qui l'entoure, à cette vie, à ses souffrances qui l'ont élevée vers Lui et qui, ce matin, la pousse vers son destin et guide ses pas vers autrui.

Et cet autre, en l'occurrence, est Asim, qu'elle aperçoit dans la rue qui la mène à l'église. C'est un signe. Mila entend bien profiter de cette occasion que lui offre le Seigneur. Le besoin de partager sa foi renouvelée est puissant. D'autant que cet homme, cet étranger, a besoin d'être sauvé. A-t-il jamais rencontré son créateur ? Sait-il même qu'Il existe et se soucie de lui ? Cet homme vient de Paris. Beaucoup d'athées peuplent les grandes villes. Le cerveau de Mila est en ébullition. Toutes ces pieuses pensées l'animent en son tréfonds, donnent un sens à ses actes, guident ses pas vers cet homme qui la regarde comme elle approche.

— Bonjour monsieur Émanci ! La voix de Mila est aiguë. Asim perçoit cette légère excitation dont il semble ne pas être la cause.

— Bonjour ! Appelez-moi Asim, s'il vous plaît.

— Oui ! Pardon Asim. Vous faites partie de notre village maintenant. Puis-je vous parler un instant ?

— Bien sûr ! Mais pas ici. Il commence à faire chaud. Trouvons un peu d'ombre.

— Très bonne idée.

— Venez chez moi, c'est au bout de la rue.

— Je ne voudrais pas abuser de votre hospitalité...

— Ne vous inquiétez pas. Il y a, dans mon jardin, un endroit frais, à l'ombre des arbres. J'aimerais vous montrer un projet agricole qui me tient à cœur. Vous n'aurez pas à entrer dans la maison et à constater le désordre. Je préserverai ainsi ma dignité, répond Asim avec un sourire franc qui inspire une confiance immédiate.

En regardant ce visage amical Mila s'interroge quant à l'âge d'Asim. Elle observe sa figure juvénile. Il s'en dégage, non pas une assurance, mais bien plutôt une expérience, un vécu. Ses yeux clairs et son regard intense trahissent un questionnement incessant qui attire et déstabilise tout à la fois. Exposée à ce regard, Mila se demande ce qu'Asim cherche à puiser en elle. Ses yeux invitent à se mettre à nu. C'est déroutant et fascinant. Comment un garçon si jeune peut-il dégager une impression si forte ?

— Vous vous demandez peut-être quel est mon âge ? demande Asim. Mila est désarçonnée. Elle reste sans voix.

— Jouons à un jeu, Mila. Quel âge me donnez-vous ? Mila hésite.

— Allez-y ! Soyez sans crainte. Je suis prêt à tout entendre. J'ai déjà tout entendu.

— Je dirais... 21 ans.

Asim se fige, surpris. Mila se crispe.

— Je vous ai offensé.

— Non, pas du tout. Vous êtes la première qui tombe dans le mille. J'ai exactement 21 ans depuis quelques semaines.

— Qu'y a-t-il de surprenant ?

— D'habitude, on me donne plus. Je l'attribue au fait que je m'assume depuis que mes deux parents sont morts dans un accident de voiture.

— Je suis désolée Asim. Je ne voulais pas réveiller en vous de mauvais souvenirs.

— Mes parents m'ont laissé un très bon souvenir, répond Asim feignant d'être contrarié.

— Pardon ! Je suis confuse.

— Je vous taquine Mila. Venez, entrez ! Je vous en prie. Asim ouvre le portail de sa propriété. Un détail sur les mains de Mila attire son regard comme elle entre, mais il ne dit rien.

— Venez ! Suivez-moi ! Je vais vous montrer la raison de mon installation dans le village.

Intriguée, Mila suit Asim. Ils font le tour de la maison et débouchent sur le jardin en cours de création. Mila ne peut cacher sa surprise.

— Je viens d'arrêter mes études d'ingénieur agronome. Je souhaite réaliser quelques expériences sur ce terrain que j'ai acheté grâce à l'héritage que m'ont légué mes parents. C'est un peu en leur souvenir que je fais cela.

— Pourquoi avez-vous mis fin à vos études ?

— Longue histoire. Disons, pour faire simple, que je ne partageais plus la vision de la nature et de son exploitation qui m'était enseignée.

— Dites m'en plus, Asim !

Asim est charmé par l'élan de Mila. Une curiosité et une soif d'entendre jaillissent de ses grands yeux noirs et de ses belles mains pansées. Mila est irrésistible de beauté et de naïveté. Elle n'a pas conscience de la force d'attraction qu'exerce son corps sur celui d'Asim, trop sincère pour profiter de la situation et céder, sans autorisation, à cette force naturelle.

— Suivez-moi, Mila ! Je suis impatient de vous expliquer ce que je souhaite accomplir ici. Commençons par un premier constat tout simple. Dans la plupart des endroits de la planète, la

végétation, livrée à elle-même, prend des allures de forêt luxuriante. Pourquoi nos parcelles cultivées ne ressemblent-elle pas à une forêt ? Nos champs ressemblent à des coloriages d'enfant. Dans la nature, on trouve une biodiversité extraordinaire. Pourquoi notre agriculture est-elle composée de monocultures qui poussent et meurent en un cycle ? La voix d'Asim se fait plus aiguë à mesure que son enthousiasme l'empoigne et l'emporte.

— Mila, regardez les exploitations agricoles autour de vous. Des dessins d'enfant !

— Comment cela, Asim ? Je ne comprends pas.

— On arrache toute la végétation existante, sans réfléchir, on retourne la terre à l'hiver, on détruit la biodiversité, puis, on trace de longues lignes droites de monoculture. Un comportement puéril et des dessins d'enfant. Quand allons-nous grandir, connaître et respecter la nature qui nous entoure ? Asim s'exalte.

— La nature nous enseigne. Pourquoi n'écoutons-nous pas ? Nous nous pensons supérieurs. Nous voulons soumettre la nature. Quelle erreur ! C'est à nous de nous soumettre. Asim met un genou à terre.

— Il faut nous soumettre, Mila. Je ne vaudrais pas mieux que ce brin d'herbe. Et vous non plus, ne vous en déplaît. Mila se baisse et se relève immédiatement. Asim lui a pris la main et l'entraîne derrière lui.

— Regardez cet arbre. Il était là bien avant nous et il nous survivra. Nos corps le nourriront. Comment ne pas être imprégné d'un profond respect devant cet être qui nous surpasse en de nombreux points.

Asim touche l'écorce de l'arbre et regarde Mila. Ses yeux brillants, vibrants, l'enveloppent toute entière, elle, mais aussi l'arbre, la forêt, la nature, la végétation qui les entoure. Mila se noie dans ce regard hypnotique. Elle est prise d'un vertige qu'elle peine à contrôler.

— Venez, Mila ! Suivez-moi, s'il vous plaît ! Regardez ce bois, tout au bout de ma propriété. J'ai fait une découverte extraordinaire en m'installant ici. A croire que Dieu m'a guidé jusqu'ici. C'est une forêt primaire. Rendez-vous compte. Une forêt primaire ! J'en suis persuadé. D'aucuns diront que je suis fou. De toute façon, si cette forêt n'est pas primaire, elle est tout de même très ancienne. Venez, Mila !

— Attendez Asim ! Vous allez trop vite pour moi. Je ne comprends rien à votre histoire de forêt primitive.

— Forêt primaire ! Primaire et non pas primitive. Asim se met à éclater de rire. Mila est vexée. Asim la saisit, à nouveau, par la main et l'entraîne à travers sa propriété.

— Venez ! Je vais tout vous expliquer. Le mieux est de le voir de vos yeux.

Mila rassemble ses forces pour suivre Asim. Elle est soudainement prise d'une grande faiblesse. Mais l'énergie d'Asim est communicative. Mila est effarée de déambuler dans un amoncellement de bois morts, de feuillages et de plants en tous genres.

— Asim, stop ! Je ne comprends plus où nous sommes. Je pensais que vous parliez d'agriculture. Où pensez-vous planter ? Tout est à l'abandon ici ? Aucune place pour semer.

— Au contraire ! Détrompez-vous, Mila ! Rien n'est à l'abandon. Tout est laissé à l'état naturel. Et je n'ai jamais parlé d'agriculture mais d'agroécologie.

— C'est à dire ?

— C'est simple. Dans une parcelle agricole traditionnelle, la vie biologique est réduite à peau de chagrin. Le silence est assourdissant. Ici par contre, écoutez attentivement et vous entendrez le bruit de la nature, le bruit de la vie. Asim pose à nouveau, un genou à terre.

— Baissez-vous et écoutez, s'il vous plaît !

Mila se baisse. Dans un geste qui séduit Asim, elle retient le tissu de sa robe pour ne pas le salir.

— Qu'entendez-vous, Mila ?

— Je n'entends rien !

— Concentrez-vous et fermez les yeux. Essayez de percevoir le bruit de la vie qui vous entoure.

Mila ferme les yeux. Elle attrape le bras d'Asim pour ne pas perdre l'équilibre. Le temps d'un clignement d'œil, elle discerne qu'Asim observe sa main sur son bras et le pansement qui dépasse de sa paume gauche.

— Alors ? Qu'entendez-vous ?

Mila se tait quand, soudain, sa main se contracte sur le bras d'Asim.

— Qu'y a-t-il Mila ? Vous ne vous sentez pas bien ?

En silence, Mila s'interroge. Et Asim observe les plis de ce front féminin.

— Mila ? Qu'y a-t-il ? Dites-moi. Je vous en supplie.

— J'entends ! Asim, j'entends... C'est incroyable. Vous avez raison. Mais...

— Qu'y a-t-il ?

— J'ai mal, Asim.

— Comment cela ? Vous souffrez ?

— Pas moi. Par pudeur, Mila préfère mentir. La nature, Asim. Je ressens une grande souffrance. Une terrible souffrance. Une douleur partagée.

La main de Mila serre le bras d'Asim. Elle perçoit qu'à son tour Asim s'est raidi. Il semble contenir une émotion. Elle ouvre les yeux et tourne la tête. Il la regarde étrangement.

— Asim, qu'avez-vous ?

— Je n'arrive pas à le croire...

Le souffle court, Asim éprouve des difficultés à s'exprimer. Dans un geste brusque, il se relève. Agrippée à son bras, Mila suit le mouvement.

— Expliquez m'en davantage, parvient à demander Asim.

— Je ne saurai pas l'expliquer. J'ai entendu des cris de souffrance. Comme si la nature elle-même, l'herbe, la terre, les arbres souffraient de concert. Vous devez me prendre pour une folle.

— Pas le moins du monde. Bien au contraire. Ce que vous me dites est incroyable.

Asim ne peut plus cacher une émotion qu'il retient au bord de ses yeux. Il espère que Mila n'a rien perçu de son émoi.

— Je pensais être le seul à percevoir cet émoi biologique. La nature souffre. Regardez cette chaleur, ce manque d'eau. Tous les corps végétaux qui nous entourent sont en souffrance à cause d'un stress hydrique plus ou moins grave suivant l'espèce. Certaines plantes n'y survivront pas. Beaucoup le

comprennent mais très peu le ressentent. Et vous l'avez perçu dès votre première écoute. C'est incroyable !

— Comment cela ? Vous semblez vous réjouir de cette souffrance.

— Bien sûr, je me réjouis. Si la nature souffre, c'est qu'elle est vivante. La souffrance est parfois une bénédiction. Elle dit que vous êtes vivant. Je pense que vous, Mila, mieux que quiconque, me comprenez. Mila lâche le bras d'Asim. Elle se sent percée à nu.

— Comment cela ? Que voulez-vous dire ?

Asim ne répond pas immédiatement. Il réfléchit.

— Mila ! Vous souffrez ! Je le ressens. C'est une bénédiction. Croyez-moi. Grâce à cette douleur, votre sensibilité s'est accrue et vous ressentez la souffrance de la nature qui vous entoure. Regardez ! Cet arbre souffre de stress hydrique et exprime sa souffrance. Il survivra. La nature dans son ensemble survivra. Elle nous survivra.

Mila reste sans voix, les bras le long du corps. Les mots d'Asim l'ont transpercée de part en part. D'autant plus que la voix d'Asim est redevenue légère, naturelle, comme l'évidence peut l'être.

— Venez ! Je vais vous expliquer plus précisément mon projet ici, et la raison de cet apparent désordre. Après, nous visiterons la forêt primaire.

Interloquée, Mila suit Asim. Il l'entraîne en haut d'une colline qui offre une vue complète sur sa propriété.

— Donnez-moi votre main s'il vous plaît.

Mila ouvre de grands yeux et reste muette. Dans un réflexe, elle cache ses mains.

— Pardonnez-moi. J'avais oublié que vous étiez blessée. Vous travaillez trop dur. Bon ! Eh bien ! Regardez ma main. Observez ces lignes de vie. Maintenant, levez les yeux et regardez ma propriété s'il vous plaît.

Et, cela fait tilt. Mila attrape la main d'Asim et en oublie les siennes.

— Quatre lignes de vie comme dans votre paume, Asim.

— Exactement Mila. Vous m'impressionnez ! Je m'en suis rendu compte en montant ici un de ces derniers matins. N'est-ce pas incroyable ?

— Je le vois, Asim. Je le vois, mais je ne le crois pas. Expliquez-m'en davantage. Vous avez créé ces lignes végétales sur votre propriété ?

— Oui, bien sûr. Je les appelle les lignes de la biodiversité. Elles sont toutes issues de la forêt primaire que je vous montrerai après notre observation ici. Regardez ! Deux lignes qui rejoignent le futur verger. Une autre qui longe la rivière asséchée que vous pouvez apercevoir sur votre droite. Une quatrième et dernière qui vient naturellement délimiter la prairie réservée aux animaux. Ces quatre lignes sont nées de manière très naturelle, en alignant plantations nouvelles et bois morts appelant au développement d'une biodiversité.

— Ce bois mort, vous l'avez extrait de votre forêt primaire ?

— Surtout pas, Mila ! Aucune intervention humaine n'est tolérée dans une forêt primaire. Je me suis contenté de ramasser ce que la forêt a rejeté sur ma

propriété et aux alentours. C'est un sanctuaire, Mila. Un lieu saint. Nous pouvons nous y promener, observer et apprendre. Quel privilège immense et suffisant ! Je n'espère qu'une seule chose. Que mes lignes de biodiversité, comme les artères coronaires alimentent votre cœur, irriguent ma propriété d'une vie et d'une connaissance biotique. Les racines et les champignons vont, à terme, créer un immense réseau souterrain par lequel circuleront substances nutritives et informations chimiques nécessaires à la vie. Comprenez que ces arbres que vous apercevez dans cette forêt primaire ont survécu à plus d'une sécheresse, à plus d'une catastrophe naturelle ou attaque de parasites. Ils ont donc emmagasiné une connaissance extraordinaire qu'ils sont disposés à partager pour peu qu'on les écoute.

Mila vibre de tout son être à ces explications. Elle ne peut contenir son exaltation.

— C'est incroyable Asim ! Je venais pour vous convaincre que Dieu existe et se soucie de nous. Vous me rappelez que nous devons avant tout l'écouter.

— J'aimerais très sincèrement vous entendre sur vos croyances.

— Finissez d'abord, Asim. C'est passionnant !

— Ce respect de la vie qui nous entoure et que vous semblez partager avec moi m'a conduit à élaborer une ligne de conduite personnelle basée sur trois grands principes.

— Ah, oui ? Lesquels ?

— Premièrement, il est inutile d'arracher ce que la nature souhaite nous donner généreusement.

— Amen ! Je suis d'accord avec vous, Asim.

— Non ! Mila ! Votre façon d'exploiter votre propriété agricole me prouve le contraire. Pardonnez ma franchise. En rentrant chez vous, faites l'essai, et prenez le temps d'écouter vos parcelles maraîchères comme vous l'avez fait ici. Le silence, Mila. Un silence assourdissant. Tout est mort. La biodiversité qui existait a disparu pour laisser la place à une monoculture que vous arrachez à la terre à coup d'engrais et de pesticides. Vous n'êtes pas en train d'accepter un cadeau donné de bon cœur. Vous êtes en train de piller votre propre maison. Je ne peux vous en vouloir Mila. Vous participez à cette folie intensive, à votre corps défendant. C'est l'unique façon d'exploiter la nature que vous connaissez. Vous y voyez même une bénédiction divine. Alors qu'il s'agit d'une vision à court terme mortifère. Mais n'ayez crainte. Avant, je pensais comme vous.

Mila se tait.

— Deuxièmement, continue Asim, il faut renforcer les liens existants, voir en créer de nouveaux et non arracher sans réfléchir ce que la nature a mis des siècles à enfanter. Les deux guerres nous ont déconnectés de notre humanité et de notre environnement. Beaucoup d'hommes, peut-être même votre père, sont revenus de la guerre avec leur néocortex cérébral en miette, les parties primaires et limbiques de leur cerveau ayant été les seules à fonctionner pendant de longs mois. On ne peut leur en vouloir, c'était le seul moyen de survivre aux horreurs qu'ils ont vécues. Ces générations ont connu

la violence la plus monstrueuse. A leur retour, le pétrole leur a donné les moyens d'assouvir leurs pulsions de mort tout en pensant entretenir la vie. Cette puissance nouvelle nous a, par ricochet et paradoxalement, déconnectés de notre animalité, de notre place au sein d'une nature nourricière. Car un animal sait qu'il est mortel et qu'il ne peut survivre en dehors de son environnement. L'homme lui se prend pour un dieu. Il tue, détruit, arrache, déracine, retourne, piétine, sans le moindre remord. Il se grise d'une force qui n'est même pas la sienne propre. Sans ses machines, ses extensions corporelles, il n'est plus rien. Il croit pouvoir vivre sans lien avec la nature qui l'entoure. C'est une hérésie totale. C'est ainsi que les ingénieurs agronomes sont formés, dans l'illusion délétère d'une toute puissance de l'homme et de la femme. Une pure folie ! Asim se tait subitement. Il marque une pause pour maîtriser sa colère.

— Pardonnez-moi, Mila. Je m'emporte.

— Ce n'est rien, Asim ! Je comprends votre passion.

— Continuons. Troisièmement, il faut sortir de l'enfance. Il faut apprendre, tout réapprendre et éduquer nos enfants en les laissant vivre au contact de la nature. Pensez à cette connaissance que nos ancêtres n'ont pas pu nous transmettre, tout occupés qu'ils étaient à s'entretuer sur les champs de bataille. Seules les femmes détenaient encore une certaine connaissance. Mais comment écouter une femme qui elle, n'a pas expérimenté cette puissance que procurent les armes et dont une extension sont ces engins agricoles capables d'arracher un arbre et de le

réduire en allumettes en quelques secondes. J'ai vu, de mes yeux, ce spectacle atroce au cours de mes études. Mila perçoit une émotion dans la vibration soudaine de la voix d'Asim.

— J'ai vu cette machine terrifiante. Mon collègue, mon ami, la commandait. Il souhaitait m'en enseigner la maîtrise. Il lui a suffi de quelques secondes pour lever à plus de 40 mètres de hauteur un immense bras métallique muni en son bout d'une scie composée de plusieurs lames de métal. Après avoir positionné cette énorme mâchoire de fer au-dessus de la cime d'un pin majestueux, centenaire, paisible, ayant eu pour seul tort de se trouver sur le chemin de l'homme, mon ami a appuyé sur un simple bouton. Je me rappelle la banalité de ce bouton. Un bouton poussoir, d'une taille commune, d'une couleur rouge banale, un bouton comme on en a tous vu et tous utilisé. Quand mon ami a appuyé sur ce bouton, l'immense mâchoire métallique a, en quelques secondes, broyé et réduit cet arbre de 40 mètres de haut, en un tas de vulgaires copeaux. Imaginez ce spectacle terrible, Mila. J'en ai vomì d'émotion. Mon ami s'est tourné vers moi avec un grand sourire et m'a dit : « Incroyable, non ? Veux-tu essayer ? »

Asim marque une pause. Touchée, Mila compatit sans un mot. De puissantes machines aident au travail agricole, soulagent les corps des femmes et des hommes. Elle a toujours considéré ces outils comme une bénédiction. Pour la première fois, elle en perçoit un tout autre aspect. Asim reprend son récit.

— C'est à ce moment précis que j'ai compris. Et je suis parti sur le champ. Sur le champ, Mila. Je suis parti et je n'ai plus remis les pieds dans cette école. Asim marque une pause.

— Qu'avez-vous compris Asim ?

— L'homme est le seul être vivant capable de détruire son environnement. Rendez-vous compte. Aucun animal n'agit de la sorte. D'où vient cette tare humaine. J'ai beau chercher une explication. Je ne la trouve pas. Cela me dépasse. Mais cessons ces histoires déprimantes. Venez Mila ! Je vais vous montrer la forêt primaire.

*

Mila et Asim descendent du monticule qui leur donnait pleine vision sur le jardin en élaboration. Ils se dirigent maintenant vers la limite nord de la propriété.

— Je suis impressionnée par ce que vous tentez de créer Asim. Vos valeurs me touchent profondément, déclare soudainement Mila projetant sa voix vers Asim qui lui ouvre le chemin.

— J'ai ressenti votre émoi. Et j'en suis vraiment heureux. Ces valeurs me tiennent à cœur. J'aimerais les partager avec ceux qui m'entourent, avec les autres agriculteurs de la région, avec vous. La mécanisation a transformé nos pratiques agricoles sans que personne n'en évalue les conséquences. Non pas que je sois contre toute forme de mécanisation. Bien au contraire, cette mécanisation soulage les femmes et les hommes, préserve les corps, atténue la souffrance des bêtes de somme. Mais c'est, pour l'heure, au détriment

de la biodiversité, de la richesse de nos sols. Un grand pouvoir implique une grande responsabilité. Cette puissance mécanique nous rend avides et aveugles. A présent, seule compte la fin, prendre, arracher, extraire, exploiter, quel que soit le moyen. Cette dissociation entre moyens et fins m'effraie. Quelqu'un a dit un jour : « Le chemin qui mène à la fontaine rafraîchit autant que l'eau qu'on y boit ».

— C'est un beau proverbe.

— Vous ne comprenez pas, Mila ! Le chemin a disparu. Seul reste et compte le nombre toujours plus important de litres d'eau qu'il nous est possible de puiser. Oublié, perdu, l'effort et le contentement d'œuvrer à se désaltérer. Le corps humain n'est plus l'étalon du monde. La mécanisation nous soulage mais elle nous transforme. Elle nourrit notre avidité, notre insatisfaction, nos frustrations. J'ai peur qu'elle modifie nos structures cérébrales. Je suis inquiet, Mila. Et cette inquiétude me fait souffrir, comme une réaction viscérale que je ne peux contrôler. Parfois, je me dis que je suis fou.

Mila observe Asim. Elle n'a jamais entendu aucun homme parler de la sorte. Elle n'a jamais ressenti une telle intensité émotionnelle chez un homme. A chaque mot, Asim vibre. A chaque parole, Asim frémit. Ses yeux vous attirent à lui, à son monde intérieur en constante agitation. Mais, en même temps, cette perpétuelle ébullition rebute.

— Vous me prenez pour un fou !

— Non pas du tout, Asim.

— Je le lis dans vos yeux, Mila. Le regard ne trahit jamais.

Mila marque une pause et réfléchit.

— Non, je crois que j'ai peur, Asim.

— Peur ?

— Peur de ce que je ressens. J'adhère à tout ce que vous dites. Mais vous éveillez chez moi des sentiments contradictoires. Vous parvenez à mettre des mots sur une vision de la vie à laquelle j'aspire viscéralement tout en réalisant que mon éducation et mon mode de vie en sont diamétralement opposés. Vous mettez à nu un paradoxe, un déséquilibre, un mensonge même. La voix de Mila se trouble. Ses yeux s'embuent. Asim le perçoit. Mais il se tait et patiente pour ne pas la mettre mal à l'aise.

— Croyez-moi Asim, j'ai une soif de retrouver une cohérence, une harmonie et un sens à tout ce qui nous entoure, à ce que nous vivons, à ce que nous subissons, à ce que nous faisons subir aux autres, à toutes nos souffrances.

— Venez Mila. Marchons. Je souhaite vous montrer l'endroit où je me ressource et où je parviens à ressentir l'ordre des choses. Pour trouver un sens à notre monde intérieur, il faut tout d'abord éveiller nos sens à notre environnement extérieur. Un cœur en paix requiert un corps en éveil. Une âme équilibrée exige un corps stimulé.

— La forêt primaire ! s'exclame Mila qui a retrouvé la maîtrise de ses émotions.

— Exactement. J'ai compris beaucoup de choses, en ce lieu extraordinaire que Dieu a mis sur ma route.

— Vous êtes croyant, Asim ?

— Vous en doutiez ?

Mila ne sait que répondre.

— Pourquoi chercherions-nous sans cesse à donner un sens au monde qui nous entoure si ce dernier était le fruit du hasard. Cela ne colle pas. Nous humains, passons nos existences à chercher une explication à tout ce qui se produit, à tout ce qui nous arrive. Nous ne pouvons pas être les enfants du hasard. Le hasard ne se pose aucune question. Il existe une harmonie, une vibration à ce monde. Quelqu'un ou quelque chose donne le "la". A vous de choisir de vous mettre au diapason ou non. Je souhaite vous montrer un endroit où cette harmonie se ressent très fortement. Venez Mila !

*

Quelques centaines de pas et un moment de silence plus loin, Mila et Asim se retrouvent à l'orée de la forêt communale qui jouxte la propriété d'Asim.

— Voyez Mila, embrassez du regard cet endroit qui ne paye pas de mine mais renferme des trésors inestimables.

— Asim, je connais cette forêt. C'est un endroit à la réputation inquiétante. Personne n'ose s'aventurer dans ces bois.

— Pour quelle raison ?

— C'est une ancienne légende, transmise de génération en génération. Ce lieu est hanté. Il s'y est produit des événements tragiques. A chaque époque, sa tragédie. Il était au moyen-âge le lieu de refuge d'une sorcière, bannie du village. On raconte qu'à la

révolution, des nobles y étaient décapités. Et lors de la dernière guerre, les déserteurs y étaient exécutés. Je ne peux honnêtement distinguer la légende de la réalité. Mais une chose est certaine, je ne me suis jamais promenée dans ce bois. Et j'avoue être réticente à vous y suivre maintenant.

— Ce que vous me dites là est passionnant et confirme mes observations.

— Comment cela ?

— Venez Mila. Vous allez comprendre.

Même si une curiosité la pousse à suivre Asim et pénétrer ces lieux maudits, Mila reste immobile. Ses pieds sont figés.

— N'ayez pas peur Mila. Vous n'avez rien à craindre. J'ai arpenté cette forêt en long, en large et en travers, depuis maintenant des mois. J'y ai croisé des spectacles extraordinaires mais totalement inoffensifs. Venez Mila. Je vous en prie.

Asim tend la main vers Mila.

— Passez devant, Asim. Je vous suis.

— D'accord ! Ouvrez bien les yeux ! Que remarquez-vous immédiatement ? lance Asim comme ils s'avancent sous les arbres.

— Comment cela ?

— Quelle est votre première impression, en pénétrant ces lieux, si vous comparez cet endroit aux autres forêts que vous avez visitées dans les environs ?

— Il fait sombre.

— Exactement ! Levez la tête. Regardez. La canopée est, ici, plus touffue, plus imposante. La lumière atteint difficilement le sol.

— C'est vrai. Vous avez raison. Dans la forêt de pins derrière chez moi, le soleil pénètre davantage les lieux.

— N'y a-t-il pas une autre chose qui vous surprend ? Observez bien les essences des arbres autour de vous, demande Asim en cheminant et posant sa main sur les troncs à portée de bras.

— Mais oui, bien sûr ! Il y a davantage de feuillus dans cette forêt. Ailleurs, le pin domine.

— Exactement. Le pin est une essence de lumière, qui, sans intervention de l'homme ou de la femme, se fait largement déborder par les feuillus.

— Vous me dites que les feuillus ont repris leur droit dans cette forêt.

— Exactement, Mila ! Parce qu'aucun homme, ni aucune femme, n'est intervenu dans cette forêt depuis, j'estime, au moins deux cents ans.

— Comment pouvez-vous établir une telle estimation ?

— Venez !

Mila suit Asim et s'enfonce dans la forêt. Ils quittent le chemin pour suivre une sente très récente. La végétation couchée semble avoir l'espoir de se relever. Mila est obligée de lever le bas de sa robe et de hausser les genoux pour suivre Asim. Quelques ronces barrent le chemin. Asim les aplatit et tend la main à Mila qui l'accepte pour enjamber l'obstacle. La progression de deux êtres humains dans cet environnement végétal attire l'attention d'un monde animal habitué à sa tranquillité. Mila ressent des présences. Des yeux l'épient. Des oreilles l'écoutent.

— Si j'avais su cela Asim, j'aurais mis une tenue adaptée à nos pérégrinations. Je vous suivrais plus facilement, dit Mila, maintenant rassurée, un sourire espiègle aux lèvres.

— Encore un petit effort, Mila ! Nous y sommes. Regardez ! N'est-ce pas incroyable ?

Mila observe Asim qui a pris la pose près d'un chêne majestueux comme ces chasseurs photographiés au côté de leur gibier. Mila réalise que l'image est inappropriée. A moins que ce ne soit le chêne qui ait pris la pose à côté de sa proie.

Asim, désigne de sa main, le tronc de l'arbre.

— Regardez la circonférence de ce tronc, Mila. A combien d'années estimez-vous l'âge de ce géant ?

— Peut-être 150 ou 200 ans, affirme Mila, réfléchissant tout haut, impressionnée par la circonférence du tronc.

— Exactement ! Tout à fait ! Asim ne peut cacher son enthousiasme. Sa voix est plus aiguë. Et des arbres comme ce chêne, j'en ai observé au moins une dizaine dans cette toute petite forêt. N'est-ce pas remarquable ? Les grands yeux clairs d'Asim sondent ceux de Mila dans l'espoir d'obtenir un assentiment.

— Oui, c'est vrai, Asim. Je dois le reconnaître. Je ne pensais pas qu'un tel trésor existait à deux pas de chez moi. Un sourire franc et un soulagement illuminent le visage d'Asim comme s'il lui avait été difficile de supporter l'idée que Mila ne partageât pas son enthousiasme.

— Venez Mila ! Je vais vous montrer une autre merveille.

— Attendez, Asim, s'il vous plaît ! Comme je vous l'ai déjà dit, je n'ai pas la tenue adaptée à ce genre de balade.

— Excusez-moi Mila. Prenez votre temps. Rien ne presse.

— Si, votre enthousiasme, Asim.

Les deux sourires échangés dans ce milieu végétal témoignent de l'influence positive qu'exercent les arbres, majestueux gardiens de l'endroit. Homme et femme, seuls au milieu de cette végétation, respirent un air purifié, chargé de messages chimiques bienveillants, moyens de communication entre grands habitants de cet espace. Une multitude de réactions physiologiques se met en branle dans les corps des deux visiteurs qui progressent entre les piliers d'un sanctuaire inviolé depuis des siècles. A plusieurs reprises, Asim et Mila franchissent les Jakin et Boaz d'un temple végétal. Leur rythme cardiaque est plus ample et profond. Leur système nerveux se met au diapason d'un rythme végétatif lent. Les quelques degrés de moins soulagent le corps et l'esprit. Mila s'apaise. Elle en oublie ses blessures. Son esprit rasséréné n'est plus le siège de pensées négatives. Les composés chimiques répandus dans l'air modifient les schémas mentaux de Mila pour la conduire à une vibration naturelle associée au temps long. Mila comprend qu'elle doit ralentir. L'homme et la femme sont conçus pour vivre lentement et longtemps. Aussi longtemps qu'un arbre ? Certains le pensent. D'autres l'espèrent. Mila et Asim, quant à eux, le ressentent alors qu'ils se tiennent, debout, immobiles, devant un

immense squelette végétal ligneux de 40 mètres de long. Mila et Asim gardent le silence. Ils se recueillent devant un arbre mort.

Au pied de cet arbre mort, Asim et Mila sont saisis d'humilité. La mort taboue, cachée, indécente, horrible, au sein de leur espèce, est, au milieu de cet écosystème, naturelle. Ici, on meurt sans honte. On expose même les cadavres.

— Ce que vous voyez Mila, est extrêmement rare dans les forêts entretenues par l'homme. Cet arbre est mort de vieillesse. Une tempête l'aura couché. Son corps nourrit maintenant le sol, les bêtes et les insectes, depuis quelques décennies, sans doute. Regardez. Ce lichen est extrêmement rare. C'est un *Lobaria Pulmonaria*. Il est la preuve de la richesse de la biodiversité dans cette forêt très ancienne.

Mila s'approche et observe attentivement le végétal.

— Avez-vous noté la taille incroyable de ce *Lobaria*, ajoute Asim suivant du regard la course du lichen le long du tronc.

— Et regardez cet arbre, dit Asim désignant du doigt un jeune chêne âgé de quelques années. C'est le digne successeur de cet arbre mort ! Notez comme il s'élance vers le ciel. Son parent, en mourant et en tombant a donné naissance à ce puits de lumière grâce à cette trouée dans la canopée. Quel spectacle ! Ici, la mort apporte la lumière. Elle permet la croissance de la génération suivante et le cycle infini de la vie.

Mila lève les yeux au ciel. Inondée de lumière, Une chaleur la pénètre par les pores de sa peau laissée nue. Elle laisse les rayons du soleil caresser son visage.

Cette lumière annonce des heures chaudes et éprouvantes. Qu'importe. Mila ne peut détourner son visage de l'horizon bleu et de sa clarté enivrante. Une puissance la pénètre. Mila jouit de l'instant en silence. Tout son corps est enveloppé d'une énergie solaire voluptueuse. Par tous ses sens, Mila vit une union intime avec son environnement biologique.

Asim observe Mila. Ce visage féminin tourné vers le ciel, ces pommettes saillantes, cette ligne élégante de la mâchoire et du menton, ce cou déployé dans une grâce naturelle, le fascinent. Mila rivalise avec l'astre du jour et rayonne de beauté dans son abandon. Des rais de lumière parent son visage d'un scintillement religieux et mystique. Comme dans l'église, une conviction empoigne le corps d'Asim, la certitude d'être lié à cet être en extase qui, paradoxalement, l'ignore. C'est plus une perception corporelle qu'une compréhension rationnelle. Plusieurs années lui seront nécessaires pour comprendre le lien tissé en ce jour. Le temps seul, permettant de comprendre les évidences ressenties dans la chair.

Et Asim jouit à son tour de l'instant. Il scrute le visage de Mila. Il regarde sa bouche, son sourire, son cou, sa nuque. Il a noté cette légère fossette sur la joue gauche et ce menton qui tressaille à chaque émotion.

Après avoir laissé le soleil la caresser, Mila permet, maintenant, à ce regard masculin de pénétrer son intimité, de parcourir les traits de son visage et les courbes de son corps. C'est une permission qu'elle n'a donné qu'une seule fois dans sa vie. Elle se crispe. Elle préfère chasser ce souvenir.

— Asim, partons ! Le ton de voix de Mila est autoritaire. Une peur soudaine a surgi au plus profond de son cerveau limbique. L'hypothalamus envoie un message nerveux aux glandes médullosurrénales, situées au-dessus des reins, qui sécrètent instantanément une giclée d'adrénaline. Le cerveau reptilien de Mila exige un mouvement de fuite. Les arbres alentours frissonnent. Les feuilles s'agitent. En une fraction de seconde, Mila a rebroussé chemin. Asim, d'abord immobile et surpris, lui emboîte finalement le pas en silence.

Chapitre 9 - Effondrement

Comment imaginer que le ciel puisse un jour nous tomber sur la tête ? Même Alexandre le Grand, ne put rivaliser avec cette voûte d'un bleu limpide et apaisant dont l'effondrement seul effrayait les celtes, fiers occupants d'une contrée d'accès difficile, la Gaule. Cet effroi irrationnel, absurde, insensé, nous est parvenu, gravé tout au fond de notre cerveau limbique. Satanés neurones miroirs !

Pourtant, c'est au sol que Mila, Asim et les habitants de Grande-Auge-le-bourg devraient porter leurs regards. Le malheur est semé. La souffrance a germé. En s'asséchant, le sol se rétracte. L'équilibre devient précaire. L'eau, en reculant, laisse place au vide, cet espace mal occupé par la matière. Et le vide, insaisissable, inquiète. A juste titre.

Asim et Mila, tout juste sortis de la forêt primaire, se saluent au milieu de la route communale qui traverse le village quand un énorme fracas leur tourne la tête. Mila agrippe le bras d'Asim. L'inconnu comme le vide inquiète. Les deux cerveaux cherchent à associer le bruit entendu à un souvenir connu. Mais rien y fait. Définir ce tumulte leur est, pour l'heure, inaccessible. La source sonore est proche. L'ampleur, importante. Plusieurs sons fracassants se sont succédés et entremêlés dans un intervalle de temps très court.

Asim se précipite au bout de la rue. Mila le suit d'un pas hâtif. Ils aperçoivent tous les deux un nuage de fumées claires.

— Le Clos-des-Parts ! Suivez-moi ! s'écrie Mila.

Et tous deux s'élancent vers cet ancien quartier de la ville où se dressent quelques maisons comptant parmi les plus anciennes du village. Au détour d'un carrefour et à leur grande surprise, ils tombent nez à nez avec Jeanne, Dina et Édouard tout aussi pressés.

— Mila, te voici, enfin ! Tout va bien ? s'exclame Jeanne toute affolée.

— Oui, je vais bien ! Nous avons entendu une explosion, répond Mila qui surprend le regard de Dina porté sur Asim.

— Nous, aussi. Cela semble provenir du Clos-des-Parts, réplique Édouard, inquiet.

— Allons-y ! Dépêchons-nous ! Quelqu'un est peut-être en danger, insiste Asim.

La petite troupe remonte, au pas de course, la rue de la Mairie.

— Où étais-tu ? demande Dina à sa sœur en aparté.

— Je t'expliquerai plus tard.

— Nous y voici ! s'exclame Édouard, avant de se figer, bouche bée.

Tout le groupe s'immobilise. Le spectacle qui s'imprime sur les rétines est stupéfiant. Comment le chaos peut-il surgir ainsi ? Une montagne de gravas déborde du trottoir et se répand sur la voie publique. Une pensée incongrue surgit dans l'esprit d'Asim. Qui a permis un tel empiètement de la voie publique ? Comment peut-on tolérer un tel manque de civisme ? Sans compter le danger pour les usagers de la route ! Le regard d'Asim se lève sur l'unique mur resté debout. Son cerveau reconstruit, alors, mentalement, l'ensemble de la structure de l'habitat qui se dressait

auparavant. Des images lui viennent plus facilement que des mots.

La maison s'est effondrée. Ces mots sont creux, incapables de décrire la réalité exposée sous ses yeux, insuffisants pour donner corps à l'image que s'efforce d'analyser Asim. La maison s'est écroulée. Inexact. Ces mots suggèrent encore l'existence de l'habitat. La maison n'est plus. Voilà qui est mieux. Le plus simple prévaut toujours.

Les yeux d'Asim découvrent l'intérieur d'une maison qui n'est plus. Cette intimité révélée, ces secrets exposés, souvenirs d'une existence disparue, le troublent. Son regard s'arrête sur une baignoire retournée et tombée d'un étage. Il lève la tête. Un morceau d'évier est accroché au mur resté debout. Un verre contenant une brosse à dent bleue n'a pas bougé. Étrange réminiscence d'une intimité partie en gravas et en poussière. La maison, le chez-soi, le refuge familial n'est plus. Le ciel est littéralement tombé sur la tête. Un frisson parcourt le dos d'Asim.

Cette vision d'un intérieur effondré, exposé sans pudeur, renvoie Asim à sa fragilité. Il a fréquemment anticipé son propre effondrement. Il s'est imaginé tomber et mourir. Il s'est vu en rêve, s'effondrer au sol, mort. Une mort subite, inexpliquée, révélatrice d'une faiblesse cachée. Asim envie celles et ceux qui, imbus d'une assurance indécente, vivent sans conscience de la fin qui les attend. Cette maison effondrée sous ses yeux, exhibant ses entrailles, exhument des tourments profondément ancrés en lui.

Mila quant à elle, est en colère. Encore un malheur qui s'abat sur les plus fragiles. Cette famille allemande qu'elle connaît bien, dont elle affectionne les enfants, ne mérite pas ça. Considérés de l'autre côté de la frontière comme des traîtres pour avoir fui les idées nazies, traités ici, d'étrangers et d'ennemis, monsieur et madame Kruger auront réussi à force de courage et d'honnêteté, à construire leur vie dans le village. Toujours le sourire, malgré leur pauvreté, appréciés de tous aujourd'hui, que ressentiront-ils devant le spectacle de leur maison en ruine ? Mila ne peut concevoir le drame réel qui se joue devant ses yeux.

Un cri retentit. Un hurlement de douleur. Ce cri n'émane pas seulement d'une gorge déployée mais plus profondément d'entrailles déchirées. Au bout de la rue, une forme féminine accourt et agite les bras, précédée d'un homme plus rapide, mais silencieux.

— Hans ! Frantz ! Mes enfants ! Meine kinder !

Le cri d'une mère pleurant ses enfants a ceci de très particulier : il ne peut être feint, il est inimitable, secoue le corps et retourne les tripes.

Alors, quand madame Kruger arrive à la hauteur de sa maison en ruine, elle s'effondre sur le trottoir. Monsieur Kruger se précipite dans les décombres. L'éventualité terrible de deux enfants morts saisit Mila et la pousse à suivre le père fébrile au milieu des gravats. Asim assied madame Kruger revenue à elle. Les pompiers arrivent sur les lieux du drame.

— Mes enfants ! Sauvez-les ! Madame Kruger ne cesse de pleurer. Elle ne parvient plus à crier. Tout son

corps tremble. L'effort et ses pleurs tétanisent ses muscles.

Des policiers municipaux éloignent les badauds et établissent un cordon de sécurité. Asim, Jeanne, Dina, et Édouard se retrouvent sur le trottoir opposé.

— Madame ! Monsieur ! Veuillez sortir des décombres ! L'endroit est dangereux ! Crie le caporal Bertrand, chef de la caserne des pompiers, qui comprend en observant l'unique mur encore debout que la maison de deux étages aux murs épais s'est totalement effondrée dans sa cave.

— Mes enfants ! Hans ! Frantz ! L'accent allemand de monsieur Kruger, le père de Hans et Frantz, accompagne une colère légitime.

— Monsieur, calmez-vous, venez. Laissez faire mes hommes. Vous mettez vos enfants en danger. La voix du caporal Bertrand, qui s'est approché avec précaution, est autoritaire mais bienveillante.

— Aidez-moi ! Mes enfants sont enfouis là-dessous ! Monsieur Kruger s'étrangle d'émotion.

— Monsieur, combien de personnes étaient présentes dans la maison au moment de l'effondrement ? demande le caporal.

— Deux ! Hans et Frantz ! Mes enfants ! Des jumeaux ! hurle Kruger. Sa voix est très aiguë. Des larmes inondent son visage blanc de poussière.

— Êtes-vous certain que vos enfants étaient dans la maison au moment de l'effondrement ? Êtes-vous affirmatif sur ce point ?

Kruger hésite à répondre.

— Ja ! Ja ! Oui ! Oui ! Oui ! Nous étions aux champs et ils avaient interdiction de sortir de la maison avant notre retour. Tout est de ma faute ! Tout est de ma faute ! Hans ! Frantz !

— Venez monsieur. Laisser faire mes hommes. Nous allons retrouver vos enfants.

Le caporal se tourne alors vers Mila immobile au milieu des décombres.

— Madame, veuillez quitter les lieux s'il vous plaît. Je le répète. Vous mettez les enfants en danger. Vous risquez de provoquer un nouvel effondrement. Regardez mon équipe est opérationnelle, ajoute le caporal en désignant ses hommes à l'œuvre au milieu des décombres.

Mila se tourne vers le pompier. Elle tient en sa main droite un chapeau de cowboy d'enfant de couleur orange.

— C'est le chapeau d'un de mes enfants ! Ils ont tous les deux le même. Ils ne s'en séparent jamais. Hans ! Frantz ! hurle Kruger en s'élançant vers Mila pour lui arracher le chapeau retrouvé.

A l'amorce de ce geste précipité, la jambe du père allemand s'enfonce de tout son long dans les décombres qui ont cédé sous son poids. Il crie de peur et de douleur. Une clameur secoue la foule retenue sur le trottoir opposé.

— Monsieur, je vous en conjure, suivez-moi. L'endroit est dangereux pour vous et vos enfants. Laissez faire mes hommes. Ils ont l'expérience nécessaire, intime le caporal Bertrand tout en aidant monsieur Kruger à se dégager.

— Occupez-vous de lui ! ordonne le caporal à un de ces hommes avant de retourner vers Mila.

— Madame s'il vous plaît, indiquez-moi, sans bouger, l'endroit où vous avez trouvé ce chapeau. Mila lève le bras et désigne un emplacement proche de l'unique mur resté debout.

— Sapeur 1^{ère} classe Castan, suivez-moi ! Et vous, sapeur Bonon, accompagnez madame en lieu sûr, ordonne le caporal en se dirigeant vers l'endroit indiqué par Mila. Les deux hommes commencent à examiner les décombres.

— Mon caporal ! Regardez ! s'écrie le sapeur Castan. Le caporal et le sapeur-pompier se penchent au-dessus d'une cavité créée par les décombres.

— Oui ! Bien vu ! Sapeur Castan. Les deux hommes tentent d'accéder à la forme découverte.

— Avancez-vous davantage, Castan. Je vous retiens. Vous êtes le plus léger.

Le sapeur Castan s'allonge et confiant en la poigne de son caporal, laisse pendre tout le haut de son corps dans le vide et parvient à toucher la forme découverte.

— C'est un enfant ! Inconscient ! Pouls très faible !

— Pouvez-vous l'agripper ? Nous sommes trois maintenant. Nous pourrions vous remonter.

— Oui, je pense.

— Est-ce qu'une remontée de l'enfant vous paraît dangereuse pour son pronostic vital ?

— Impossible à dire mais rien ne semble entraver la sortie du corps. Nous n'avons pas d'autre choix que de tenter la remontée.

— D'accord, Castan. Allons-y ! Vous autres, soyez prêts à tirer à mon ordre. J'attends votre feu vert, Castan.

Le sapeur-pompier 1^{ère} classe Castan passe les sangles sous le corps de l'enfant.

— Tirez ! s'écrie-t-il enfin.

Les trois pompiers tirent fermement. Castan perçoit une résistance qu'il peine à localiser. Il écarquille les yeux. Rien ne semble retenir l'enfant. Seul le bras gauche pend dans les décombres.

— Stop ! Quelque chose résiste, gronde Castan. Les pompiers relâchent leur effort et observent la scène, attendant des explications.

— Le bras gauche est retenu. Explique Castan.

— Je pense que vous devriez descendre auprès de l'enfant, suggère le caporal Bertrand. Voyez-vous un appui pouvant supporter votre poids ?

— Oui, je pense pouvoir me poser sur ce morceau de béton. Essayons.

— Très bien ! Nous vous retenons.

— J'y suis ! C'est bon ! Je vais identifier ce qui accroche le bras de l'enfant. Retenez-moi pendant que je me baisse !

— Tenez bon les gars ! ordonne le caporal à ses hommes qui maintiennent la sangle entourée autour de la taille de Castan. Quelques secondes de silence s'écoulent. Puis, une expression de surprise s'entend dans la voie du sapeur Castan.

— Une main ! L'enfant tient une main ! Un enfant ! Un autre ! s'exclame Castan. Une clameur secoue les pompiers attentifs.

— Comment cela ? demande le caporal Bertrand.

— L'enfant tient la main d'un autre enfant qui, lui, est coincé dans les décombres.

— Il doit s'agir de son frère jumeau. Pouvez-vous dégager le premier enfant pour le remonter, demande le caporal Bertrand

— Je vais essayer.

Le sapeur Castan se baisse et provoque une tension sur la corde que retiennent ses coéquipiers. D'une main, il tente de desserrer les doigts enfantins, de l'autre de tenir le bras du deuxième enfant.

— Je n'en reviens pas ! s'étrangle le sapeur Castan.

— Que se passe-t-il ? demande le caporal Bertrand.

— L'enfant inconscient ne veut pas lâcher la main de son frère. Impossible ! Les doigts sont totalement crispés.

— Insistez, Castan ! Le temps nous est compté. Nous devons remonter ces enfants.

Le sapeur Castan intensifie alors la pression de sa main sur les doigts de l'enfant inconscient. Il parvient enfin à décrocher les deux mains enfantines. Il lâche le deuxième bras.

— Allez-y ! Tirez ! Délicatement ! Encore ! Très bien ! Continuez ainsi ! C'est parfait ! L'enfant est dégagé ! Vous pouvez le remonter !

Pendant que des hommes prennent en charge le premier enfant. Castan se tourne vers le deuxième enfant coincé. Il informe alors son chef.

— Je vais m'avancer et dégager le deuxième enfant. Envoyez d'autres sangles !

— Les sangles ! ordonne le caporal Bertrand à ses hommes les plus proches. L'enfant est-il coincé ? crie-t-il en direction de Castan.

— Je pense pouvoir dégager son corps. L'enfant est sur le dos. Pouls très faible également. Je ne vois pas de blessures. Mais la visibilité est mauvaise. Je vais accrocher les sangles.

Quelques secondes s'écoulent.

— C'est bon ! Tirez ! Délicatement ! Très bien ! Encore un peu ! Stop ! Cela coince ! Attendez !

Quelques secondes plus tard.

— C'est bon ! Tirez ! Doucement ! Parfait ! Encore ! Très bien ! Bravo !

Les pompiers remontent le deuxième enfant. Ils l'étendent au côté de son frère. La foule retient son souffle. La mère s'élance vers ses enfants entourés de pompiers. Elle est retenue par un policier. Elle se débat, donne des coups. Son mari la calme. Laisse faire les pompiers ! lui ordonne-t-il.

Et les pompiers s'affairent autour des deux petits corps. Castan, remonté de la cavité, est surpris et bouleversé. Même meurtris, les deux visages sont identiques, les deux corps similaires. Les deux pouls sont faibles. Les blessures ne sont pas les mêmes et plus graves qu'il ne l'avait entrevu. Les deux enfants perdent du sang. L'un à la tête, l'autre à l'abdomen. Les pompiers prodiguent les soins nécessaires. Ils sont efficaces. Castan a confiance en ses collègues, des professionnels. Soudain ils empoignent le défibrillateur et s'agitent. Un seul disponible pour deux cœurs d'enfant qui ont cessé de battre au même

instant. Les hommes se regardent. Le choix est impossible. Castan, hors de lui, se précipite au camion. Une clameur dans la foule. Quand il revient, on lui arrache le défibrillateur des mains. Répétition des mêmes gestes sur le deuxième enfant. Assurance, maîtrise et acharnement. Même volonté de voir cet enfant revenir du lieu vers lequel il s'éloigne. Le caporal Bertrand ordonne. Castan prie. Madame Kruger pleure. Les sauveteurs s'agitent. Monsieur Kruger attend. Mila se consume de colère. Dina observe les corps inertes des deux enfants. Édouard commente la situation auprès de Jeanne qui l'écoute. Chacun joue sa partition, le dernier acte d'un opéra tragique. Chacun y met du cœur. Mais cela ne suffit pas. Le destin est cruel. Deux cœurs d'enfants se sont arrêtés définitivement, au même moment, à la même minute, à la même seconde. Main déliée, privé de l'autre, privé de son regard et de sa force, la vie n'a plus de sens. Un silence sombre et glaçant envahit les esprits présents et vivants.

— Signalez l'heure du décès. Je vais avertir la famille. Vous les laisserez approcher, ordonne le caporal Bertrand d'une voix neutre d'expérience, capable de cacher un trouble puissant. Pour lui, le moment est à l'action et non à l'émotion. Elle le submergera plus tard.

— Attendez mon caporal ! La voix est autoritaire et vibrante.

Castan se précipite et passe devant le caporal manquant de le bousculer. Il se penche au-dessus des enfants, attrape la main de Hans et la dépose dans

celle de Frantz. Il referme délicatement ces doigts d'enfants qui ne lui résistent plus. A l'abri des regards, le visage baissé, Castan pleure. Il pleure à double titre. Il pleure la mort cruelle de deux enfants qu'il a échoué à sauver mais aussi, et c'est pour lui le pire, le lien qu'il a défait. Ce lien à l'autre qui donne l'envie de vivre ou de sauver, qui garde en vie le désir d'aimer. Ce lien à l'autre qui engendre la vie et crée l'avis, l'opinion partagée ou non, échangée dans une altérité intensifiée par la réciprocité. Ce lien à l'autre qui entretient la vitalité, la fonde solidement, enrichit l'existence, nourrit l'espérance, guérit de la défiance et dissipe la méfiance. Ce lien à l'autre qui insuffle le désir de bâtir malgré les risques d'effondrement. Ce lien à l'autre qui, s'il n'a pas été défait, s'emporte dans la mort.

*

Les Kruger se penchent sur les deux corps figés et liés de leurs enfants sans vie. Leurs cœurs de parents sont à jamais fendus, leurs corps d'adultes devenus résidus d'un processus d'altération cérébrale. Leurs sens se sont tus.

Leur maison n'est plus. Tout sens a disparu. La nuit a vaincu et avec elle, l'absence visible d'une réalité indicible.

Avec la disparition du prolongement de leurs deux êtres, un pan entier de leur vie est perdu. Ces deux vies issues d'une seule étreinte leur rappelaient chaque jour la force de leur attachement, de leur lien indéfectible malgré les années, les jours mauvais, les vents contraires, le déracinement, l'exil, le rejet d'ici et de là-bas, la haine rencontrée et la peur ressentie.

Jusqu'aujourd'hui, le souvenir de cette double puissance procréatrice qui a raidi leurs corps, coupé leur souffle, trempé leur peau, qui les a liés pour la vie, la leur et celles créées, qui a pris la forme d'une gémellité doublement aimée, leur a insufflé l'envie de vivre. Jusqu'aujourd'hui seulement. Jusqu'à cet instant fatidique, où deux caractères identiques de leur existence ont disparu sous les décombres d'une vie en morceaux. Plus rien ne sera identique maintenant.

Des ombres s'attroupent autour de ces parents prostrés devant les corps de leurs enfants sans vie. Asim, accroupit, tente de soutenir madame Kruger. Dina debout tout près d'eux, observe attentivement la roideur des corps allongés sur le trottoir. Édouard ne peut s'empêcher d'abreuver Jeanne de commentaires traduisant sa peine. Jeanne, quant à elle, calque ses émotions sur celles d'Édouard. Un voisin blanc de poussière pleure. Ses larmes laissent des traces bien visibles sur ses joues.

Mila, elle, ne pleure pas. A quelques pas de distance, elle reste stoïque et assiste à la scène à distance. Son taux de cortisol est trop élevé. Son corps est tendu et douloureux.

Asim s'est relevé. Il s'approche de Mila. Il amorce un geste de soutien et c'est l'explosion.

— Laissez-moi tranquille ! Allez-vous-en ! hurle Mila d'une voix très aiguë.

Toutes les têtes se tournent vers elle. La surprise se propage dans la foule comme une onde. Asim recule instinctivement de quelques centimètres.

— Je dois partir ! répète Mila avec intensité.

— Où comptes-tu aller, Mila ? demande Jeanne qui s'est approchée.

— Je rentre. Notre maison est encore debout.

Mila s'éloigne. Asim, soucieux, la regarde partir.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur. La maison n'est pas loin et nous allons la suivre. Jeanne se tourne vers Dina tout à son examen des deux cadavres.

— Dina ! Allons-y ! Nous devons rentrer pour surveiller Mila. Elle n'est pas bien, crie Jeanne dans la direction de Dina.

Asim est surpris par les mots de Jeanne, le ton froid et coupant de sa voix, le peu d'empathie et de discrétion manifesté. Il lève les yeux. Mila a disparu au détour de la rue. Dina se met en route au rythme lent de Jeanne. Asim les observe. Les liens qui unissent ces trois femmes l'intriguent.

*

Mila marche d'un pas énergique. Elle a quitté le Clos-des-Parts et tourné dans la rue des Bois. Un détour pour penser et laisser son cerveau lui jouer des tours. Mila est en colère et n'écoute plus ses émotions. Elle les subit. Son taux d'adrénaline est élevé. Son rythme cardiaque est anarchique. Sa vésicule biliaire est frénétique. Elle se gratte le bras de manière compulsive. Elle en veut à la terre entière et à voix haute.

— A quoi bon vivre ! Toi, la mort ! Je te hais ! La voix est devenue un cri.

— Tu profites de la faiblesse d'hommes idiots et de femmes inconscientes ! Satanés parents ! Comment peut-on laisser ses enfants sans surveillance ? De quel

droit leur interdit-on de sortir d'une maison ? Comment peut-on les priver ainsi de liberté et les conduire à la mort. Autant les tuer à la naissance.

A ces mots, Mila se tord de douleur. Son estomac s'est violemment crispé. Son souffle est coupé. Quelques secondes d'arrêt sur le trottoir lui sont nécessaires. Elle reprend sa respiration, puis son pas et enfin sa diatribe.

— Et vous, les enfants ! Hans ! Frantz ! La voix de Mila s'est changée en pleurs. Pourquoi n'avez-vous pas désobéi ! Vous êtes morts par lâcheté ! Par peur de désobéir. Par peur des coups, de la punition ! Petits lâches aux regards tendres ! Je vous aime ! Je vous déteste ! Vous avez eu peur de quelques coups. Regardez mes mains ! Regardez mes bras ! La douleur est inévitable. Il faut l'accepter. Si seulement vous aviez eu ce courage, vous seriez encore là.

Mila pleure. Son pas s'est accéléré. Des larmes chaudes coulent le long de ses joues rouges. Une tête se montre à la fenêtre d'une maison comme Mila remonte la rue. Quelle étrangeté que cette jeune femme agitée, tête et paumes levées vers le ciel.

— « Pourquoi me fais-tu voir l'injustice ? Et pourquoi tolères-tu l'oppression ? »

Mila récite en pleurs les paroles du prophète Habacuc.

— « Pourquoi cette destruction et cette violence autour de moi ? Pourquoi toutes ces disputes et tous ces conflits ? »

Mila s'accroche à ces mots et à leur syntaxe, comme à une structure qui a prouvé sa solidité et sa permanence, comme à l'arbre contre lequel sa main

cherche un appui. Elle les agrippe pour ne pas s'effondrer. Elle les récite pour donner un sens à une réalité qui l'effraie et l'afflige, qui la désespère et lui nuit, qui l'écoeure et l'épuise, qui la ronge et la ruine.

— Seigneur, vous êtes bonté et justice ! Qu'ont donc fait ces enfants ? Ne sont-ils rien pour vous ? De mauvais bougres, au mauvais endroit, au mauvais moment ? Un imprévu ? Une malchance ? Quelle honte ! Vous dédouaner aussi facilement de nos malheurs est indigne ! Les mettre sur le dos du hasard ! De l'infortune ! Tellement facile ! Oui, je connais les paroles de l'Ecclésiaste ! « Les temps difficiles et les événements imprévus. » La faute à pas de chance. Elle a bon dos la malchance ! C'est facile de s'affranchir de toute responsabilité ! Des enfants sont morts parce que vous n'avez pas prévu, parce que vous n'avez pas arrêté la main du hasard, le bras du destin. Mila marque une pause, adossée à un arbre.

— Est-ce ma faute Seigneur ? La voix de Mila s'adoucit. Après avoir approuvé ma souffrance, vous m'en demandez encore. Dois-je souffrir davantage ? J'y suis prête. Je suis disposée à extirper le mal qui me ronge. Mais ces enfants n'étaient pas fautifs.

Mila se remet en marche. Silencieuse, elle se morfond. Un voile sombre s'étend sur ses yeux. Plus aucune couleur ne chatouille sa rétine. Une odeur nauséabonde lui retourne le cœur. En cette chaude soirée d'été, Mila a froid. Sa salive a un goût de bile et ses oreilles bourdonnent péniblement. Des ténèbres l'enveloppent comme un linceul étouffant.

— *Maman, ne pleure pas. Hans et Frantz sont partis. Mais, moi, je suis là ! Je ne te quitterai jamais. Nous sommes bien ensemble. Nous n'avons besoin de personne.*

Chapitre 10 - Flagellations

— Ah ! Mila ! Enfin ! Où étais-tu ? demande Jeanne quand Mila entre dans la cuisine.

— J'avais besoin de marcher et de réfléchir, répond Mila, l'esprit encore en ébullition.

— J'espère que la réflexion a porté ses fruits, ironise Dina qui vient d'entrer dans la pièce.

— Laisse-moi tranquille, Dina ! Ce n'est pas le moment. C'est jour de deuil, réplique Mila, brutalement ramenée dans l'instant présent et dans la pièce étroite.

— Tu es partie toute la matinée. Puis, survient ce drame terrible et tu disparais, s'obstine Dina.

— Hans et Frantz sont morts, bon sang ! Les lèvres de Mila tremblent et laissent échapper un cri. Et tu ne penses qu'à me faire des reproches !

— Malheur ! Malheur ! Malheur ! La voix de Jeanne est sanglots. Que de malheurs depuis... Jeanne ne parvient pas à finir sa phrase.

— Depuis quand, Mama ? Finis ta phrase, s'il te plaît, et pour une fois, toutes les deux, dites tout haut ce que vous pensez tout bas ! Mila ne peut contenir son émotion. Ses yeux en colère cherchent à dévorer Dina.

— Depuis que ton père est mort, Mila ! crie Jeanne en cachant son visage dans ses mains.

Mila reste sans voix devant la détresse de sa mère.

— Tu as disparue toute la matinée. Nous ne savions pas où tu étais, répète Dina.

— Dois-je te rendre compte de tous mes déplacements ? lâche Mila dans un murmure, à bout de force.

— Oui, quand cela entrave le travail aux champs. Et ce matin, nous avons besoin de toi. Crois-tu Mama capable de prendre en charge tes obligations. Tu n'es pas seule au monde. As-tu pensé à Mama ? demande Dina d'un air vindicatif.

— J'avais prévenu Mama. N'est-ce pas ? rétorque Mila en se tournant vers sa mère.

— Malheur ! Malheur ! Malheur ! Pourquoi tous ces malheurs ? Sanglote Jeanne. Mila s'approche de sa mère.

— Mama, arrête de te morfondre... commence Mila.

— Et comble de tout, non seulement tu disparais, mais tu réapparaîs en compagnie de cet homme, la coupe Dina.

— Asim est notre voisin. Je l'ai croisé en me rendant à l'église. Rien de mal à cela ! Laisse-moi tranquille ! réplique Mila d'un ton sec.

— A l'église ? Un jour de semaine ? Quelle idée ! Et mon sixième sens me dit que tu n'as jamais atteint l'église. Est-ce que je me trompe ? demande Dina d'un ton accusateur.

— Que faisais-tu avec ce jeune homme ? demande Jeanne d'une voix lasse et basse.

— Nous avons discuté, répond Mila.

— Discuté ? Et de quoi ? Il n'a donc pas de travail celui-là, qu'il a le temps de discuter ! lance Dina.

— Asim m'a simplement montré sa propriété. Il expérimente des méthodes agroécologiques. C'est un ingénieur agronome.

— Grand bien lui fasse ! En attendant, nous avons dû pallier ton absence, rétorque Dina.

— Mila, tu dois être prudente avec les hommes surtout ceux que nous ne connaissons pas. Rappelle-toi ce que tu as subi, déclare Jeanne, inquiète.

De nouveau, un voyant rouge s'allume dans l'esprit de Mila. L'inquiétude de sa mère la pénètre et ravive une douleur en elle. Paradoxalement, Mila supporte mieux les coups. Tous ces sous-entendus, ces reproches à peine déguisés, ces mises en doute et en accusation, ont un effet dévastateur sur son cerveau et son corps. Mila s'enferme dans un mutisme inquiétant, vestige d'une période de son existence où elle n'a plus prononcé un mot.

Dina peut bien continuer ses critiques, Mila est partie. Dina pourrait lui retourner une giflle. Elle ne ressentirait rien. Mila est dissociée. Son esprit est déconnecté de son corps. Les mots sont devenus un bruit de fond. Mila assiste à la scène, spectatrice de sa propre vie. Jeanne lui pose une question qu'elle n'entend pas.

— *Maman ? Ça va ? Pourquoi ne réponds-tu pas à Grand-mère ? Que faisais-tu avec ce monsieur ? Sans moi ? Est-ce que je le connais ?*

— Mila ! Mila ! Mila ! finit par crier Jeanne comme Mila reste immobile et silencieuse.

Mila oblique légèrement son regard. Elle voit maintenant, de très haut et de très loin, ce visage de mère devenu tout petit. La voix maternelle n'est plus qu'un murmure. Mila tourne le dos lentement et s'éloigne. Elle monte dans sa chambre.

— Mila ! Où vas-tu ? Reviens ici ! Nous n'avons pas terminé. Tu n'as pas mangé, hurle Jeanne avec colère. Dina observe le dos de sa sœur en silence.

*

Mila monte lentement chacune des marches la conduisant à sa chambre. Les cris dans la cuisine se sont tus. La nuit est tombée. Mila ferme la porte derrière elle, se déshabille et enfile sa chemise de nuit. La chaleur est étouffante. Mila supporte mal cette seconde peau de coton qui recouvre, du cou jusqu'aux chevilles, son corps entièrement nu. Elle s'assoit sur son lit. Son regard est vide, sans expression, comme plongé en elle-même. Les visages enfantins, gris et froids, de Hans et Frantz flottent dans la pièce. Lasse d'un équilibre perdu, Mila pose ses mains sur le lit de chaque côté de son corps. Aucune expression de la souffrance qui se développe en elle n'est visible. Pourtant, un feu de reproches se forme au fond de ses entrailles. Il s'appête à remonter le long de ses organes pour venir irradier sa poitrine, enflammer son cœur, et exploser dans son cerveau. Malgré cela, aucun signe ostensible de cette culpabilité qui la dévore. Pire, aucun moyen de l'exprimer corporellement.

Sans un reflet dans les yeux, Mila observe attentivement. L'image est nette et précise. Deux visages la regardent impassibles. Deux bouilles

enfantines et grisâtres. La mort, en couleurs sombres, s'est imprimée sur la rétine de Mila. Elle a pénétré son corps, le gangrène, le souille, et réclame une expiation. Mila se lève alors lentement, se retourne et monte son genou droit sur le lit, ramène le gauche, et pose ses fesses sur ses talons. Ainsi à genou sur son lit, dans cette position douloureuse et humiliante, son corps nu sous sa chemise de nuit, Mila glisse la main entre le matelas et le mur, attrape, à défaut d'une discipline, un martinet dissimulé. Mila tient l'objet dans la main mais elle n'éprouve pas la sensation du bois dans sa paume ni du cuir des lanières sur le dos de sa main. Mila ne souhaite pourtant qu'une chose. Éprouver à nouveau ces sensations perdues. Ressentir les stimulations de son épiderme. Percevoir une action de son système nerveux cutané. Une simple érection pilaire arrêterait son geste. Mais rien. Mila ne ressent rien. La souffrance morale anesthésie l'organisme. Le corps de Mila est étouffé, endormi, enseveli sous le poids de ses péchés de mauvaise fille qui attire les hommes et le malheur. Trois visages d'enfants morts la blâment sans vergogne.

Le manche qu'elle serre dans la main lui permettra d'expier ses fautes, les lanières de cuir de se reconnecter à son corps.

— Maman, pourquoi hésites-tu ? La discipline ne fait pas de mal aux enfants, encore moins aux adultes. Ce n'était pas bien de partir voir cet homme sans moi. Cela m'a beaucoup contrarié. Comment as-tu pu m'oublier ainsi, moi, ton fils, ton unique ?

Le premier geste de Mila est imprécis et faible. Elle peine à ressentir le coup sur son dos à travers le tissu en coton.

— *Plus fort, Maman ! N'aie pas peur !*

Mila défait les boutons de sa chemise de nuit, découvre sa poitrine, extrait ses bras des manches et met à nu la peau de son dos. Le deuxième coup est précis et sec. Une marque rouge apparaît sous sa nuque.

— *C'est bien ! Maman ! Je sens l'effet de la discipline. Continue...*

Le troisième coup est brutal. Mila ressent une douleur. La peau rougit. Elle continue... Les coups, la douleur, le rouge sur son épiderme et une sensation de chaleur s'intensifient. Au cinquième coup, Mila laisse échapper un cri étouffé. Indignité et culpabilité jaillissent enfin, suintent de tous les pores de sa peau, s'écoulent par les yeux et la gorge, par les cris qu'elle refoule, la main gauche posée sur sa bouche.

Survient alors un phénomène étrange et nouveau qui ne s'était jamais produit lors d'une séance de flagellation. Mila pense à un homme. Elle pense à Asim. Ses grands yeux verts et sa façon de la regarder. Ses mains différentes de celles des hommes d'ici. Mila les imagine douces sur sa peau martyrisée.

Le péché pénètre l'esprit. Plus elle pense à Asim, plus son poignet se durcit. Sa paume s'affermit sur le

manche. Avec habileté maintenant, elle projette en arrière les lanières du martinet. Le geste est gracieux. Ses deux jambes se contractent. Le haut de son corps accompagne le mouvement. Au claquement du fouet, la rondeur de ses seins se dévoile, ses tétons se durcissent et la douleur irradie tout le dos. Sa main gauche étouffe, sur la bouche, un cri guttural et profond qui accompagne une tension douloureuse du corps.

Mila est surprise de la sensation qu'elle ressent dans le bas de son ventre. Ce n'est pas une douleur seule comme à l'accoutumée, mais bien plutôt un ébranlement, une crispation inattendue de ses entrailles, un plaisir. Oui ! La douleur d'abord, puis un plaisir en fin. Mila cherche à provoquer à nouveau, cet émoi, cette connexion à son corps. Les lanières de cuir frappent sa chair. La douleur irradie le dos, les reins, le ventre. Mila serre les jambes et contracte son périnée. Un plaisir inonde ses entrailles. Asim ! Mila ravale dans sa gorge ce prénom murmuré. Mais la curiosité l'emporte. Un autre coup et, à nouveau, une décharge tout en bas du ventre. Une douleur et un plaisir, une volupté dans la souffrance, une contraction des muscles, du temps, de l'esprit. La honte, l'appétit, la culpabilité, le désir, l'interdit, une jouissance... Tout se contracte dans le corps de Mila, prise de frissons et de tremblements intenses, nouveaux, viscéraux. Un dernier coup vient la libérer dans un spasme qui l'empoigne tout entière. Asim ! Ce cri mal étouffé l'accompagne comme elle s'écroule sur le lit, épuisée, en sueur, son dos rouge exposé, nu.

Et l'inattendu se produit. Dina entre brusquement dans la chambre. Elle se fige devant la position de Mila et perçoit les réminiscences d'un sentiment étrange, indéfinissable, insolite dans cette maison. A son entrée dans la pièce, le spasme qui a ébranlé la chair de sa sœur s'est propagé dans l'air et a percuté son corps. Alors qu'il s'évanouit, Dina décèle les restes d'un plaisir coupable, devenu en elle émoustillement inavouable. Comme un parfum dans l'air, une fraction du temps suspendu, un éclat étrange sur la peau humide et rougie de Mila, une lueur curieuse dans ses yeux qui se tournent vers elle, dans ce geste qu'elle fait pour couvrir sa poitrine, dans cette moue qui se dessine sur ses lèvres quand elle couvre son dos. Dina cherche dans les yeux hagards de Mila une explication à ce sentiment déroutant qui la traverse.

— Je t'ai entendu prononcer son nom ! trouve-t-elle à dire, les yeux plongés dans ceux de sa sœur dans l'intention de pénétrer son esprit par effraction.

Mila se ressaisit, termine le mouvement de ses mains et cache le haut de son anatomie. Son regard se plante avec défi dans celui de sa sœur. Dina comprend que les portes de l'esprit de Mila se sont refermées. Elle n'en apprendra pas davantage sur ce plaisir inqualifiable et insaisissable. Elle lâche ces derniers mots en sortant, le dos tourné.

— La pénitence ne se pratique pas sur le lit mais à même le sol ! Pécheresse !

Mila laisse retomber sa tête sur ses genoux, reprend son souffle. Son poignet et son bras sont douloureux. Elle aperçoit du sang sur le manche du martinet. Elle se redresse, ouvre la main et observe le fouet en équilibre. La blessure de sa paume s'est rouverte. La douleur est légère. Celle de la peau de son dos plus intense. Ses souffrances physiques chassent le souvenir d'un plaisir étrange, éphémère, nouveau, indicible, qu'elle ne peut encore appréhender correctement. De vieux démons reprennent alors leur droit, d'autant plus nombreux que sa concentration sur ses sensations physiques a libéré son esprit et fait place neuve à d'autres pensées plus terribles encore.

Mila s'allonge alors sur le ventre. Les bras le long du corps, les paumes tournées vers le ciel. Le regard contre le mur. Elle ne bouge plus. Le tissu de sa chemise de nuit ne frotte plus son dos. Le soulagement espéré de la pénitence est éphémère. Une fois les coups terminés, la culpabilité et la honte l'oppressent à nouveau. De tout son poids, Mila s'enfonce dans le matelas. Comment un événement ancien, achevé, révolu, peut-il encore peser à ce point sur le corps ? Un cadavre pèse lourd quand la vie l'a tout juste abandonné. Mais en poussière, sa masse est infime. Le temps l'éparpille au gré du vent.

Alors, une nouvelle prise de parole de l'auteur s'impose. Quel est donc, Mila, ce poids qui martyrise tes épaules ? Quel est donc ce secret qui dissocie ton esprit de ton corps ? T'en souviens-tu seulement ? Es-tu encore à même d'ordonner les bribes de souvenir qu'il te reste pour en former un récit cohérent et y

mettre enfin un terme, un point final ? Ou dois-je le faire pour toi ? Tu n'es pas condamnée à rester prisonnière d'un passé sans fin comme s'il était présent et à le revivre inlassablement.

— *N'écoute-pas ces fadaises, Maman ! Il faut chérir le passé et s'y réfugier. C'est notre seule consolation, à nous deux, quand le présent inquiète. Le passé nous a construits. Le passé nous a unis. Je serai toujours là, avec toi, et pour toi. L'avenir, aussi simple qu'une enfance, est à nous.*

Mila est en sueur. Des idées angoissantes l'empêchent de dormir. Elle est tourmentée par des personnages inquiétants. Elle étouffe. Elle doit se lever et sortir. Elle descend l'escalier de la maison avec lassitude et désespoir. Elle s'enfonce dans un abîme de tristesse. Au milieu de la nuit, Mila sort dans le jardin. A ses premiers pas dehors, elle se sent faible et réalise que la séance de flagellation a manqué de modération. Loin de l'expiation recherchée, Mila a franchi de nouveaux interdits. Jamais Dieu, pense-t-elle, ne lui pardonnera ses péchés et sa sécheresse spirituelle. Pourquoi tant d'idées noires l'assaillent-elle de la sorte ? Et ces flashes mémoriels qui l'épouvantent, en est-elle responsable ? Mila souffre. Elle donnerait tant pour un peu de repos, un apaisement de ses cellules neuronales. Mais rien n'y fait, depuis trop longtemps maintenant. Une pulsion la saisit, une envie de s'en prendre à son corps. Sa voix tremble comme elle parle tout haut.

— La dernière fois, vous m'avez entendu, mon Dieu ? Dois-je recommencer ? Mon corps a été profané...

Mila se tait, incapable de finir sa phrase. Se souvenir est trop douloureux. Oublier. Oublier. Oublier. Rien qu'un instant. Empêcher la remontée au cœur. Contrôler sa mémoire et l'anesthésier, la mettre hors d'état de nuire. Mila avance entre les allées des parcelles maraîchères. La chaleur l'opprime. Elle tombe à genou. Et les souvenirs refont surface. Un flash mémoriel la saisit. Elle porte les mains à son ventre. Elle ressent le poids d'un corps sur le sien. Une corpulence la suffoque. Une ombre tente de la pénétrer. Mila éprouve une douleur vive et actuelle. Elle ne se souvient pas. Elle revit la scène. Elle ne se remémore pas. Les sensations sont tangibles et réelles. Son rythme cardiaque s'est accéléré. Elle a le souffle coupé. La douleur est aiguë. Mila est transie de peur. On l'étouffe. On tente de la pénétrer. Elle hurle et s'allonge sous ce poids. Ses doigts s'agrippent au sol. Ses ongles pénètrent la terre. Son visage et son corps se tordent de douleur. On pèse sur son corps. On tente de la pénétrer de force. Une main appuie sur ses lèvres. On l'étouffe. On tente de la pénétrer.

On la pénètre. Et Mila ne résiste plus.

Tout son corps se relâche. Elle étend ses jambes, les bras écartés et les paumes ouvertes vers le ciel. Mila ne ressent plus rien mais elle sait qu'on la pénètre. Plusieurs fois. Mila ne ressent rien mais elle comprend ce que son corps subit. On la pénètre de force. On la pénètre malgré elle. Encore et encore. On pénètre son corps inerte. On franchit toutes les limites. Un liquide

chaud coule en elle, à l'intérieur d'elle, en son tréfonds, dans son vagin, dans son ventre, sous son épiderme, sous son derme, sous son hypoderme, malgré elle, contre elle, au mépris d'elle. Toutes les limites ont été franchies. Mila le ressent dans son corps aussi intensément qu'hier.

*

Mila gît au sol entre les rangées de pommes de terre séchées, ses membres immobiles. Elle peine à se calmer, son corps inerte. Son rythme cardiaque est encore beaucoup trop élevé. Elle suffoque sans aucune manifestation visible à la surface de sa peau. Aucune larme ne coule sur son visage. Ce souvenir l'a terrassée sans pour autant l'avoir épuisée. Cette remembrance a éclaté dans son cerveau et gorgé son corps d'une énergie incontrôlable et délétère. Mila se redresse sur son séant. Elle doit extraire ce mal qui coule en elle. Un éclat de lune au sol attire son regard. Un débris de verre brille en cette nuit d'été.

Mila attrape le tesson de verre coupant. Elle relève sa chemise de nuit. La lune pleine éclaire sa féminité souffrante, illumine ses genoux graciles et révèle les courbes arrondies de ses cuisses. De sa main droite, Mila approche le morceau de verre et pratique une entaille sur le haut de sa cuisse droite. Le geste est précis. L'incision, longue de dix centimètres, peu profonde, est suffisante pour ouvrir l'épiderme et atteindre le derme. Mila serre les lèvres et ferment les yeux. Sa main gauche se contracte et laisse des traces de doigts rouges autour de son genou droit relevé. Le sang coule le long de la cuisse. Elle lâche le bout de

verre ensanglanté. Soulagée, elle ouvre les yeux. Le venin suinte. Le fiel déborde. La fiole se vide. Mila s'apaise. La blessure est superficielle. Déjà, le sang coagule.

*

Assise, les jambes dénudées, Mila regarde alentour. La lune éclaire la végétation. Elle observe les ombres des plants de pommes de terre desséchés. Après avoir mené son corps à un état d'intensité extrême, le silence la saisit et l'envahit.

Asim avait raison. Tout n'est que silence autour d'elle. La nature est muette. La terre est sans vie et sans voix. Tout a été arraché, labouré, pour laisser place à une seule et unique semence implantée de force, donnant naissance, après l'agriculture, à la monoculture et son mutisme, à l'épuisement des sols et à l'appauvrissement de la culture, de la tradition orale, du savoir écologique, et de la connaissance du vivant qui s'éteint génération après génération.

Avec la biodiversité, c'est le bruit de la vie qui a disparu. Après le viol, le silence.

*

Mila observe le sang séché sur sa cuisse au moment où un amas de nuages sombres cache la clarté de la lune. Elle lève alors les yeux dans le noir et un premier éclair entre deux nuages illumine sa jambe meurtrie. Un deuxième frappe le sol au loin. Mila suit la luminosité des yeux. Puis se retrouve à nouveau dans le noir. Elle reste immobile, assise au milieu des cultures maraîchères.

Une première goutte tombe sur sa joue. Puis une autre sur sa cuisse. Mila cherche, dans le noir, à localiser l'impact de chaque larme de pluie sur son corps. Une sur son genou. Une sur sa cheville. D'autres sur ses pieds. D'autres encore sur ses jambes. Elle lève son visage vers le ciel. Dans le noir, elle sent d'autres gouttes rafraîchir ses joues.

Mila se met à pleurer, comme une libération, une délivrance, une décongestion même. Elle ne parvient plus à stopper ses larmes. Tout son corps s'agite. Ses épaules tressautent sans discontinuer. Elle porte ses mains à sa bouche. Mila pleure. Elle a compris. Elle sanglote. Elle gémit. Son visage est baigné de larmes et de pluie.

Un rai de lumière apparaît et disperse les nuages. La pluie de courte durée cesse. Pas assez d'eau pour nourrir la terre, mais suffisamment pour redonner espoir. Alors, Mila se lève. La moiteur colle le tissu à son corps. Un cercle rouge apparaît à la cuisse droite. Mila n'y prête pas attention. Elle rentre, le corps épuisé et douloureux, mais le cœur allégé.

A la première heure demain matin, elle se rendra chez Asim.

Chapitre 11 - L'arbre

Au matin, Mila est prête à sortir. Son corps est fatigué. La faim la tenaille. Elle doit parler à Asim au plus tôt de ce silence troublant ressenti hier. Une odeur de pain grillé heurte ses narines comme elle sort de sa chambre. Son ventre gargouille d'impatience. Jeanne, sa mère, déjà active, est debout dans la cuisine.

— Bonjour Mila.

— Bonjour Mama, répond Mila d'une voix enrouée. La nuit a détendu ses cordes vocales mais pas son esprit en ébullition comme le lait dans la casserole que saisit Jeanne juste avant qu'il ne déborde.

— Tu t'apprêtes à sortir ?

— Oui. Une urgence. Ce ne sera pas long.

— Non, Mila ! Pas aujourd'hui. Où comptes-tu aller comme ça ? Jeanne verse le lait frémissant dans le bol de Mila.

— Cela ne te regarde pas. J'ai 26 ans, Mama ! rétorque Mila agacée.

— Comment cela ? Cela ne me regarde pas. Je suis ta mère depuis 26 ans. Et oui ! Je veux savoir où tu vas. Je ne veux pas que tu nous attires des ennuis.

Sur ces paroles, entre Dina dans la cuisine, le visage impassible. Elle reste silencieuse. Un incident grave est survenu.

— Je savais qu'elle ne tiendrait pas longtemps par cette chaleur. Elle n'allait pas bien, explique Dina.

— Justine ! Les deux voix de Jeanne et Mila se sont entremêlées dans un même élan de surprise.

— Oui, elle est morte, comme Violette, sa mère. Je m'y attendais. Rejetée par sa mère et le troupeau, elle était fragile. Plus rien à boire. Plus rien à brouter. Cela devait arriver. Je n'ai rien pu faire.

— Tu n'as pas à t'en vouloir, Dina. Tu as fait ce que tu as pu. Encore une bête morte. Encore un malheur. Mon Dieu, quand cela cessera-t-il ? lance Jeanne qui s'est assise, sous le coup de cette mauvaise nouvelle.

— Oh ! Je ne m'en veux pas. C'est la vie. Soit tu es fort et tu survis. Soit...

— Arrête avec ta philosophie à la mords-moi-le-nœud ! s'emporte Mila. Les deux femmes la regardent surprises. Ce ne sont pas les valeurs que nous enseigne l'église ! Où est la compassion que mérite cette pauvre bête ?

— La compassion n'implique pas la naïveté. Je ne fais qu'un simple constat. C'est une triste réalité, réplique Dina d'un ton cassant.

— Constat qui semble te réjouir ! Dis-le ! Mila ne se contrôle plus. Sa voix est très aiguë.

— Comment oses-tu me parler des valeurs de l'église alors que la colère t'anime, ajoute Dina d'un ton calme malgré l'irritation qui commence à monter en elle. Mila lève les mains au ciel. Elle s'agite dans la cuisine.

— Je n'en peux plus de vivre dans cette maison ! J'étouffe. Je dois partir ! Je ne vous supporte plus ! Vous avez à longueur de journée des raisonnements négatifs, paranoïaques, orgueilleux, égoïstes. Je n'en peux plus ! Je vais implorer ! Je dois sortir !

Mila est totalement hors de contrôle, en crise. Tout ce qu'elle a tu, pendant des jours, des semaines, des années, doit sortir, s'écouler de son corps. Hébétée, Jeanne reste sans voix devant la crise de Mila. Dina reste impassible, stoïque devant la porte empêchant toute velléité de sortie. Mila s'approche d'elle.

— Tu ne penses tout de même pas que tu vas partir tranquillement, comme si de rien n'était, après nous avoir parlé sur ce ton. Et tu ne crois tout de même pas que tu vas nous refaire le coup d'hier. T'absenter toute la journée et nous laisser le travail. Il y a un arbre à abattre aujourd'hui !

— Comment cela ? Les deux voix de Jeanne et Mila se sont à nouveau entremêlées dans la surprise de cette annonce. Un silence plane dans la cuisine. Les deux sœurs s'observent. Jeanne réfléchit.

— Oui ! Vous m'avez bien entendu ! Nous avons un arbre à couper. J'ai bien réfléchi. Cet arbre est une cause de nos malheurs. Il boit l'eau de la nappe phréatique. Nos pommes de terre sont asséchées. C'est notre propriété, ici ! Cette eau nous appartient. Il faut agir sans tarder comme l'a fait Édouard depuis bien longtemps. C'est triste pour cet arbre. Mais il faut soulager notre sol de ce poids et nos pommes de terre ne s'en porteront que mieux.

Mila est abasourdie par ce qu'elle entend. Sa colère s'est évanouie. Elle ne pensait pas que ce sujet reviendrait si vite sur la table.

— Écoute ce que tu dis, Dina. Je n'en reviens pas ! Cet arbre serait donc le responsable de nos malheurs. Le responsable de la mort de Violette et de Justine. Et

peut-être même le responsable de la mort de Hans et Frantz, tant qu'on y est...

— Oh ! J'en ai marre ! Cela devient insupportable ! Il faut toujours que tu caricatures mes propos. J'ai bien dit, si seulement tu écoutais correctement : « *Une* des causes de nos malheurs ». Cet arbre n'est pas *la* cause de tous nos malheurs. Il existe d'autres causes à nos malheurs. Il n'y a pas à aller bien loin pour en trouver, ajoute Dina d'un ton sec en plantant son regard dans celui de Mila.

— A quoi fais-tu allusion ? Parle franchement ! réplique Mila sans réfléchir, poussée à bout.

— Es-tu certaine de vouloir aborder ce sujet ? Il risque de t'embarrasser, répond Dina en défiant Mila du regard.

— Parle et finissons-en avec les sous-entendus. Mila est à nouveau hors d'elle-même. Elle bout. Son cœur s'emballe. Ses mains se crispent.

— Toujours le même sujet Mila, malgré nos avertissements. Où comptais-tu aller ce matin, toute apprêtée comme tu l'es ?

— En quoi cela te regarde-t-il ?

— Cela nous regarde, à partir du moment où ton attitude jette le discrédit sur notre maison et que tu te mets en danger. Ton père serait mécontent. Paix à son âme ! intervient Jeanne d'un ton autoritaire.

— Mila, ouvre les yeux ! continue Jeanne d'un ton suppliant. Nous vivons malheur sur malheur depuis que...

— ...mon père est mort et tout est de ma faute ! C'est cela ? répond Mila, les poings fermés, au bord des larmes. Ah ! Je n'en peux plus de vos insinuations !

Mila s'emporte et tape de ses deux poings sur la table.

Jeanne et Dina sursautent et se regardent inquiètes.

— Mila ! Arrête cela tout de suite ! crie Jeanne.

— Enfin son vrai visage, ajoute Dina calmement, maîtrisant l'inquiétude que suscite en elle la réaction de Mila.

— Oh toi ! Je ... Mila ne termine pas sa phrase. Son bras est levé. Sa main tremble. Ses lèvres serrées empêchent les derniers mots de sortir. Dina fait un pas sur la gauche et s'éloigne de la porte.

— Pas de cela dans cette maison ! hurle Jeanne qui voit dans le visage allongé de Mila les traits de son défunt mari Albert lors de ses mauvais jours.

Un silence subit tombe dans la cuisine. Mila se tait mais ne parvient pas à se calmer. Elle doit sortir. Elle doit agir.

— Si cela vous fait plaisir, alors soit ! Je vais vous donner ce que vous voulez toutes les deux ! Vous en assumerez les conséquences ! Fini le peu d'ombre qu'il nous restait dans ce jardin !

L'accès de rage et la fin de la phrase de Mila s'entendent à travers la porte de la cuisine qu'elle claque en sortant. Le carreau se brise. Jeanne et Dina la suivent du regard alors qu'elle se rend dans la grange au bout de la cour.

Mila ressort de la grange, habillée du vieux bleu de travail de son père, chaussée de ses grandes bottes,

une tronçonneuse thermique à la main. Dina et Jeanne l'observent sur le perron de la cuisine.

Mila dépose la tronçonneuse au pied de l'arbre et prend le temps d'accrocher ses longs cheveux noirs en chignon. Elle dévoile au grand jour une nuque blanche marquée d'une trace rouge et un port de tête altier. Sa détermination se lit dans la position de son corps, droit, tendu, les pieds plantés dans le sol, les mains au-dessus du crâne attachant ses cheveux, et dans son regard noir, intense, résolu. Elle se baisse pour attraper la poignée du lanceur et tire de toutes ses forces. Une fois. Deux fois. Trois fois. Le moteur ne se lance pas. Elle peste, se redresse et attrape les gants abandonnés dans la poche du vêtement de son père. Elle tire à nouveau sur le lanceur. Enfin le moteur démarre.

Mila prend bien appui sur ses jambes et commence à tronçonner l'arbre de toutes ses forces. Le vieux chêne résiste. Son écorce est entamée. Mais les fibres ligneuses du bois s'avèrent très denses, épaisses, serrées, tenaces. Chez les chênes, l'âge est une force opiniâtre. Mila peine et sue à grosses gouttes. Son irritation lui a fait oublier cette maudite chaleur. Elle étouffe dans le bleu de travail. Elle pose la tronçonneuse à terre sans en arrêter le moteur. Elle extrait ses bras du vêtement et en noue les manches autour de sa taille. Le tee-shirt qu'elle porte, mouillée de sueur, laisse apparaître ses formes et son soutien-gorge. Jeanne détourne le regard et entre dans la cuisine. Dina s'approche et crie à sa sœur.

— Il faut t'attaquer aux racines ! Si la souche reste alors elle continuera à boire notre eau !

Mila hausse les épaules, reprend la tronçonneuse et s'attaque aux grosses racines qui pénètrent la terre. La tronçonneuse fait jaillir du sable, de la poussière et des cailloux. Mila plisse les yeux et serre les lèvres. Dina s'éloigne. Arrive Édouard, le voisin, qui a entendu la tronçonneuse. Jeanne sort précipitamment de la cuisine un vêtement de femme à la main.

— Mila, tiens ! Enfile ce tee-shirt. Il est plus large. Tu seras plus à l'aise pour travailler, crie Jeanne qui cherche de sa voix à surmonter le bruit de la tronçonneuse. Mila arrête le moteur de l'engin. Le silence surprend tout le monde, tout comme les gestes qu'elle effectue quand elle se retourne, ôte le tee-shirt qui lui colle à la peau, et laisse apparaître l'attache de son soutien-gorge sur un dos nu et rouge. Elle enfile le vêtement de sa mère.

— Merci Édouard de venir nous aider. D'autant qu'avec tes vaches mortes, je sais que la situation est difficile. Les experts de l'agence sanitaire ont-ils pratiqué les autopsies ? demande Jeanne à Édouard pour distraire son attention de sa fille.

— Euh... Non ! Pas encore, répond Édouard détournant le regard de Mila pour s'adresser à Jeanne. Demain. Normalement. J'ai ordre de ne toucher à rien avant leur passage. Ce spectacle sous mes fenêtres me désole. Il faut que je me change les idées, ajoute Édouard, regardant Mila du coin de l'œil.

— Allons-y Édouard ! Tu as compris que nous avons un arbre à abattre, déclare Mila avec une voix de défi comme elle attrape la tronçonneuse.

— Attends Mila ! lance-t-il.

— Ce que tu souhaites accomplir demande réflexion. Notamment pour anticiper l'endroit où chutera l'arbre. Même s'il ne mesure que 15 mètres de haut. La chute sera impressionnante. Mieux vaut éviter un accident, continue Édouard.

Mila l'écoute attentivement.

— Premièrement, ne pense pas pouvoir arracher la souche. Tu ne te rends pas compte du travail de titan dont il s'agit. Tu pourras si tu veux tronçonner toutes les grosses racines. Ensuite, le mieux sera de percer la souche de plusieurs trous de foreuse, assez profonds pour y verser de l'eau de javel concentrée, renouveler l'opération tous les mois. Dans six mois, ta souche sera morte. Elle partira en lambeau rien qu'à la force de poignet.

— Nous allons tronçonner l'arbre à peu près à la hauteur où tu l'as attaqué. C'est très bien ! Et le faire tomber du bon côté, continue Édouard qui balaie du regard la propriété des trois femmes Laparsel.

— Où veux-tu qu'il tombe ? Ici je pense, à l'écart de la grange et des cultures, dit Édouard en indiquant l'endroit de son doigt boudiné.

— Allons-y ! réplique Mila reposant sa main gantée sur la tronçonneuse.

— Attend ! Où comptes-tu pratiquer ton entaille de direction ?

— De quoi parles-tu, Édouard ? Je tronçonne un point c'est tout. Tu m'as dit que j'étais à la bonne hauteur.

— Oui ! Mais l'abattage se fait en deux temps. D'abord tu pratiques une entaille de direction, une encoche de 45° minimum du côté où l'arbre doit tomber. Ensuite, de l'autre côté, quelques centimètres plus haut, tu coupes à l'horizontale. C'est le trait de chute. Ensuite, bien sûr, tu t'éloignes.

— Ok ! J'ai compris. Donc je taille mon encoche ici pour que l'arbre tombe par là, dit Mila en faisant le tour de l'arbre et en désignant un espace dégagé de la propriété.

— Exactement ! lui répond Édouard.

— As-tu une masse suffisamment grosse ? demande-t-il encore.

— Oui, dans la grange, répond Mila.

— Ok ! Je vais la chercher. Commence ton encoche. Sois prudente. Attention au rebond de la chaîne de la tronçonneuse.

— Ne t'inquiète pas ! Ce n'est pas la première fois que j'utilise une tronçonneuse.

— Ok ! J'y vais.

Mila pratique alors une belle entaille formant un angle de 45° dans le tronc de l'arbre. Édouard revient armé d'une masse.

— Pousse-toi ! Je vais faire sauter le coin.

Dans un mouvement de la droite vers la gauche, Édouard donne un coup de masse à l'endroit de l'entaille pratiquée. Le coin saute et tombe à terre. Mila

observe l'arbre mutilé. Quelle que soit sa nature, le travail bien fait rend fier.

— Ok ! Parfait ! Maintenant le trait de chute. Attend une minute, je vais vérifier le terrain. Édouard s'éloigne et revient.

— Tout est clair ! Pas de danger. Nous pouvons procéder à l'abattage. Tu peux attaquer le trait de chute.

Bien campée sur ses jambes, Mila démarre la tronçonneuse. Édouard observe les muscles de ses bras et son regard attentif à la tâche. Il est séduit. Mila lui remémore sa jeunesse enfuie, cette force et cette insouciance qui permettent d'envisager abattre un arbre sans aide et sans expérience. Un bel âge, rempli de certitudes qui vous poussent vers un avenir où rien n'est impossible ! Un bel âge où le désir vous empoigne le corps et le mène à des sommets inatteignables pour lui aujourd'hui ! Voilà bien longtemps qu'Édouard est redescendu vivre dans la vallée, à l'abri des vents de la passion. Mais il chérit tout de même quelques beaux souvenirs. Regarder Mila toute vêtue de sa féminité forte et résolue le rend mélancolique.

— Édouard ! Ça craque ! lance Mila. Édouard se ressaisit.

— Écarte-toi ! Recule ! ordonne-t-il en faisant plusieurs pas en arrière. Mila le suit et arrête le moteur de sa tronçonneuse.

Les craquements s'entendent jusqu'à la cuisine d'où sortent Jeanne et Dina. Aussi ont-elles juste le temps de voir l'arbre s'abattre de tout son long entre la

grange et le jardin. Un géant est à terre. Une mémoire vivante a été effacée. Mila nourrit une fierté déplacée. Édouard imagine son corps, abattu, en lieu et place de ce tronc gisant à ses pieds, comme la fin d'une vie, la sienne et d'une époque, la leur. Jeanne observe un reste de la balançoire écrasée par la branche qui la soutenait jusqu'à présent. Elle pense à Albert, à ses mains, puissantes, taillées pour pousser une enfant sur une balançoire mais inaptés à caresser un corps de femme. Dina sourit. La mort est inévitable. Elle nous englutira tous, végétal, animal ou humain.

A la surprise de tous, Mila redémarre sa tronçonneuse et attaque chacune des racines plongeant sous terre autour de la souche. Elle enfonce toujours plus profond en terre la chaîne de sa tronçonneuse pour sectionner complètement chaque racine. Des éclats de bois, des amas de terre, du sable, des cailloux volent en tous sens, propulsés par l'énergie de la lame mécanique. Mila plisse les paupières et détourne le visage pour protéger ses yeux. Mais rien ne l'arrête. Elle continue de faire le tour de la souche et de tronçonner chaque racine. La terre, le sable, la saleté, s'attache à la peau de son visage et de ses bras, à ses vêtements. Ses muscles se tétanisent. Mais elle doit terminer son œuvre de destruction. Chacun autour d'elle reste sans voix. Dina est surprise et fascinée par la puissance animale qui meut le corps de sa sœur.

Mila tranche la dernière racine. Elle éteint le moteur et pose la tronçonneuse. Elle fait quelques pas en titubant. La chaleur et l'effort ont eu raison de ses

dernières forces. Elle s'assoit à terre près de la souche mutilée.

— *Bravo, Maman. Tu es vraiment la plus forte ! Je suis fier de toi !*

Mila reste ainsi immobile, perdue dans ses pensées, ses jambes allongées et écartées, le dos rond, les bras reposant sur ses cuisses. Elle a ôté ses gants. Édouard remarque les deux pansements humides sur ses paumes et s'inquiète pour Mila. Il a peur de l'insolation. Il s'approche d'elle.

— Mila, tu vas bien ?

— Mes bras sont tétanisés, lâche Mila dans un murmure.

— Il faut te reposer et boire, dit Édouard d'une voix réconfortante.

— Jeanne ! crie-t-il en direction de la cuisine.

— Oui ! répond Jeanne qui se tient sur le seuil et s'essuie les mains dans son tablier.

— Mila a besoin de manger et de se reposer.

Jeanne s'approche.

— Mila, tu peux marcher ? Viens manger. Tu n'as pas pris ton petit déjeuner ce matin.

Mila se lève. Édouard lui donne la main et la tient par le bras jusqu'à la maison.

— Je dois partir, murmure Mila.

— Ah non ! Ne recommence pas. Tu es fatiguée. Tu vas manger et te reposer. Et surtout, tu vas te laver. Regarde dans quel état tu es. Merci Édouard de ton aide.

— Ce n'est pas un bon jour, Édouard. Justine est morte. Cet arbre abattu. Cela fait beaucoup pour Mila, intervient Dina.

— Dina, Tais-toi s'il te plaît. Ne parle pas en mon nom. Je suis trop fatiguée, la coupe Mila.

— Je suis vraiment désolé pour vous, assure Édouard d'un ton compatissant, tentant spontanément d'apaiser les tensions.

— Mila vient te reposer. Je vais réchauffer ton petit déjeuner. Édouard, veux-tu quelque chose ? demande Jeanne.

— Non, merci. Je vais élaguer et découper le tronc.

— Merci beaucoup Édouard. Merci de ton aide précieuse. Tu sais que c'est difficile pour nous depuis qu'Albert est parti. Dina, habille-toi et donne un coup de main à Édouard. Tu stockeras le bois dans la grange.

— C'est ce que je comptais faire, réplique Dina en s'éloignant avec Édouard.

*

Mila est maintenant assise dans la cuisine. Elle écoute le frémissement du lait chaud dans la casserole et le craquement de la tartine beurrée sous les doigts de sa mère. Elle pense à Asim. Elle lui rendra visite en fin d'après-midi. La chaleur sera moins forte.

Au moment où la tronçonneuse s'est tue, elle a perçu, comme cette nuit, le silence de la nature. Le silence, inédit pour elle, d'un arbre abattu. Alors, elle a eu honte de sa fierté. Un désespoir et une grande lassitude l'ont envahie.

Il lui est impossible d'imaginer Asim, attiré par le bruit, s'approchant et assistant, depuis la rue, à l'abattage d'un arbre, à l'anéantissement d'une vie, à la réduction au silence d'une voix centenaire, à la disparition d'une ombre protectrice, à la progression de l'assèchement des consciences, au déracinement de l'homme et à l'enracinement de sa perte.

Chapitre 12 - Papilles

En ce début de soirée encore chaude, Mila sort discrètement de la maison, jette un œil à la souche mutilée, gisant au milieu du jardin. Le tronc a disparu. On en oublierait même l'effort de destruction accompli s'il ne restait des branches abandonnées au sol et des amas de terre retournée. Édouard est un bourreau de travail. Son embonpoint et son attitude flegmatique ne le laissent pas présumer au premier abord. Mais l'arbre est maintenant débité et le bois stocké dans la grange. Dina doit être épuisée. Tant mieux. Elle me laissera tranquille, pense Mila en sortant dans la rue.

Mila se sent légère malgré la chaleur et la fatigue. Elle a pris le temps de laver son corps éprouvé de toutes les attaques qu'il a subies dans l'effort et la souffrance, d'expier par l'eau, le mal qui la ronge. Le peu d'eau à sa disposition, en ces temps de restriction, aura suffi à la délasser. Le soulagement est visible.

La longue robe bleue à grandes fleurs blanches, cintrée sur sa taille, tombe à la perfection sur ses hanches et rehausse sa silhouette féminine. Elle en a replié les manches pour laisser libres ses avant-bras. Les deux petits pansements sur ses paumes sont à peine visibles. L'eau froide versée sur un dos douloureux produit des effets miraculeux. Mila ne sent plus le frottement des bretelles de son soutien-gorge blanc sur sa peau rouge. Et sa cuisse ? N'en parlons pas. Pour l'heure, Mila n'y songe plus.

Elle marche lentement. Que pensera Asim de sa venue ? Est-il contrarié qu'elle ait mis fin si brutalement à leur promenade dans la forêt primaire ? Qu'a-t-il pensé quand elle est partie bouleversée de la maison effondrée des Kruger ? Quelle piètre image a-t-il d'elle ? Ces questions ralentissent le pas de Mila, comme des poids à ses escarpins blancs qu'elle regarde de temps en temps.

Et pourtant, une force la pousse vers lui. Un besoin impérieux de le voir, de l'entendre, de lui parler de ce silence qui se répand dans la nature maltraitée et exploitée, dans ses champs, dans son corps, dans son cœur.

Mila s'arrête sur le trottoir, essoufflée, un poids sur sa poitrine. Elles regardent ses paumes. Le trouble est au bord de ses yeux secs, en équilibre. Mila le retient et continue son chemin.

Devant la maison d'Asim, elle hésite. Elle l'aperçoit, occupé au milieu de son jardin. Trop tard. Il se retourne, lui fait signe comme si ce moment avait été écrit à l'avance. Il émane de cette silhouette masculine appuyée sur sa bêche, comme une évidence, une fragrance liée à sa présence. Sa bouche masculine esquisse un sourire franc, de ceux qui naissent spontanément quand on a compris le sens d'une histoire ou terminé une tâche ardue.

Mais en approchant, Asim éteint son sourire. Son regard est clair et intense. L'expression de dureté sur son visage surprend.

Mila baisse les yeux. Quatre hontes et un dégoût la saisissent. La honte d'avoir mis sa robe bleue, d'avoir

découvert ses avant-bras, de cacher ses paumes et de scarifier son corps et le dégoût d'être trop souvent envahie par un silence assourdissant, un mutisme corporel déconcertant, une culpabilité accablante.

Malgré ses pansements, Mila prend son courage à deux mains et lâche dans un murmure.

— Asim, j'ai compris.

Aucune formule de politesse dans sa bouche. L'idée, à l'état brut, doit être dite, prononcée, expulsée, maladroitement, le regard fuyant.

— Asim, le silence. J'ai compris.

La voix est un peu plus soutenue. Asim le perçoit. Les mots se sont répétés comme un gage d'authenticité, une évidence que l'on ne peut expliquer.

— Qu'avez-vous compris, Mila ? Asim cache mal sa colère. Ses lèvres légèrement crispées la retiennent.

— Le silence, Asim. Je l'ai entendu. Deux fois ! répète Mila. Mais elle ne parvient pas à en dire plus. Autrement, d'autres mots mentiraient.

— Comment pouvez-vous prétendre avoir compris alors que vous ne respectez pas la vie qui vous entoure ? Dans un effort, Asim contrôle le tremblement de ses lèvres.

— Comment cela ? Que voulez-vous dire ?

A ces mots, les yeux de Mila se sont agrandis. Asim plonge en eux. Des émotions contradictoires le saisissent. Sa colère se heurte à son empathie. Un désir subit de se noyer dans ces grands yeux noirs, de sentir tout son être absorbé par ce regard d'une noirceur magnétique le saisit. Mais Asim résiste à son attirance.

— L'arbre, Mila ! L'arbre que vous avez abattu !

A son grand regret, la voix d'Asim est moins assurée, moins tranchante que prévue. La colère initiale laisse, petit à petit, place à une déception. Asim tente d'arrêter le processus. Il refuse de se laisser attendrir. La colère doit l'emporter. On ne peut pas tout excuser.

Mila, quant à elle, s'est figée. Les images se succèdent dans son esprit. D'abord, l'arbre debout, puis, le tronc couché, la souche mutilée, les racines tronçonnées, les branches arrachées. Tout tourne autour d'elle.

— Je ne voulais pas... Mais... balbutie-t-elle.

— Mais quoi, Mila ? Ayez la franchise d'assumer vos actes.

Dans un effort, Asim a durci le ton de sa voix. Mila s'en étonne. Elle découvre un autre aspect de sa personnalité. Sous son humanité et son abord affable, Asim est capable de colère. Mais, étonnamment et c'est inédit pour elle, cette colère d'homme ne l'effraie pas. Le blâme prévaut sur la peur. Décevoir s'avère bien plus pénible.

Devant le silence de Mila, Asim continue d'une voix vibrante.

— Comment avez-vous osé profaner la création divine, vous qui priez tous les jours ? Avez-vous pensé à l'âge de cet arbre, à son histoire, à la connaissance biologique emmagasinée dans ses fibres ligneuses, à tous les souvenirs gravés sur son tronc, sur ses branches, stockées dans ses racines que vous avez tranchées impitoyablement. Une boucherie, Mila. Une boucherie !

— Et les souvenirs ! Vos souvenirs, Mila ! Ces moments de vie auxquels cet arbre a assisté et que vous avez détruits ! C'est un pan de votre histoire que vous avez arraché ! Un morceau de vous-même ! Détruit ! Perdu ! A jamais ! C'est... C'est...

Asim hésite, trébuche sur les mots. Sa colère le submerge.

— C'est pire qu'un viol !

Mila blêmit. Asim insiste avec colère sur chaque syllabe. Et il continue.

— C'est un meurtre !

— Ce qui peut vous sembler mort est bel et bien vivant ! Vivant ! Vous entendez, Mila ! Cet arbre était vivant ! Pourquoi s'en prendre au vivant ? La mort de deux enfants hier ne vous a-t-elle pas suffi ?

Mila frissonne. Asim s'en rend compte. Il se radoucit immédiatement.

— Pardonnez-moi, Mila. Je ne voulais pas dire cela.

Asim aperçoit la poitrine de Mila qui se soulève nerveusement.

— Mila, vous sentez-vous bien ? Voulez-vous vous asseoir ?

Mila ne répond rien. Elle a des difficultés à s'exprimer. Elle tremble. Elle est sur le point de s'écrouler. Asim l'attrape fermement par le bras.

— Venez ! Vite ! Entrez ! Venez-vous asseoir. Vous faites un malaise ! Satanée chaleur !

Étrangement, le contact ferme et sincère de cette main accusatrice sur son bras rassure Mila. La poigne d'Asim lui transmet une chaleur nouvelle, différente, sans hypocrisie, une chaleur qui ne la suffoque pas

mais l'apaise. La colère d'Asim a disparu. C'est la première fois que Mila est soutenue alors même qu'elle a tort. Et même si cette avalanche de reproches lui a transpercé le cœur, elle ne l'a pas emportée et ensevelie. Asim l'a retenue.

*

Mila s'assoie dans la cuisine et reprend doucement son souffle. Elle s'étonne de l'ordre et de la propreté qui règnent autour d'elle. Asim détonne des hommes qu'elle connaît. Il lui apporte un verre d'eau et la questionne sur son état. Elle l'observe attentivement. Sa colère a laissé place à une préoccupation sincère.

— Vous sentez-vous mieux ? demande-t-il d'une voix réconfortante.

— La chaleur... murmure Mila d'une voix à peine audible.

— Mila, pardonnez ma colère. Je suis allé trop loin.

— Ce n'est rien... ajoute Mila, la main crispée sur le verre qu'elle porte à ses lèvres tremblantes. Son regard se détache de celui d'Asim.

— Mila, n'ayez pas peur de moi. J'ai eu tort de m'emporter.

— Ce n'est rien... murmure à nouveau Mila qui s'éloigne davantage et plonge dans le verre qui absorbe toutes les crispations de son corps.

— Mila. Je vous en prie... Vous semblez terrifiée. Je ne voulais pas vous faire peur. Vous n'avez rien à craindre de moi. Je ne vous ferai jamais aucun mal.

Mila sent le regard d'Asim posé sur elle. Elle est attirée par sa voix masculine. Mais son corps résiste. Ses

maines se resserrent sur les parois du verre et ses yeux se noient dans l'eau contenue.

— Mila. Je vous en prie. Libérez-vous. Vous pouvez me reprocher tout ce que bon vous semblera. N'ayez aucune crainte. Je suis prêt à vous écouter patiemment, sans me mettre en colère.

A cette nouvelle prononciation de son prénom, cette douceur, cette empathie, c'en est trop. C'est la goutte d'eau qui brise le rocher et fait enfin déborder le corps. Mila fond en larmes. De grosses larmes chaudes roulent sur ses joues. Elle pose son verre et cache son visage dans ses mains. Elle ne parvient plus à contenir son chagrin. Tant d'eau pourrait nourrir une terre asséchée.

— L'arbre ! Je... De gros sanglots entrecouper les phrases de Mila.

— L'arbre ! Tout ce que vous avez dit... Tout est vrai... Mila ressent une humidité sur ses joues, sur ses lèvres, sur ses mains, et un goût de sel sur sa langue.

Asim se tait. Il ne trouve aucun mot. Il regarde Mila pleurer. Il est bouleversé par sa contrition. Il est subjugué par son beau visage en émoi. Il suit du regard les contours de ses grands yeux mouillés, les reliefs que dessine son petit nez pointu, les rondeurs de ses joues trempées de larmes, et la ligne ciselée de ses deux lèvres roses. Un profond sentiment de gratitude l'envahit comme la langue de Mila effleure instinctivement sa lèvre supérieure pour happer une larme égarée. L'envie de goûter ce composé lacrymal et d'en identifier la teneur en sel, en eau, en glucose, et en lipide, traverse l'esprit d'Asim. Il en apprendrait

beaucoup sur les émotions de Mila et l'aide à lui prodiguer. La composition d'une larme varie lorsque nous sommes sous le coup de l'émotion. Nos larmes se chargent alors en protéines et en hormones, en anticorps et en enzymes pour protéger nos yeux des bactéries et garder l'œil stérile. Mais, au-delà d'une protection, pleurer est avant tout le signe d'une liquéfaction. Le mal fond et draine une tristesse qui autrement nous pétrifierait. C'est cette peine paralysante, revers d'une pulsion destructrice à l'œuvre lors de l'abattage de l'arbre, que cherche à percer Asim, comme il tend un mouchoir à Mila.

— Mangeons, Mila. C'est le mieux à faire pour l'instant. Il est vingt heures passées. Nos corps nous parlent. Écoutons-les ! suggère subitement Asim, à la grande surprise de Mila qui lève ses grands yeux mouillés et le dévisage.

— Oui, Mila. Vous m'avez bien entendu. Je vous invite à partager un repas avec moi, continue Asim.

— Mais...

— Je vous en prie, Mila. Ne dites pas non. Je ne peux de toute façon pas vous laisser repartir dans l'état où vous êtes, à bout de force. Vous n'avez rien à faire d'autre que sécher vos larmes. Je m'occupe de tout. Je vais vous préparer une belle salade de saison, en toute simplicité. Après, si vous le souhaitez, peut-être pourrions-nous parler, ajoute Asim de son air le plus convaincant.

— Non je ne peux pas. Cela ne se fait pas, rétorque Mila qui a séché ses larmes.

— Comment cela ? Je ne vais pas vous séquestrer. Soyez sans crainte. De toute façon, vous n'avez pas le choix. Je ne peux pas vous laisser partir dans cet état de faiblesse. Je ne tiens pas à être poursuivi pour non-assistance à personne en danger. Vous devez manger quelque chose. Il y va de votre santé. Alors mangeons ! conclut Asim avec un grand sourire.

*

Asim se tourne et attrape un cageot de légumes posé au sol. Il sort et étale tous les légumes sur le plan de travail de la cuisine. Mila se lève et s'approche.

— Vous vous sentez mieux, semble-t-il. C'est une bonne chose, dit Asim avec empathie.

— Qu'avez-vous ici ? demande Mila, la voix encore légèrement tremblante.

— Des légumes de mon jardin. Du moins ceux qui ont survécu à cette satanée sécheresse. Asim désigne ses légumes de la main comme des trophées.

— Nous avons une salade rescapée du coin le plus frais du jardin, de la feuille de chêne rouge. Elle est petite mais très gustative comme vous allez le constater.

— Mais comment avez-vous fait ? Chez nous, il y a de nombreux jours que les salades sont brûlées, le coupe Mila.

— C'est une rescapée de l'endroit le plus proche de la forêt primaire. La paille dont j'ai recouvert la terre a préservé le peu d'humidité dont elle aura profité pour survivre. Cette petite salade nous nourrira de sa force et de son instinct de survie. Notez ces belles couleurs. De belles feuilles brunes et un cœur vert, un mélange

improbable dans une harmonie parfaite. Remarquez ces formes ondulées idéales pour récolter l'humidité et préserver la chair tendre des feuilles qui se protègent l'une l'autre des intempéries, unies, serrées les unes contre les autres, tout en ayant un espace de respiration. C'est ingénieux ! Je ne me lasse pas de ce spectacle tout simple. Et remarquez, au cœur, cette couleur verte et fraîche, dit Asim, montrant à Mila le cœur de la salade. Cela donne envie de croquer à belles dents, n'est-ce pas ? Comme vous allez vous en rendre compte, la feuille est croquante au cœur. Une sensation irrésistible sous la dent.

Asim s'enflamme de désir comme de colère, pense Mila. Il semble anticiper chaque instant de plaisir.

— Et regardez ces beaux poivrons. Ici, c'est le lien entre goût et couleur qui me fascine. Comme vous le savez, chacune de ses couleurs apporte au poivron une palette de goûts différents. Le vert, cueilli le plus tôt, est connu pour être le plus amer. Le rouge est réputé pour avoir le goût le plus doux, à la limite du sucré. Les autres couleurs se situent entre ces deux extrêmes. La texture également sera plus tendre et juteuse pour un poivron jaune, et plus délicate pour un poivron orange. Et dire que toutes ces différences ne tiennent qu'à une petite chose : le moment de leur récolte ! Logique mais fascinant, non ?

— L'œuvre de Dieu, à jamais inégalée !

— Vous avez tout à fait raison ! J'ai lu qu'un gros poivron jaune offre 500% de nos besoins quotidiens en vitamine C. Le rouge nous en offre 349% et le vert est le plus bas à 219%. Lorsque vous comparez un

poids égal de chacun, toutes les couleurs de poivrons ont une teneur en vitamine C supérieure à celle des oranges fraîches. Stupéfiant, non ? Quelle est votre couleur de poivron préférée ?

— Le vert, sans hésitation, répond Mila.

— Ah non ! Euh... Pardon... C'est votre droit. Mais, concernant les apports nutritifs, le rouge surpasse le vert en tous points : Potassium, Calcium, Magnésium, Protéine, Vitamine A, Vitamine B6, et vitamine C comme je viens de le dire.

— Vous m'impressionnez ! lâche Mila.

— Mais, vous avez raison, le plus important n'est pas là. Fermez les yeux !

— Pardon ? demande Mila, surprise.

— N'ayez pas peur. Un petit jeu. Vous allez tenter de découvrir, les yeux fermés, la couleur du poivron que vous goûtez. Mila se rassure et se prête au jeu.

— Fermez les yeux et concentrez-vous sur les sensations que vous ressentez sur vos lèvres, sur votre langue, ou au palais. Et décrivez-les-moi, s'il vous plaît. Ouvrez légèrement la bouche. Fermez les yeux ! Ne trichez pas ! Mila se prête au jeu, ouvre la bouche et ferme les yeux.

— Mâchez lentement. Concentrez-vous sur les réactions de votre corps.

Asim observe la bouche de Mila, sa lèvre supérieure et sa lèvre inférieure, le léger mouvement de sa mâchoire. Ses yeux s'agitent sous ses paupières fermées. Un ravissement le saisit à nouveau.

— Puis-je ouvrir les yeux ? demande Mila.

— Euh... Oui ! Bien sûr ! Pardonnez-moi. Alors, tout d'abord, avant la couleur, que ressentez-vous et dans quelle partie de votre corps ? Soyez précise.

— C'est très étonnant, Asim ! En fermant les yeux, j'ai ressenti des sensations qui d'ordinaire, je pense, m'échappaient. Tout d'abord, j'ai parfaitement entendu le craquement sous mes dents. J'ai immédiatement ressenti une sensation dans mes intestins. J'ai senti le liquide sur ma langue. Et dans la gorge ensuite...

— Attendez, attendez Mila. Décrivez-moi plus précisément et dans l'ordre exact chacune des sensations que vous avez ressenties.

— Asim, est-ce si important ? Je ne sais pas exactement.

— C'est très important, Mila ! Votre corps est une fenêtre ouverte sur le monde ! Il faut en maîtriser le fonctionnement. Allez-y, reprenez.

— Une chose est sûre. Tout d'abord, le craquement sous les dents. Puis, le jus sur ma langue. Une sensation d'acidité. Et tout de suite une crispation dans mes intestins. Enfin, l'écoulement dans ma gorge et l'œsophage. C'est très étrange de vous décrire tout cela Asim. Cela se passe dans mon corps, tout de même. J'ai l'impression que vous pénétrez en moi.

— Pardonnez-moi, Mila. Je ne voulais pas vous mettre mal à l'aise.

— C'est ce qui est le plus étonnant, Asim. Je ne ressens aucun malaise.

— Tant mieux. Vous me rassurez. Pour moi, il est essentiel d'être à l'écoute de son corps. Le corps que

Dieu nous a donné est capable de prouesses mésestimées. Il s'agit du sixième continent qu'il nous reste à explorer. Mais contrairement aux cinq autres, personne ne peut l'explorer à votre place. Ce n'est pas d'une connaissance théorique, scientifique, dont je parle. Nous avons besoin d'un degré d'intimité supérieur avec notre corps pour l'entendre nous raconter le monde qui nous entoure.

Mila se tait. Toutes les paroles d'Asim résonnent en elle. Elle le regarde fixement. Une sensation étrange la saisit. Sans avoir bougé son corps, son champ de vision s'est rétréci. Le visage d'Asim lui semble tout petit comme vu de très loin, après un long recul en elle-même.

— Mila, vous sentez-vous bien ? demande Asim pour la deuxième fois.

— Oui, oui. Pardonnez-moi.

— Et cette couleur, alors ? Qu'en dites-vous ?

— Je pense qu'il s'agissait d'un poivron vert.

— Bravo ! Exactement ! D'où la sensation d'acidité sur la langue et dans les intestins. Essayons autre chose.

— Vous n'allez pas encore me demander de fermer les yeux !

— Non, rassurez-vous. Au contraire, je vous demande de bien les ouvrir et d'être observatrice. Asim attrape une noix du Périgord.

— Cette noix vient de Sarlat-la-Canéda, l'une de mes villes préférées. La connaissez-vous ?

— La noix ou la ville ? demande Mila en riant.

— La ville, bien sûr ! répond Asim en riant à son tour.

— Je connais la ville de réputation mais je ne l'ai jamais visitée.

— Un jour, promis, je vous servirai de guide. Je suis tombé amoureux de cette ville, de sa terre, de sa façon de nourrir des hommes et des femmes à l'image de cette noix. La carapace est dure mais le cœur est tendre.

Asim casse délicatement la noix. Mila observe ses mains d'homme. Elle imagine furtivement des caresses interdites. Asim dépose un demi-cerneau de noix sur la table.

— Observez bien la forme de cette noix. A quoi vous fait-elle penser ?

— Une noix !

— Mieux que ça ! Faites un effort Mila. Vous en possédez un, très performant.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez, Asim.

— Sous votre crâne.

— Mais, oui ! Bien sûr ! On dirait un cerveau humain miniature.

— Exactement !

— Incroyable ! Je n'y avais jamais fait attention.

— Ce fruit est très bon pour la préservation de vos capacités cérébrales. A consommer sans modération. Tenez, goûtez et dites-moi ce que vous ressentez précisément. Mila dépose le cerneau de noix sur sa langue et ferme les yeux spontanément. Son index et son majeur effleurent sa lèvre inférieure. Cela craque à nouveau sous ses dents, plus longuement cette fois-ci. Mila mâche lentement. Les morceaux de noix écrasés emplissent sa bouche. Un liquide s'écoule dans

sa gorge. Mila ouvre les paupières. Les yeux d'Asim remontent et se plantent dans les siens.

— C'était différent et incroyable. Comme une explosion à retardement dans la bouche.

— Comment cela ?

— C'était moins immédiat qu'avec le poivron. Cela vient progressivement. Un goût très doux, laiteux presque, chaleureux, qui contraste avec la sensation abrupte du craquement sous la dent. Puis vient, la sensation de l'écoulement d'un corps gras sur la langue et dans la gorge. Et enfin, l'explosion finale. Tous les arômes explosent en bouche à l'instant précis de la déglutition. C'est incroyable ! Je n'avais jamais ressenti cela aussi intensément.

— Il suffit juste de fermer les yeux.

— C'est étonnant !

— Et maintenant, l'ail !

— Ah non ! Je n'aime pas l'ail !

— Ah bon ? Vous m'en direz tant ! réplique Asim en épluchant la gousse qu'il tient en main. Il en découpe une très fine lamelle. Goutez !

— Non, merci. J'ai une réaction épidermique à l'ail. Rien que d'y penser.

— Alors, je n'en mets pas dans votre salade. Mais moi, je vais m'en régaler.

— Merci.

— Mais je ne désespère pas de vous réconcilier avec l'ail et toutes ses vertus. Et maintenant, un filet d'huile d'olive. Observez cette onctuosité et cette couleur incroyable. La lumière traverse ce liquide gras et le fait

étinceler. Nous allons nous régaler. Allez à table ! C'est prêt ! Asseyez-vous. Je vous en prie.

*

Asim pose les deux plats préparés sur la table. Il attrape des couverts dans le tiroir.

— Tenez et bon appétit !

— Pouvons-nous rendre grâce, demande Mila en observant la nourriture devant elle.

— Mais bien sûr ! Vous priez avant chaque repas ?

— Oui. C'est une habitude chez nous, depuis que je suis toute petite. Aujourd'hui, je ne peux plus prendre un repas sans remercier Dieu de me nourrir chaque jour.

— Je trouve que c'est une excellente habitude ! Toute habitude qui renforce le sentiment de gratitude est bonne à prendre. La vie est trop précieuse pour la considérer comme un dû ou une banalité. Alors prions ! Je vous écoute. Mila ferme les yeux, baisse la tête et prie à haute voix, le menton posé sur ses deux mains jointes, les doigts croisés. Elle sent le regard d'Asim posé sur elle. Elle écourte sa prière.

— Merci Asim et bon appétit ! lance Mila à la fin de sa prière.

— Bon appétit, également ! Et merci à vous pour ces paroles pleines de gratitude.

— C'est un délice ! Mila mange avec appétit et entrain. Asim est sous le charme.

— Vous mangez vite, remarque Asim.

— Oui. C'est vrai. Vous avez raison. Je dois ralentir et prendre le temps de savourer.

— C'est une autre façon de remercier Dieu pour tout ce qu'il nous donne.

— Vous marquez un point. Difficile de chasser les mauvaises habitudes. En parlant d'habitude, ne buvez-vous jamais de vin à table ?

— Oups ! Pardon. J'ai oublié ce détail. Je ne bois qu'en de très rares occasions. Je fuis toutes les substances qui anesthésient mes sens. Ouvrons, tout de même, une bonne bouteille pour célébrer l'occasion, répond Asim en amorçant le geste de se lever.

— Non ! Non ! Ne vous dérangez pas ! Finalement, je n'y tiens pas. Mieux vaut pour moi ne pas boire par cette chaleur.

— J'allais vous proposer un verre de Monbazillac. J'ai récemment visité le château quand je suis passé par Bergerac. Le vin réjouit le cœur de l'homme et de la femme !

— Je connais cette parole des Psaumes. Mais aujourd'hui, il fait vraiment très chaud. Je ne préfère pas boire.

— Je comprends. Je vous sers alors un grand verre d'eau fraîche.

— Je vous remercie, répond Mila en acceptant le verre que lui tend Asim.

— Quelle sensation ! Il n'y a rien de meilleur que l'eau fraîche quand on est assoiffé. Je ressens la sensation de fraîcheur qui descend le long de mon œsophage et envahit tout le haut de mon corps, déclare Mila en reposant son verre et en écartant les bras pour ouvrir sa poitrine.

— Et sans fermer les yeux ! Vous vous êtes prise au jeu. Les deux rient de bon cœur.

— Parlez-moi de vous, Asim. Quelles circonstances vous ont amené vivre dans notre région ?

— Dans votre belle région, Mila. La beauté de la nature suffirait seule à vous répondre. Mais, j'ai des souvenirs liés à votre région. Quand j'étais enfant, nous venions tous les étés passer nos vacances dans votre beau village de Grande-Auge-le-bourg. Je pourrais presque dire que, tout parigot que je sois, j'ai presque grandi ici.

— Il est vrai que nous avons toujours reçu beaucoup de vacanciers dans le village. Le gîte fait le plein chaque été.

— Beaucoup de très beaux souvenirs et un évènement tragique m'attache à cet endroit. C'est ce lien étrange, je pense, qui explique mon installation ici.

— Un évènement tragique ?

— Ce serait trop long à raconter et j'ai peur de vous ennuyer.

— Vous ne pouvez pas vous conduire ainsi, Asim. Vous piquez ma curiosité. Et ensuite, vous pensez pouvoir me laisser sur ma faim.

— N'avez-vous pas assez mangé ? répond Asim, un grand sourire aux lèvres.

— Vous m'avez très bien comprise, réplique Mila en faisant la moue.

— D'accord ! D'accord ! Je vous raconte.

— A la bonne heure !

— J'avais très exactement dix ans. Mes parents se sont disputés. Mon père a quitté la maison.

Temporairement, je vous rassure. Mes parents sont restés très liés jusqu'à leur mort. L'évènement que je vais vous raconter n'est pas lié à leur mort. Mais à la mort de quelqu'un d'autre dont je n'ai jamais découvert l'identité. Je connais uniquement son prénom.

— Vous m'effrayez, Asim !

— Dois-je continuer ou est-il préférable que j'arrête de vous ennuyer ?

— Non, non ! Continuez, s'il vous plaît !

— Donc, j'avais exactement dix ans. Une nuit, mon père a quitté la maison. Le lendemain matin, dans un élan que je ne m'explique pas, je suis parti à sa recherche. Seul, à dix ans, dans la forêt, sur le chemin où mon père nous emmenait souvent nous promener.

— Et vous vous êtes perdu.

— Exactement ! A croire, que vous connaissez l'histoire.

— Combien de temps ? Qui vous a retrouvé ? demande Mila avec intérêt.

— Toute une nuit. Toute une nuit à dormir dehors sous un arbre, perdu. Je me rappelle qu'il s'agissait d'un été très chaud comme cette année. Il m'est arrivé un évènement dont je me souviendrai toute ma vie. Chaque détail est gravé dans ma mémoire, à jamais.

— De quoi s'agit-il, Asim ? Mila est troublée.

— Voilà le fond de l'histoire. J'étais perdu en forêt. Je me souviens être torse nu et assoiffé. Je découvre des traces de pas, visibles aux herbes sèches couchées. Je me fraie un chemin à travers des ronces qui me griffent le corps. Je me baisse pour passer sous les

branches d'un immense arbre qui protège l'entrée d'une petite prairie rase et sèche que peu de gens devaient connaître. En tout cas, je n'étais jamais venu en cet endroit. Mon regard est alors attiré par une grosse pierre ronde posée à même le sol. Mila est tendue, inquiète. Un souvenir très vif a surgi dans son esprit.

— La pierre avait été fraîchement gravée, continue Asim. Mila se redresse sur sa chaise et contracte les muscles de son dos. Son visage blêmit. Ses mains se joignent crispées sur son ventre.

— Je m'allonge, épuisé, hagard, et je commence la lecture en suivant, de mon doigt, les lettres gravées. « A mon petit Arthur bien aimé que l'on m'a arraché ». Je me rappelle chacun des mots de cette épitaphe.

Mila s'effondre. Non pas physiquement. La chaise la soutient heureusement. Mais en elle-même. Elle reste muette, saisie. Elle tente de contenir la vague émotionnelle qui la submerge. Après quelques secondes, elle se lève d'un bond.

— Je dois partir. La dernière syllabe est inaudible comme coincée dans sa gorge. Asim se lève également, par réflexe. Mila sursaute et recule.

— Je dois partir.

— Que se passe-t-il, Mila ? Qu'ai-je dit ? demande Asim, surpris.

— Je dois partir, insiste Mila.

— Expliquez-moi, demande Asim qui malgré lui, fait obstacle de son corps à une éventuelle sortie de la pièce.

— Je dois partir ! Laissez-moi passer ! Je vous en supplie. La voix de Mila est très aiguë.

— Attendez, Mila. Calmez-vous. Asim tente de retenir Mila en l'attrapant par le poignet. Mila se débat. Asim arrache alors le pansement de sa paume. Dans un réflexe, il attrape la main de Mila et ne lâche pas sa prise. Il ouvre la paume blessée et lève la tête. Il perçoit un mal mystérieux, inconnu, en équilibre au bord des yeux secs de Mila qui reste immobile, figée.

— Mila, Parlez-moi. Je vous en prie. Qu'ai-je dit ? Vous ai-je blessée par mes paroles ? Et cette blessure à votre main, souffrez-vous ?

Mila est stoïque. Elle sent la poigne ferme d'Asim sur sa main. Mais il n'y a pas d'agressivité. Le ton de sa voix est rassurant. Et pourtant son corps de femme est en alerte. Sa bouche est figée, entrouverte. A sa grande surprise, Asim la prend dans ses bras pour la calmer. Mila ne se débat pas. Son corps est froid et raide malgré la chaleur de l'été et ce corps masculin qui la serre.

— Mila, vous n'avez rien à craindre de moi. Je ne vous veux aucun mal. J'aimerais tant vous aider. Je ne sais pourquoi. Une raison que je cherche à découvrir me pousse vers vous depuis le premier jour où je vous ai parlé dans l'église. Quelque chose vous anime Mila. Une chose magnifique et terrible à la fois. Une chose qui vous rend belle et vous torture tout à la fois. J'aimerais vous aider. Parlez-moi.

Mila se tait. Son rythme cardiaque s'est emballé.

— Je sens battre votre cœur. Il tape si fort sur ma poitrine, constate Asim à haute voix, en enlaçant

davantage Mila. Que se passe-t-il ? Que vous arrive-t-il ?

Et soudain l'effondrement ! Le corps de Mila s'affaisse. Asim serre les bras pour retenir Mila dans sa chute. Il parvient à l'asseoir sur une chaise. Le vertige fait tourner les yeux de Mila.

— Mila, Mila ! m'entendez-vous. Que vous arrive-t-il ?

Puis, l'agitation. Les jambes de Mila se mettent à trembler contre sa volonté.

— Mila ! Parlez-moi. Que dois-je faire ? demande Asim paniqué. Il lui tient la main. Les tremblements diminuent.

— Mila ! M'entendez-vous ?

— Oui. La voix de Mila est très faible. Son corps se calme enfin.

— Vous m'avez fait peur.

— Ne vous inquiétez pas. Cela s'est déjà produit. J'ai l'habitude. Cela va passer, explique Mila, son visage rouge et sa voix fébrile.

— Voulez-vous boire un peu d'eau ?

— Oui. S'il vous plaît. L'eau rafraîchit le corps de Mila. Tous deux restent assis, côte à côte, en silence, pendant plusieurs minutes.

— J'ai besoin de marcher. J'étouffe.

— Vous pensez pouvoir tenir sur vos jambes.

— Oui. Ne vous inquiétez pas.

— Je vais vous aider Mila. Venez. Sortons.

Ils partent dans l'ombre de la nuit qui vient. Asim soutient Mila par le bras.

Chapitre 13 – La tombe

Mila et Asim marchent côte à côte. La nuit tombe. Mila respire profondément.

— Merci Asim de votre aide. Je peux marcher seule, maintenant.

Asim lâche le bras de Mila. Encore émue, elle le guide dans la nuit. Ils remontent vers la propriété Laparsel.

— Venez, Asim. La voix de Mila traduit une appréhension. Asim reste silencieux.

Ils contournent la maison et remontent le long des parcelles de pommes de terre desséchées. En apercevant la souche mutilée, un silence pèse sur les épaules des deux promeneurs.

— Cet arbre abattu vous tourmente-t-il ? Est-ce l'histoire que je vous ai racontée ? Je suis perdu, Mila.

— C'est une torture. La voix de Mila est à peine audible.

— Que dites-vous ?

— Je n'en peux plus. Je suis épuisée. Ma vie est un combat, une lutte constante.

— Asseyons-nous, enjoint Asim en désignant le banc de pierre qui permettait, il y a peu, de profiter d'une ombre apaisante.

— Décrivez-moi ce que vous ressentez ? demande-t-il après plusieurs secondes de silence. Mila se tait, au bord des larmes comme au bord d'un gouffre.

— Vos blessures aux mains. Comment cela vous est-il arrivé ? Asim pense aborder un sujet plus facile.

Des larmes coulent alors sur les joues de Mila et tombent dans ses paumes grandes ouvertes, exposées sur ses genoux, tournées vers le ciel dans une envie de retenir son émotion.

— Je ne peux pas. C'est trop dur, dit-elle en refermant les mains.

— Je sens une terrible blessure en vous. Et pourtant, vous êtes lumineuse !

Mila est surprise de ces paroles. Elle tourne son visage vers Asim.

— Comment cela ? Je suis affreuse... J'aime me faire du mal, lâche-t-elle dans un souffle, enfermant son visage dans le creux de ses mains.

— Et malgré cette souffrance, vous êtes resplendissante. Vos yeux me révèlent une force et une beauté intérieures. Dieu est à l'œuvre en vous, Mila.

— Et le Diable me manipule. Vous ne comprenez pas. J'aime me faire du mal et causer du mal, répète Mila en regardant ses mains et la souche d'arbre mutilée.

— Ne dites pas cela. C'est impossible ! « Quelle part y-a-t-il entre Dieu et le Diable ? »

— Je connais cette parole de la Bible.

— Bravo ! Voyez ! Vous souriez ! Vous êtes si belle, à travers vos larmes.

— Arrêtez ! Je vous en supplie. Ne jouez pas avec moi.

— Mais je ne joue pas Mila. Dès notre première rencontre, j'ai senti cette force divine qui vous anime.

— C'est pour cela que vous avez fini dans les bras de Dina. Asim, surpris, hésite.

— Une conversation n'est pas une accolade. Eh oui ! Vous avez raison ! J'ai commis une erreur. Au lieu de parler avec Dina, j'aurais dû, dès ce premier jour, vous prendre dans mes bras, vous enlever et vous emmener loin de vos tourments. Je me souviens, Mila.

Asim se tait. Il se remémore un souvenir précis. Puis sa voix vibre d'émotion.

— J'ai cette image de vous devant les yeux depuis ce jour. Je me souviens du moindre détail. Qu'il s'agisse de votre main gauche, adroite, fine et ferme, qui attrape le pan de vêtement de votre robe blanche à liseré bleu et le ramène sur vos genoux dévoilant une cheville ornée d'un bracelet d'argent et des ballerines bleues. Ces souvenirs sont comme une ancre. Ils m'empêchent d'aller à la dérive. Ils me réconfortent quand je suis seul et triste. Ils me rappellent que la beauté existe et qu'il vaut la peine de vivre cette vie. Pourquoi parler de mal quand seules votre existence et votre présence, sans acte ni dessein, suffisent à faire tant de bien ? Les yeux brillants d'Asim la dévisagent.

— Comprenez-vous, Mila ? Une beauté divine émane de votre personne, de votre façon de bouger, d'agir, de vous intéresser aux autres. Je l'ai vu quand vous avez tenu le bras de cette vieille femme, quand vous l'avez aidée à descendre le perron de l'église. Ce bonheur que vous lui avez communiqué rien qu'en la touchant. C'est unique. Vous avez chassé ses idées noires instantanément. Ai-je tort ? Vous le savez au fond de vous ! Vous l'avez ressenti, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est vrai ! Quand j'ai touché le bras de madame Bonettan... Maintenant que vous le dites.

C'était comme si... Comment dire ? C'était comme si je prenais son fardeau sur mes épaules. Je me suis sentie très triste sur le moment.

— Et elle vous a regardée soulagée et heureuse car vous portiez sa tristesse, complète Asim. Mila reste silencieuse, surprise par l'acuité d'observation et de perception d'Asim.

— N'ayez jamais honte de vos émotions. Elles sont précieuses et vous aussi.

— Oui, c'est exactement ça, dit Mila, en séchant ses larmes et en pensant à la vieille dame. A son contact, je suis devenue tellement triste. Puis, quand je l'ai vu heureuse, sa tristesse et la mienne ont soudain disparu. Comment savez-vous tout cela Asim ?

— Je l'ai vu, Mila ! Je l'ai vu, ce jour-là. J'ai vu ce don en vous. Et je comprends maintenant... Asim marque une pause et réfléchit.

— Je comprends maintenant...

— Qu'y-a-t-il ? La voix de Mila trahit son inquiétude et son impatience.

— Vous cachez un terrible secret, enfoui en vous. Vous vous épuisez à l'enterrer toujours plus profondément. Votre corps s'exténue à le porter. Percée à nue, Mila frémit. Asim continue.

— Une souffrance qui a donné naissance, disons plutôt, nourri, par compensation, cette lumière en vous.

Mila est réduite au silence, incapable de parler devant son cœur épanché sans pudeur par les mots d'Asim.

— Une douleur que, par nécessité, vous avez atténuée en vivant avec intensité le bonheur de ceux qui vous

entourent, en oubliant le vôtre. Vous puisez en l'autre la joie que vous pensez ne pas avoir en vous. Par cet exercice continu et vital, épuisant, vous avez développé une plus grande acuité aux sentiments d'autrui. Une plus grande sensibilité. Une hypersensibilité. Asim est ému. Sa voix vibre légèrement. Mila pleure.

— Mila, je ressens votre douleur. Mais cette joie que vous attribuez aux autres, c'est en vous qu'elle existe. Vous le savez, n'est-ce pas ? Pourquoi continuez à croire que vous n'avez pas le droit à ce bonheur qui est là au fond de vous. Asim montre la poitrine de Mila du bout de son index.

— Non ! Vous avez tort. Trop de mal habite également en moi. Les mots de Mila se mélangent à ses larmes.

— Vous avez dit « également ».

— Et alors ? demande Mila agacée.

— Vous reconnaissez donc que la joie que vous percevez chez les autres est également en vous. Mila se tait un instant puis ajoute dans un souffle.

— Cela ne suffit pas.

Elle se lève, s'éloigne, et se plante devant la souche fraîchement mutilée. Un rayon de lune éclaire un profond désespoir sur son visage. Asim, assis, est perdu dans ses pensées. L'incompréhension se lit sur son visage.

— Cela ne suffit pas, Asim. Je n'en peux plus. Quelques moments de grâce ne contrebalancent pas la noirceur qui m'envahit si souvent.

La phrase ne parvient pas aux oreilles d'Asim. Il se lève et se précipite auprès de Mila.

— J'ai compris, Mila. Vous m'avez dit « J'aime souffrir », n'est-ce pas ?

— Oui, lâche Mila épuisée.

— Qui peut dire une telle chose ?

— Moi, répond Mila.

— Oui, bien sûr. Et cela signifie que des pensées négatives vous tourmentent. A un stade prononcé, cela peut s'expliquer par un déséquilibre hormonal, une carence en vitamine ou un contexte de vie oppressant. Quoi qu'il en soit, vous devez protéger votre cœur des flammes destructrices qui l'assaillent.

— Comment ? demande Mila.

— Parfois, il faut fuir, quand le contexte de vie est toxique. Asim fait une pause et pense à Jeanne et Dina.

— Parfois, il faut se forger une carapace et se fermer à toute influence extérieure. Cela peut s'avérer nécessaire, vital même. Asim plonge dans les grands yeux noirs insondables de Mila.

— Mais le mieux est de combattre le feu par le feu. Laissez brûler en vous ce que vous êtes Mila ! Ne l'éteignez pas ! Attisez le feu qui est en vous. Cette vie, cette énergie, ce charme, qui vous caractérisent. C'est possible ! Vous en avez la capacité et les atouts. Je ressens une telle force en vous. Mila perçoit l'enthousiasme qui anime le corps d'Asim.

— Vous restez silencieuse ? Que ressentez-vous ?

La question surprend Mila qui tarde à répondre.

— Je ressens une vibration... une énergie...

— Dans quelle partie de votre corps.

— Chez vous, Asim ! Chez vous ! Je sens votre cœur qui bat la chamade et ébranle tout votre corps.

Asim se tait. L'envie irrésistible de prendre Mila dans ses bras, de la serrer, de ne faire qu'un avec elle, se heurte à la peur de la blesser. La pulsion qui saisit son être et la pression qu'il ressent sur sa cage thoracique sont si fortes qu'elles l'empêchent de parler. Il les laisse l'envahir et Mila les lire dans ses yeux.

— Asim, qu'avez-vous ? Vous pleurez ?

Asim ne répond rien. Mila prend sa main. Au contact de leur peau, une énergie envahit son corps de femme. Elle perçoit l'effort d'Asim pour garder son équilibre. De longues secondes de communion s'écoulent.

— Que ressentez-vous, Mila ? parvient enfin à murmurer Asim.

— J'ai été envahie... nourrie... par...

Mila se tait. Asim respecte son silence.

— Par vous, par votre émotion.

— Mettez des mots sur cette émotion, s'il vous plaît.

— Mais je ne suis pas dans votre tête !

— Mila ! Regardez-moi ! Écoutez-moi attentivement ! Le ton autoritaire d'Asim surprend Mila. Leurs deux visages se rapprochent.

— Je ne parle pas de mes émotions mais *des vôtres*. Au moment où vous la ressentez, mon émotion n'est plus la mienne, mais la vôtre. Et vous avez raison de vous en nourrir. Comprenez-vous maintenant ? Affrontez le mal que l'on vous a fait, que l'on vous fait encore aujourd'hui et que l'on vous fera demain, non pas à l'abri d'une muraille qui vous coupe du monde et de

vous-même, mais par le feu. Continuez à partager vos sentiments, à entendre et absorber les émotions de ceux qui vous entourent et qui ne vous veulent que du bien. Gardez cette confiance en vous. Des gens vous feront du mal. Mais d'autres vous aimeront...

Asim, le souffle court, marque une pause. Dans un rayon de lune, ces yeux brûlent de passion.

— ... à en mourir, termine-t-il, en serrant de ses deux mains celles de Mila.

— Quelle confiance et en qui ? le coupe Mila.

— J'ai fait confiance et on m'a fait du mal, ajoute-t-elle en retirant ses mains et en les croisant sur son ventre.

— Quel mal, Mila ?

— Je ne peux pas...

— Regardez-moi, Mila, s'il vous plaît.

Asim a prononcé ses mots le plus délicatement possible. Mila relève la tête. Asim est, à nouveau ébloui, par ces grands yeux noirs pleins de larmes. Il s'absorbe totalement en cette vision qui mélange tant de beauté et de souffrance.

— Tant de beauté et de souffrance dans un même corps. Ces mots lui échappent.

— Que dites-vous ?

Asim se ressaisit.

— Écoutez-moi, Mila. Je parlais de confiance *en vous*.

— Ce n'est plus possible... Mila pleure.

— Pour quelle raison ?

— J'ai été...

— Dites-moi. N'ayez pas peur, insiste Asim avec douceur.

— J'ai été... brisée... Un spasme la saisit.

— Continuez, Mila.

— J'ai été... souillée... Mila s'agrippe au bras d'Asim pour contenir la réaction de son corps. Asim se tait. Pendu aux lèvres de Mila, il comprend qu'un mot doit être prononcé.

— J'ai été... pénétrée...

Le mot flotte un instant dans l'air, puis, heurte Asim comme la déflagration subite d'un front de flamme couvant, depuis des heures, derrière une porte close, et trouvant enfin une issue, un accès à l'air libre, à cet oxygène indispensable à son explosion et à sa combustion, ivre d'une liberté nouvelle, nourrissant maintenant sa force destructrice et son pouvoir de fusion et de consommation. Asim se relève. Assommé par le choc, hanté par un mot, hagard, il se ressaisit et s'efforce de maîtriser son émotion. Il aide Mila à tenir debout et la tient par le bras pour garder lui-même son équilibre.

— Vous a-t-on violée ?

Mila pleure sans discontinuer. Asim veut la prendre dans ses bras. Elle résiste. Il respecte son choix et la tient par la main. Longtemps.

Mila finit par poser la tête sur son torse. Il l'enveloppe de ses bras. Longtemps. Ses yeux brillent de peine et de colère.

*

Asim serre Mila contre lui. Sa main effleure sa paume endolorie. Il retient ses doigts pour ne pas la blesser.

La nuit a fait baisser la température de l'air de quelques degrés.

— Venez Asim, je vais vous montrer l'endroit, dit Mila, en séchant ses larmes.

Asim la suit en silence. Ils traversent, sans difficulté, le petit cours d'eau sec situé à la limite sud des terres de la famille Laparsel, se fraient un chemin à travers les ronces, se baissent pour passer sous les branches d'un immense arbre qui protège l'entrée d'une petite prairie rase et sèche que peu de gens connaissent.

Mila se dirige alors vers un emplacement en bordure de prairie, situé au-delà de la zone enherbée éclairée par la lune. Elle trouve son chemin sans hésitation malgré l'obscurité. Elle se baisse et dégage de la main des feuilles sèches qui cachent une lourde pierre ronde. Asim debout près d'elle ne distingue pas bien ce que Mila lui montre. Il se baisse à son tour. Mila se redresse et tire une branche. Un rayon de lune éclaire la pierre et son inscription. Asim tombe à genou. Il caresse de ses doigts tremblants chaque mot de l'épithaphe. Il en oublie la présence de Mila. Elle observe sa nuque et le tressautement de ses épaules. Elle s'étonne de le voir attraper une pierre de craie blanche et repasser chaque lettre de l'inscription. Un jeu d'enfant ne sied pas à un homme. Après de longues minutes, Asim se relève.

— Je n'en reviens pas, Mila...

Asim ne semble plus trouver de mots alors il récite à haute voix ceux de l'inscription « A mon petit Arthur bien aimé que l'on m'a arraché ». Douze mots et presque douze années écoulées.

— On me l'a arraché. Physiquement. Une déchirure. Littérale. En disant ces mots pêle-mêle, Mila porte ses mains à son ventre. Son visage, caché dans l'ombre, se crispe.

— Mila, expliquez-moi. Cet enfant et le viol que vous avez subi sont-ils liés ?

— Oui... J'avais confiance... J'étais naïve...

La voix est à peine audible. Prononcer ces mots est un effort épuisant, comme se relever d'une chute. Entendre Asim verbaliser aussi clairement la situation est une torture. Chaque mot est un coup.

— Avez-vous fait une fausse couche ?

Nouveau choc.

— Non...

Un soupir plus qu'une négation. Se relever.

— Avez-vous avorté ?

Une déflagration.

— Non...

Se relever à nouveau, sous le poids du regard de l'autre.

— On m'a forcée à avorter.

Contracter tous ses muscles pour tenir debout. Prononcer ces mots d'une manière à peine audible. Entendre le silence du champ de bataille après les détonations.

— Vouliez-vous garder cet enfant ?

Silence écourté. Nouvelle déflagration.

— Oui.

Un souffle affirmatif à peine audible plutôt qu'une réponse.

— Je pensais qu'une femme violée ne pouvait enfanter.

L'onde de choc se propage. Mila titube, son corps immobile.

— Je pensais, à tort, qu'une femme violée ne pouvait se résoudre à laisser l'acte de violence grandir en elle. Nouveaux mots, nouveaux supplices. Résister. S'épuiser. Presque défaillir.

— Vouliez-vous vraiment garder cet enfant ?

S'évanouir. Dans le souvenir. Dans la chaleur et la honte. Dans l'obscurité et la culpabilité. Dans la puissance des mots assassinant un silence lâche et fébrile.

*

— Mila, m'entendez-vous ? Mila ! Je vous en prie.

Mila ouvre les yeux, dans les bras d'un homme qu'elle met quelques secondes à reconnaître.

— Vous m'avez rattrapée, parvient-elle à dire.

— Oui, pardon. Je vous ai torturée avec toutes mes questions.

— Vous m'avez rattrapée.

— Oui et je vous ne lâcherai plus. Quitte à devenir muet, à me perdre dans l'horreur de votre agression, à échouer à comprendre vos sentiments, à ce que l'on me coupe les mains même, rien n'y fera. Je ne vous lâcherai plus. Je serai là quand vous trébucherez. Je vous rattraperai. Je vous protégerai.

— Pourquoi ?

— Nous sommes liés, Mila. Depuis notre enfance, ce lieu, cette pierre, cette épitaphe, nous unissent. Douze mots et trente-huit lettres pour décrire une déchirure,

une rupture, et créer malgré nous un lien, une connexion invisible jusqu'à ce jour. Nous sommes liés par cette vie qui vous a été arrachée.

— Après la violence et la peur, j'ai ressenti la vie en moi, Asim. Une vie grandissait au creux de mes reins et je l'ignorais. Puis mon ventre s'est arrondi subitement. J'ai eu peur. J'ai détesté. J'ai haï.

Les mots de Mila traversent ses larmes.

— Je comprends, Mila. La violence subie est parfois si terrible que la vie qui en résulte paraît horrible. Vous n'avez pas à vous en vouloir.

— Vous ne comprenez pas, Asim. Cette vie en moi se moquait de la violence qui l'avait engendrée. Elle poussait. Elle arrondissait mon ventre. Et après la peur et la haine, l'amour. Pour la première fois, j'ai aimé. Je voulais garder cet enfant. On m'a forcée à avorter. On me l'a arraché. On l'a assassiné.

Asim se tait. Il tient la main de Mila.

— Terrible a été la violence. Mais cette vie en moi. Comment vous expliquer... Après trois mois de déni, elle a explosé en moi et redéfini mon corps, mon être. Je comprends les femmes qui se font avorter. Chaque femme devrait avoir le choix. Quand la violence vous pénètre, qu'elle s'invite en vous, il peut être impossible de la surmonter. Mais, ce que je ressentais dans ma matrice, cette sensation de vie naissante a surpassé toutes mes souffrances, puis m'a rempli de bonheur, jusqu'à ce qu'on me l'arrache.

Les yeux d'Asim s'embuent. Sa main se resserre sur celle de Mila.

— Qu'avez-vous Asim ?

— Ce que vous me dites... Je le savais... Pris par l'émotion, Asim marque une pause.

— Ce que vous me dites confirme tout ce que j'ai lu et que j'aime en vous. Votre capacité à extraire de votre souffrance la lumière, l'amour et la vie. J'aime tout ce qui vous anime, bon ou mauvais. J'aime ce mal qui vous ronge et que vous transformez en une puissance à faire le bien. J'aime cette souffrance qui coule en vos veines et vous rend plus attentive aux malheurs des autres. Je vous aime Mila. Parce que j'aime ce choix que vous avez gravé sur cette pierre et tout au fond de vous. Ce choix délibéré de ne pas laisser la souffrance vous aigrir, vous assécher, vous endurcir. Je vous aime Mila. Asim pleure, les yeux perdus dans ceux de Mila et sa main dans la sienne.

Mila se jette à son cou et l'embrasse. Elle goûte le sel de ses lèvres masculines. Elle avale ses larmes ruisselantes. La passion la presse contre lui. Elle inhale son odeur, effleure ses dents, frôle sa langue et enveloppe son corps d'homme. Cette passion attise le désir d'une étreinte enflammée et autorise un premier baiser, avant-goût déposé sur sa bouche d'une promesse sensuelle et sincère d'une communion corporelle consentie.

Chapitre 14 - Dina

La pyromanie est la pulsion obsédante d'allumer des incendies. Tout départ de feu nécessite la présence d'un combustible, d'un comburant et d'une étincelle. Lutter contre le feu, c'est supprimer un des éléments de ce triangle inflammable.

La jalousie, sentiment compulsif et délétère, pousse à déposséder l'autre de ce dont on ne jouit pas. Toute convoitise amoureuse suppose la présence d'un être aimé, d'un amant, et d'un tiers. Lutter contre la jalousie, c'est supprimer un des éléments de ce triangle amoureux.

Dina, allongée sur son lit, est à l'affût du moindre bruit qui indiquerait le retour de sa sœur au milieu de la nuit. Un silence de mort pèse sur la maison. Sa mère dort profondément dans la chambre, à côté.

Dina rumine. Ce prénom qu'elle a entendu dans la bouche de Mila, ce sentiment qui l'a saisie hier en entrant dans sa chambre et ce frisson sur le corps de sa sœur sont autant de nouveautés intrigantes. Jusqu'à présent, les garçons jamais ne s'invitaient dans la chambre, ne pénétraient l'esprit, n'envahissaient le cœur, à son insu, sans son assentiment. Mais celui-ci lui échappe et crée un déséquilibre. Il menace les fondations même de la structure familiale qui repose sur un triangle féminin. Et un triangle ne peut compter quatre côtés, dont un masculin. Hors de question de perdre un équilibre durement établi ! C'est elle, Dina, qui quittera la maison la première. Mila doit

s'occuper de sa mère. Rien ne compromettra ce destin tout tracé.

Dina se lève, s'habille et sort de la maison en silence. La nuit l'enveloppe de son obscurité et masque ses pas. A l'approche de la propriété d'Asim, elle se colle contre un mur. Elle aperçoit, près du bois communal, quelques dizaines de mètres au loin, au bout de la rue, une forme. Elle devine la corpulence d'un grand gaillard, légèrement courbé. Une étincelle jaillit de cette ombre. La flammèche décrit une parabole dans le prolongement exact du geste de ce qui semble être un bras d'homme. Un passant fume une cigarette. Un promeneur cherche un peu de fraîcheur en cette nuit chaude et s'éloigne déjà. Dina se rassure. Le geste est banal et sans risque pour son intégrité, du moins dans l'immédiat.

Elle pénètre alors dans la propriété d'Asim et avance jusqu'à la porte d'entrée de la maison. Elle réfléchit au prétexte de sa visite. Ils sont nombreux. Elle frappe à la porte avec assurance. Aucune réponse, hormis le silence et l'immobilité. Elle saisit la poignée. La porte s'ouvre. Dina se retrouve au milieu de la cuisine, dans la pénombre d'une pièce abandonnée. Quelques lueurs nocturnes se reflètent sur les deux couverts dressés, utilisés puis laissés en l'état. Une chaise est déplacée un peu à l'écart. Dina l'attrape, la déplace, s'assoit à table, examine et réfléchit. Où était-elle assise ? Ici, certainement. L'assiette est à moitié pleine. L'autre est vide. Dina attrape la fourchette qui brille dans la nuit. Elle pique et goûte. C'est très bon ! A sa place, elle aurait terminé l'assiette. Mais une forte

émotion peut couper l'appétit, une attirance diminuer l'envie de manger. Dina est à même de tirer ses premières conclusions. Mais d'autres éléments lui sont nécessaires. Elle monte à l'étage, à la recherche de la chambre. Elles sont au nombre de trois, toutes sont vides et en ordre. Même les lits sont faits. Rien à signaler dans la salle de bain. Les conclusions sont ajournées. D'autant plus qu'une lumière subite pénètre la pièce. Dina descend précipitamment l'escalier et constate la même lumière à toutes les fenêtres du rez-de-chaussée. Une lumière jaune et chaude. Trop tôt pour qu'il s'agisse de la lumière du jour. Comment voir sans être vu ? Entendre est plus facile. Des voix et une agitation s'élèvent à l'extérieur. On frappe à la porte. Le grand gaillard courbé ? Dina se réfugie à l'étage et se plaque contre un mur loin des fenêtres. La chaleur l'insupporte. On frappe à nouveau à la porte. On ouvre.

— Y a quelqu'un ? crie une voix masculine.

— Personne. Tu perds ton temps, remarque une seconde voix.

— D'accord ! Partons ! C'est dangereux, intime la première voix.

Dina patiente, les oreilles dressées. Elle guette le retour du silence et du masque noir de la nuit. Mais étrangement, la lumière se fait plus intense à l'extérieur. Toujours jaune et chaude. Aucune voix mais beaucoup de lumière. Des lueurs ondulantes et mouvantes.

Dina, immobile, attend le retour de la nuit. Elle est en sueur. Tout son corps est chaud. Elle suffoque et

comprend. Elle assemble les pièces du puzzle. La sécheresse, la chaleur, l'envie de prendre l'air, de fumer une cigarette, le geste du bras dans la nuit, la lueur incandescente, la flammèche, la parabole décrite, la lumière jaune et chaude aux carreaux. Le triangle inflammable complété apparaît enflammé comme Dina pose la dernière pièce.

Elle se précipite hors de la chambre et dévale l'escalier. Mais les flammes ont déjà envahi la cuisine et lèchent les plats, les murs, le plafond, la table, les chaises. Une épouvante pénètre le cerveau. L'hypothalamus court-circuite le néocortex cérébral et ordonne aux glandes médullosurrénales, situées juste au-dessus des reins, une giclée d'adrénaline ($C_9H_{13}NO_3$) dans le système sanguin. L'effet vasoconstricteur de $C_9H_{13}NO_3$ est immédiat. La dilatation des bronches et des pupilles et l'augmentation du rythme cardiaque permettent à Dina de remonter l'escalier en deux enjambées. Mais le feu a déjà gagné l'étage par l'extérieur. Des fumées noires flottent au plafond. L'horreur d'une fin tragique transperce le cœur de Dina et révèle un travail de sape à un stade avancé. Les fondations même sont atteintes. Comment résiste-t-on à l'éventualité d'une fin soudaine et brutale ? A quoi Dina pourrait-elle bien s'accrocher pour lutter et résister face à la mort qui vient la prendre ? Toutes les images de sa vie défilent devant ses yeux. Et étrangement, un seul personnage apparaît. Toujours la même silhouette. Toujours le même visage. Le sien.

Seul un autre pourrait la sauver de cette mort qui approche. Mais quand l'autre n'existe plus, c'est la fin.

La giclée d'adrénaline n'y changera rien. Cruel espoir déjà parti en fumée quand Dina s'écroule au sol cherchant en vain une dernière goulée d'air frais.

Quand l'eau quitte la feuille, l'aridité la pétrifie et le feu la dévore sans résistance. Quand l'autre quitte le cœur, le moi se nourrit du manque et l'égo menace l'existence.

Les flammes se repaissent maintenant du corps de Dina. La dégradation de ses chairs est rapide. D'abord, l'épiderme s'enflamme. Puis, les graisses se consomment. Enfin, la cage thoracique explose dans un bruit effroyable et inénarrable. Un viscère rouge, figée, maintenant à l'air libre, s'embrase. Heureusement, Dina ne souffre plus. Voilà quelques minutes que son cœur a lâché. L'asphyxie a provoqué un arrêt respiratoire douloureux et libérateur. Une dernière pensée l'accompagne. Ses péchés, maintenant réduits en cendres, sont pardonnés.

Chapitre 15 - La peau

Les quatre lèvres se séparent enfin. Chacun reprend son souffle. Le baiser a été long et passionné. Mila recule d'un pas, tout en tenant la main d'Asim.

— Viens ! Je veux te montrer un endroit.

Asim la suit. La lune éclaire un sourire béat sur son visage. Sa langue passe lentement sur ses lèvres, davantage pour prolonger une sensation qui s'estompe que pour lutter contre la sécheresse et la chaleur qui enveloppent son corps.

Tous les deux quittent la petite prairie rase et sèche, traversent à nouveau le fin cours d'eau asséché et s'éloigne de la propriété des Laparsel. Ils se dirigent vers la limite nord du village. Le chemin qu'ils empruntent monte et débouche sur une corniche située plusieurs dizaines de mètres au-dessus du bois communal. Le Pied Rocheux est un point de vue panoramique d'où Mila et Asim surplombent l'ensemble du village. On aperçoit en contrebas, après les rangées d'arbres, la maison et les champs des Laparsel et un peu plus loin la maison d'Asim où se dérouleront sous peu des événements tragiques. Mais pour l'instant, les deux jeunes gens n'ont d'yeux que l'un pour l'autre. Le spectacle naturel qu'offre cette nuit chaude n'est qu'un décor, certes indispensable, mais auquel ils prêtent peu d'attention. Ils se fondent dans cet environnement sombre qui favorise un rapprochement tant attendu.

Mila et Asim s'assoient sur le banc communal. De nombreux amoureux en ont déjà usé le bois.

Qu'importe ! Toutes ces premières fois, tous ces premiers gestes, sans cesse répétés de génération en génération, ces mêmes mots redits encore et encore, ces mêmes lueurs reflétées dans des yeux semblables, depuis des décennies, des centaines d'années, sur ce banc ou un autre, n'ont jamais lassé, ni émoussé le désir, ni affaibli la passion. Preuve que l'éternité est une question de point de vue, panoramique ou non, d'état d'esprit, d'état de cœur. Elle se vit chaque jour au présent, elle se transmet, sans se soucier, ni du passé, ni de l'avenir, dans un renouvellement perpétuel. L'amour subsiste, se perpétue, s'éternise, résiste à l'aridité, pour peu qu'on le chérisse, qu'on le nourrisse de baisers, de caresses, de tendresses laissées sur la peau, lieu où il naît, vit et ne meurt jamais.

*

Asim, assis sur le banc, prend les mains de Mila dans les siennes. Que ne donnerait-il pas pour être un Rodin ou un Vermeer et immortaliser la grâce de ces mains fines et légères ? Est-ce en des moments comme celui-ci que l'autre grâce, celle du ciel, vous est accordée ? Pour Asim, les deux ne font qu'une. Ses doigts effleurent ce poignet féminin, comme on traverse une nef gothique, se dirigent vers la paume, vaste chœur de cette église charnelle, et se heurtent au pansement qui se décolle.

— Qu'est-il arrivé à tes mains, Mila ? demande Asim avec douceur.

Mila se tait. Comme il est difficile de dévoiler son intimité ! Elle aimerait ne pas répondre. Cette nuit d'émotions l'a épuisée. Sa seule envie ? Tout oublier.

Ne plus parler. Ne plus pleurer. S'abandonner aux caresses de cet homme qui a la pudeur de ne toucher qu'à ses mains. Mais une force nouvelle la pousse à murmurer.

— Je me fais du mal, Asim. Les mots pesants de Mila s'envolent dans la chaleur de la nuit.

— T'es-tu infligée toi-même ces blessures ? demande Asim en murmurant à son tour.

— Oui. Les lèvres et le corps de Mila se crispent sur ce mot d'assentiment.

— Puis-je ? demande Asim en examinant le pansement sur la paume de la main gauche.

— Oui, murmure-t-elle en retour.

Asim décolle délicatement le pansement. Mila grimace et dans un réflexe recule très légèrement sa main.

— Cela cicatrise bien. As-tu mal ?

— Non. Asim promène son doigt le long de la cicatrice. Mila frissonne.

— Une belle ligne de vie, longue, nouvelle, pleine de malheurs surmontés et d'un bonheur retrouvé. Ce que je perçois est étonnant, Mila.

— De quoi parles-tu ?

— Je ressens cette force qu'il t'a fallu pour inciser tes chairs. Quel geste terrible. J'en frissonne. Mila ne dit rien.

— Cela t'a soulagé ?

— Oui, répond Mila du bout des lèvres.

— Alors c'est très bien ! s'exclame Asim, enthousiaste.

— Comment cela ?

— C'est très bien ! répète Asim.

— N'as-tu pas honte de moi ? De ce que j'ai fait ?
D'avoir profané mon corps, demande Mila, surprise.

— Absolument pas ! Bien au contraire. Je viens de comprendre. Asim marque une pause.

— Qu'as-tu compris ?

— Je t'aime, Mila.

La voix d'Asim est vibrante. Il serre les mains de Mila qui sonde ses grands yeux clairs à la recherche d'une explication.

— Cette blessure est la preuve que tu refuses de céder à la souffrance que tu endures. Tu t'es infligée cette douleur terrible pour ne pas sombrer dans l'insensibilité que ton cerveau impose à ton corps pour te protéger. Tu refuses de t'endurcir. Tu luttas contre le mutisme de ton corps. Tu rejettes la dureté, l'inhumanité, l'égoïsme, l'égoïsme, l'insensibilité. Sous l'effet de ces mots, le corps de Mila se tend.

— A chacune de tes blessures, je t'aime davantage.

Mila dégage alors ces mains de celle d'Asim et saisit son visage pour l'embrasser. Sa cicatrice frotte la joue d'Asim. Mais plus rien n'a d'importance. Seule compte cette étreinte. Les mains de Mila enveloppent le corps d'Asim. Elle serre sa poitrine contre la sienne autant que ses muscles de femme énergique le lui permettent. Elle lui murmure dans le creux de l'oreille.

— J'ai une autre cicatrice.

— Veux-tu me la montrer ? demande Asim en retour.

— Oui.

Mila relève les plis de sa longue robe bleue à fleurs blanches et libère sa jambe droite. Sa peau nue brille au clair de lune. Elle attrape la main d'Asim et la pose

sur sa cuisse. Il perçoit l'aspect granuleux et hérissé que provoque sa caresse sur la peau de Mila. La chair de poule véhicule le frisson du désir. Mila guide la main d'Asim et la dépose sur le pansement collé en haut de sa cuisse. Les doigts d'Asim se figent de peur de causer une douleur malencontreuse.

— Cette blessure est récente, dit-t-il d'une voix basse.

— Oui. Comment le sais-tu ?

— J'ai perçu une légère crispation de ton corps. C'est encore sensible ?

— Oui. Mais, la douleur n'est pas très intense. Ne t'inquiète pas.

— As-tu d'autres cicatrices ?

— Non, pas vraiment...

— Comment cela, pas vraiment ?

— Mon dos... Mais il ne s'agit pas d'une entaille.

— Veux-tu me montrer ?

Mila hésite. Cela aussi, il faudra l'expliquer. Le désir est puissant. Il semble avoir vaincu toutes ses inhibitions. Mila se retourne et déboutonne le haut de sa robe. Asim imagine les mains de Mila décrochant un à un chacun des petits boutons du tissu couvrant sa poitrine. Mila extrait ses bras des manches. Le tissu de la robe tombe et expose son dos à la lumière de la lune et au regard d'Asim qui pose ses mains sur la nuque de Mila.

— As-tu mal ? demande-t-il.

— Non. Ses mains descendent légèrement.

— Et ici ?

— Une légère irritation.

— Je vois que ta peau est encore rouge. Les mains d'Asim descendent et heurtent à l'agrafe du soutien-gorge.

— Puis-je ? demande-t-il.

— Oui. Murmure Mila. Asim dégrafe le soutien-gorge. Et Mila, dans un réflexe purement féminin, rapproche ses avant-bras de sa poitrine pour retenir son soutien-gorge.

— As-tu mal dans le dos ?

— Non. Absolument pas.

— Quelle est la cause de ces rougeurs ? demande Asim.

Est-ce la question de trop ? Celle qu'il ne fallait pas poser ? Mila se redresse subitement. Elle ragrafe son soutien-gorge.

— Qu'ai-je dit ? Qu'ai-je fait, Mila ? demande Asim interloqué. Mila ne répond rien. Elle renfile ses bras dans les manches de sa robe et commence à la boutonner. Lui reviennent à l'esprit, tour à tour, la séance de flagellation, son excessivité, les visages blêmes d'enfants tourmenteurs, un plaisir éprouvé dans la douleur, le regard de Dina, inquisiteur, sa remarque assassine.

— Je ne peux pas Asim. Je suis fatiguée, épuisée. C'est trop lourd. Je ne pourrais jamais être heureuse ! s'exclame Mila, les traits du visage tirés et sa robe totalement boutonnée.

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Je dois sans cesse lutter contre tous ceux qui veulent m'empêcher d'être heureuse.

— De qui parles-tu ?

— De tout le monde ! De moi-même ! Tu dois partir Asim. Me fuir. Tu ne seras jamais heureux à mes côtés.

— Pourquoi ?

— Tu ne comprends donc rien ! hurle Mila surprise elle-même de sa réaction violente.

— Pardon, Asim. Je suis à bout, ajoute-t-elle.

— Explique-moi. Je ne comprends pas.

— Cesse de me torturer ! Est-ce le prix à payer pour toutes ces caresses ? Le ton de Mila s'est durci.

— Pas du tout. Je cherche à comprendre. Je cherche à te comprendre. Voilà tout.

— Tu ne peux pas comprendre. Un mal me ronge. Une envie atroce, finit par lâcher Mila.

— Quel mal, Mila ? Est-ce pour cela que ton dos est rouge, comme si quelqu'un t'avait fouettée ?

— Oui. Mila cache son visage dans ses mains posées sur ces genoux.

— Qui t'a fouettée, Mila ?

— Moi-même ! Moi-même, Asim ! Mila hausse le ton à travers ses larmes.

— Je sais que c'est difficile, ajoute Asim qui attrape la main de Mila et caresse son avant-bras. Concentre-toi sur mes caresses. Ressens ton corps. Sois à l'écoute. Reconnecte-toi. Par ton corps, tu pourras libérer ton esprit. Asim marque une pause, le temps que Mila parvienne à maîtriser son émotion.

— Est-ce agréable ? demande-t-il au bout de quelques instants.

— Oui.

— Te sens-tu mieux, maintenant.

— Oui.

— Suis mes mains sur tes bras. Comment t'es-tu meurtri le dos ?

— Un martinet. Mila fait une pause.

— Un martinet caché entre mon matelas et le mur, ajoute-t-elle.

— T'en sers-tu souvent ?

— Non, c'est rare et ce n'est pas aussi douloureux d'habitude. J'ai honte, Asim. Des sanglots entrecoupent la voix de Mila.

— Concentre-toi sur mes mains et tes sensations. Est-ce une pratique d'auto-flagellation ?

— Oui.

— Pour quelle raison ?

— Extirper le mal.

— Depuis quand ?

— Depuis l'évènement. Ma mère m'a dit que je pourrais ainsi extirper le mal.

— Quel mal ?

— Celui qui me ronge. Mila marque une pause entre deux sanglots. Elle se tait. Le calme précède la tempête et le vent violent des mots.

— Cette violence qui me domine. Cette envie terrible de lui céder. D'abandonner. De renoncer. De partir. De tout quitter. D'abandonner ma mère. De tuer ma sœur. De rejoindre mon père. D'élever Arthur. Les mots de Mila sont sortis dans la nuit malgré elle, pêle-mêle, dans un jaillissement incontrôlable. Asim se tait, troublé.

— Pardon, Asim. Je ne sais pas pourquoi j'ai dit cela. J'ai honte. Je lis la gêne dans ton regard. Accablée par ces pensées obscènes, rongée par ce mal, je ne

pourrais jamais être heureuse. Mila marque, à nouveau, une pause. Asim ne dit rien. Et le flot turbide de mots continue.

— Mon bonheur a été assassiné quand j'avais 15 ans. Tu entends, Asim. 15 ans ! Je n'étais plus une enfant. Je l'ai bien cherché. Je n'ai eu que ce que je méritais. Et J'ai tué cet enfant. Sous chacun des mots de Mila, affleure une colère sourde, inquiétante, nocive. Mila retire ses bras des mains d'Asim et plonge son visage dans ses deux mains. Ses bras posés sur ses genoux, elle balance son corps en lamentation. Asim ne trouve plus de mots. Et puis soudain, après quelques instants, Asim relance la conversation d'une voix calme et assurée, parfaitement audible.

— Je n'ai plus parlé pendant un an.

Mila se redresse et le dévisage à travers ses larmes.

— Je n'ai plus parlé pendant un an, répète Asim avant de continuer.

— Aucun mot n'est sorti de ma bouche pendant un an. Mes cordes vocales ne pouvaient plus émettre aucune parole intelligible. Je ne pouvais que grogner, crier, gémir. J'étais devenu une bête effrayée.

— Comment est-ce possible ? demande Mila en séchant ses larmes.

— J'étais en état de choc. Comme je te l'ai raconté, on m'a retrouvé sur la tombe d'Arthur. J'étais blessé, traumatisé, persuadé que mon père m'avait abandonné et que j'allais mourir. D'après ce que m'a raconté ma mère, mon corps s'est éteint à ce moment-là. Ou plutôt, mon esprit s'est déconnecté de mon corps pour ne plus souffrir. Je pense que, d'une

certaine manière, tu es victime d'un trouble similaire. Comprends-tu maintenant, pourquoi j'essaie de comprendre ce que tu vis, ce que tu éprouves ? Cela résonne en moi.

Mila, captive de ces yeux clairs et vibrants posés sur elle, de ce regard intense qui cherche à puiser l'indicible en elle, ajoute d'une voix adoucie.

— Comment as-tu retrouvé l'usage de la parole ?

— D'après ce que ma mère m'a raconté, quand elle me caressait, cela m'apaisait et je parvenais à prononcer quelques mots. Elle me répétait souvent : « Les caresses connectent l'esprit du bébé à son corps ». Ma mère m'a affirmé que le premier mot que j'ai pu, à nouveau, prononcer était... Asim marque une pause, le souffle court. Il baisse les yeux. Une émotion le saisit. Il relève la tête. Il regarde Mila dans les yeux.

— Oui, Asim. Je t'écoute, l'encourage Mila.

— Arthur.

— Arthur, répète Asim.

Mila se décompose. Ce n'est pas la surprise qui la trouble, mais une évidence, une certitude même. Toutes les pièces du puzzle se sont enfin agencées convenablement. L'image est d'une clarté pleine et réconfortante. Mila assiste à un dénouement aussi inattendu qu'inespéré.

— Nous sommes liés, Mila. Mon bonheur est lié à toi, comme ce mot gravé sur cette pierre, sorti de ma bouche, et cet enfant arraché à ton ventre. Asim marque une pause, puis il ajoute.

— Trouveras-tu le bonheur à mes côtés ? Je ne sais pas. Mais nous pouvons y travailler ensemble.

— Me feras-tu du mal, Asim ? demande soudainement Mila.

— Je ne sais pas. La réponse surprend Mila qui marque une pause.

— Me pardonneras-tu le mal que je te ferai ? ajoute-t-elle.

— J'ai une certitude. Jamais, je ne t'abandonnerai. Nous sommes liés. Jamais, je ne te quitterai. Je le jure sur la tombe d'Arthur.

Au moment où Asim prononce ces paroles, une lueur attire son regard. Ce ne peut être la lumière du jour. Pas à cette heure et encore moins en provenance du village en contrebas. Asim se lève d'un bond. Il a senti le danger.

— Le feu ! Au village ! Les deux voix et les deux mains s'unissent face au danger.

Chapitre 16 - Le feu

Libre ! Vivante ! La brindille que l'on croyait morte. Elle virevolte, tourne et vole, tourbillonne, s'époumone dans les volutes de fumée, loin de son humus tombal. Portée par le rayonnement thermique, elle bondit de cime en cime. Elle précède et provoque la catastrophe. Elle cavalcade le long des sommets d'arbres du bois communal. Celle que l'on piétinait se venge.

Elle rougeoit dans les couleurs incandescentes de l'horizon. Il aura suffi d'une simple cendre abandonnée, d'une négligence coupable, pour l'enflammer, la ressusciter. Et la voilà flammèche.

Quelle ivresse ! Les courants chauds de convection la soulèvent, l'emportent, l'embrasent, l'embrassent, la mènent au-delà de toute espérance, et lui redonnent vie. Ah, reprendre vie ! Même un court instant ! Profiter d'une étincelle d'existence ! Quitte à causer le chaos et la souffrance ! Qu'importe ! Seule compte cette énergie calorifique qui empoigne et consume. Cette lumière qui rayonne du corps, mort il y a quelques minutes encore. Cette chaleur de combustion, cette fièvre horridique, qui irradie son être et dévore tout ce qu'elle mord. Lucifer est sorti des enfers ! Ses sbires flamboyants le précèdent. Dante Allighieri sourit. Quelle divine comédie !

Issue d'un incendie de surface, la flammèche a franchi toutes les étapes et grimpé tous les échelons. Qui aurait parié sur cette frêle recrue ? Après avoir déclenché un incendie de sous-bois, elle a dévoré les

végétaux sans eaux. Puis, escortée de torrides compagnes, affreuses réminiscences d'une végétation devenue combustible, elle a mis en branle un incendie de cimes. Ultime extase dévastatrice que de surgir par-delà les sommets, éclairer la nuit de rouge, précéder la ligne de front, abolir la frontière entre la zone de flamme et la zone non brûlée, sentir une puissante énergie de centaines de kilowatts par mètre pousser dans le dos, et avancer encore et toujours pour éviter d'être dévorée avec le reste végétal. Progresser plus avant pour sauver sa peau de brindille quitte à déclencher d'autres feux. La vie est trop brève pour penser aux conséquences ! Laissez la petite brindille morte à sa nouvelle vie de feu follet !

*

Mila et Asim observent incrédules le spectacle de désolation en marche. La ligne de front au loin est clairement visible. Une ligne orange, incandescente, progresse, inexorablement, telle une armée d'hommes en armure de feu. Rien ne résiste. Rien ni personne ne s'oppose à cette marche destructrice. Le front de flammes, précédé de milliers de feux follets, dévore tout sur son passage. Asim est stoïque, hébété. Mila le secoue.

— Asim ! Vite ! Réveille-toi ! Ta maison est en flammes ! Il faut redescendre au village.

Asim reste silencieux et immobile, sidéré par un spectacle que son champ de vision ne parvient pas à appréhender dans son intégralité. L'insoutenabilité de la scène le pétrifie. Les premiers courants d'air chaud frappent son visage. Les émotions qui l'ont agité ces

dernières heures ont asséché ses chairs, épuisé ses forces, sapé sa résistance nerveuse. Il regarde sa maison partir en flamme, son jardin s'embraser. Ce sont ses rêves qui partent en fumée, sous ses yeux.

— Asim ! Ressaisis-toi ! Il faut appeler les pompiers et sauver ta maison.

Asim, muet, lève lentement la main et désigne un point au loin. Une noria de camions, gyrophares allumés, soulèvent un nuage de poussière. La cavalerie à la rescousse ? A quoi bon ? Asim observe sa maison. Le toit vient de s'écrouler, ravagé par les flammes.

— Asim ! Ma mère ! Ma maison ! Ma sœur ! hurle Mila terrorisée.

Et c'est le déclic. Une giclée d'adrénaline se déverse dans les deux systèmes sanguins, masculin et féminin, inonde les muscles et met en branle les deux corps paniqués.

— Viens, Mila ! Vite ! Il y a peut-être une chance pour ta maison. Pour la mienne, on ne peut plus rien.

— Mama ! hurle Mila comme Asim l'entraîne derrière lui.

Ils longent la corniche, descendent le chemin, et débouchent essoufflés dans la rue menant au village. L'air est lourd et chaud. Le ciel nocturne est si bas qu'il semble effleurer les têtes. Les flammes au loin dans le village éclairent la nuit. Le clocher de l'église est en feu. La mairie adjacente est en cendre.

— Asim ! Par-là ! Suis-moi ! Je connais un raccourci, crie Mila, en tentant de reprendre son souffle.

*

En arrivant à la propriété des Laparsel, le calme qui les accueille est invraisemblable. Aucun bruit ni aucune lumière dans la maison. L'inconscience endort. Et l'ignorance tue, avec lâcheté, aux milieux de rêves étranges.

— Mama ! Dina ! hurle Mila en entrant dans la maison. Elle se presse à l'étage.

— Mama ! Dina ! Réveillez-vous ! crie-t-elle en ouvrant la porte de la chambre de sa mère. Jeanne est assise sur le bord du lit, éveillée, une expression de surprise sur le visage.

— Mama ! Le feu ! Dans le village ! Vite ! Il faut évacuer ! lance Mila en cherchant dans l'armoire des vêtements pour sa mère.

— Viens ! Habille-toi ! Enlève ta chemise de nuit ! Je vais t'aider.

— Dina ! hurle Mila en direction de la chambre de sa sœur tout en aidant sa mère.

— Mais que fait-elle ? Bon sang ! Ne me dis pas qu'elle dort. Dina ! hurle-t-elle à nouveau.

— Doucement, Mila. Tu me fais mal au bras. Que se passe-t-il ? Vas-tu m'expliquer enfin ? demande Jeanne, maintenant inquiète.

— Le feu, Mama ! Dans tout le village. Il faut partir. La maison d'Asim est déjà en cendre. Ce n'est plus qu'une question de temps pour la nôtre.

— Comment le sais-tu ?

— Je l'ai vu du haut du Pied Rocheux. Tout brûle ! Je te dis.

— Du haut du Pied Rocheux ? A cette heure-ci ? Je ne comprends rien à ce que tu me racontes.

— Nous n'avons pas le temps, Mama. Fais-moi confiance. Habille-toi. Je vais réveiller Dina.

Mila sort de la chambre et se dirige vers celle de Dina. Elle ouvre la porte.

— Dina ! Bon sang ! Réveille-toi ! Mila se fige. La chambre de Dina est vide. Des points d'interrogation défilent dans ses yeux. Elle revient vers sa mère.

— Mama, où est Dina ? Elle n'est pas dans sa chambre.

— Comment cela ? Elle n'est pas dans sa chambre.

— Elle n'est ni dans sa chambre, ni dans la maison.

— Elle aussi ?

— Comment cela, elle aussi ?

— Tu viens de me dire que tu étais au pied rocheux en plein milieu de la nuit. Et maintenant ta sœur qui n'est pas là, à 3h du matin.

— Mama ! Arrête ! Ce n'est pas le moment ! Il faut fuir ! La situation est grave. Mila se jette dans le couloir et hurle à nouveau.

— Asim ! Asim ! Où es-tu ?

— Quelle est cette histoire encore ? Que fait cet homme chez nous en plein milieu de la nuit ? demande Jeanne atterrée, en sortant de sa chambre, enfin habillée.

— Nous étions ensemble et nous avons vu le feu.

— Quoi ? Comment cela ensemble ? Où ? interroge Jeanne en descendant l'escalier derrière Mila.

— Mama ! Arrête, s'il te plaît, ce n'est pas une priorité. Pour l'instant, il faut sauver nos vies.

— Et où est ta sœur ?

— Je n'en sais rien ! réplique Mila agacée.

— Asim ! Où es-tu ? crie Mila comme elle pénètre dans la cuisine.

— Ici, répond enfin Asim. La voix vient de l'extérieur et se rapproche de la porte d'entrée donnant dans la cuisine.

— J'ai fait le tour de la maison. Bonjour, madame Laparsel. Content de voir que vous allez bien.

— Bonjour, répond Jeanne surprise et gênée.

— As-tu vu Dina ? demande Mila.

— Non. Pourquoi ?

— Elle n'est ni dans sa chambre ni dans la maison. Je suis inquiète.

— A-t-elle l'habitude de découcher de la sorte ?

— Absolument pas, jeune homme ! Vos insinuations ne me plaisent pas, intervient sèchement Jeanne.

— Pardon, madame. Je voulais savoir si elle avait l'habitude de dormir chez des amis ou un membre de votre famille chez qui elle se serait réfugiée.

— Non, justement. Ce n'est pas dans ses habitudes. C'est cela qui m'inquiète, rétorque Mila.

— Ne vous inquiétez pas. C'est peut-être une bonne chose. Elle est sûrement à l'abri. En tout cas, en meilleur posture que nous.

— Comment cela ? Que veux-tu dire ? demande Mila très inquiète maintenant.

— J'ai fait le tour de la maison. Le feu est tout proche. Il arrive du village par la grande rue.

— Malheur ! s'écrient en chœur les deux femmes terrorisées.

— Nous ne pourrons pas partir. C'est trop dangereux.

— Comment cela ? Mais il faut partir au plus vite. Nous perdons du temps ! crie Mila.

— Calme-toi, Mila.

— Vous vous tutoyez, maintenant, demande Jeanne.

— Mama ! S'il te plaît ! La situation est grave, la coupe Mila hors d'elle-même. Ses mains tremblent.

— Mila ! S'il te plaît, regarde-moi, demande Asim en la tenant par les épaules. En faisant le tour de la maison, j'ai vu des lueurs au-delà de vos parcelles maraîchères. Le feu brûle là-bas aussi. Mais j'espère que la rivière asséchée arrêtera sa progression.

— La meilleure stratégie en cas de feu extérieur est le confinement, ajoute-t-il.

— Et si la maison brûle ! s'écrient les deux femmes, à nouveau en chœur.

— Je vais tout faire pour que cela n'arrive pas. Quelle est la pièce la plus en retrait où vous serez à l'abri des fumées en attendant l'arrivée des pompiers ?

— La cave ! s'écrient-elles à nouveau en chœur.

— Très bien ! Allons-y ! Y-a-t-il un point d'eau dans la cave ?

— Non, répondent les deux femmes.

— Alors, remplissez des seaux et prenez des chiffons, des morceaux de tissus. Le plus possible, ordonne Asim.

— Et les bêtes ! s'écrient Jeanne.

— Combien de bêtes ? demande Asim.

— Onze brebis, dans la grange ! Il faut les libérer ! répond Mila.

— Dans la maison ! La moitié dans la cave, l'autre dans la cuisine ! ordonne Asim.

— Mais vous êtes fou, jeune homme, se lamente Jeanne.

— C'est la seule solution ! Ou elles mourront brûlées ! s'exclame Asim.

— Dans la cave et dans la cuisine ! crie Jeanne en direction de Mila.

— J'y vais, Mama ! Je m'en occupe !

— Attend Mila. Il faut d'abord fermer tous les volets et toutes les fenêtres.

— Je m'en occupe, déclare Jeanne.

— Très bien. Il nous faut le plus de seaux et de chiffons possibles, ajoute Asim.

— Il y en a plusieurs à la cave. Et nous pouvons utiliser les seaux d'engrais vides. Ils sont dans la grange. Il doit y en avoir au moins une dizaine, explique Mila.

— Parfait ! Mais y a-t-il de l'eau ? demande Asim.

— Oui. L'armée a rempli notre citerne hier.

— Voilà une bonne nouvelle ! Ta mère et toi remplissez tous les seaux de la cave et répartissez-les avec les chiffons devant les fenêtres fermées dans la maison. L'eau nous servira à refroidir les matériaux ou éteindre tout départ éventuel de feu. Je ferai la même chose à l'extérieur. Je vais déposer les seaux de la grange, remplis d'eau, devant chaque entrée et fenêtre.

— Combien avez-vous d'échelles ?

— Une petite et une grande, dans la grange, répond Jeanne.

— Je vais poser la grande pour accéder au toit. La petite servira à accéder aux combles par l'intérieur. Avez-vous des pulvérisateurs ?

- Oui, dans la grange, répond Mila.
- Combien ? De quelle contenance ?
- Trois de 5 litres chacun.
- C'est dérisoire. Mais nous allons tout de même les remplir et les monter dans les combles pour éteindre un éventuel départ de feu, explique Asim.
- J'aurai besoin également d'un manche de pelle ou de pioche et d'un bidon d'essence.
- Un bidon d'essence ?
- Ou tout autre produit inflammable.
- Pourquoi faire ? Tu me fais peur, Asim.
- Ne t'inquiète pas. Fais-moi confiance.
- Tout est dans la grange, informe Mila.
- Ok ! Parfait ! Mets ta maman à l'abri, dans la cave, et rejoins-moi dans la grange le plus vite possible.
- D'accord. Mama ! Allons-y, vite !
- J'ai trouvé les seaux et les chiffons, lance Jeanne.
- Parfait ! répond Mila.
- Je vais étouffer dans la cave. Je préfère rester avec vous, réplique Jeanne.
- Non c'est trop dangereux Mama ! Tu vas rester à l'abri dans la cave et t'occuper des bêtes.
- Non ! Je ne veux pas mourir étouffée, prise au piège, en proie aux flammes.
- Ne vous inquiétez pas Jeanne. Vous serez à l'abri des flammes et des fumées. Les murs de la maison sont épais. Et Mila vous rejoindra dans quelques instants. Elle doit juste me donner ce dont j'ai besoin. Rassurez-vous, Jeanne. Remplissez tous les seaux d'eau disponibles et éparpillez-les dans la cave, essentiellement à côté des ouvertures, en prévision

d'éventuelles fumées. Faites de même avec tous les chiffons imbibés d'eau. Et après Mila, rejoins-moi, s'il te plaît.

Les deux femmes rassurées s'exécutent. Asim sort. Il jette un œil aux flammes situées à une centaine de mètres de distance. Il se précipite dans la grange.

*

Asim a sorti les différents outils de la grange quand Mila le rejoint. Les flammes ont progressé de plusieurs mètres. Mila est hypnotisée.

— Mila ! Comment va ta mère ? demande Asim.

— Elle va bien ! Autant que le permet la situation. Je n'en reviens pas qu'elle t'ait écouté aussi facilement et qu'elle soit en ce moment dans la cave. D'ordinaire, c'est une vraie tête de mule, explique Mila quand la coupe une voix derrière elle.

— Mila ! La voix de Jeanne se fait entendre au loin. Jeanne est sur le seuil de la cuisine et observe, tétanisée, son tablier remonté sur la bouche, les flammes qui progressent dans sa direction.

— Mila ! crie-t-elle à nouveau. Mila s'élance dans sa direction. Asim la suit.

— Mama ! Que fais-tu ici ? Tu dois rester dans la cave. Je vais amener les bêtes. C'est trop dangereux ici, explique sans ménagement Mila.

— Jeanne ! Vous comprenez maintenant pourquoi l'abri le plus sûr est la cave. Il faut vous mettre à l'abri au plus vite. Mila va vous rejoindre dans quelques minutes. La voix d'Asim est la plus rassurante possible.

— Viens, Mama ! Vite !

— Et les bêtes, Mila ! Nos brebis ! pleure Jeanne.

— Je m'en occupe comme je viens de te le dire. Ne t'inquiète pas. Mila entraîne sa mère par les épaules.

— Je reviens tout de suite, Asim. Ce dont tu as besoin est dans le troisième box en partant de l'entrée, après celui des brebis ! Viens Mama !

Les deux femmes entrent dans la maison. Asim s'éloigne en courant. Dans la grange, la chaleur l'étouffe soudainement. Il entend les bêtes affolées qui s'agitent dans leur box. Il se retourne vers la porte grande ouverte. Il aperçoit des lueurs orangées au loin. Plus vite, Asim ! se dit-il.

— Asim ! Ici ! La voix de Mila, déjà revenue de la cave, le guide vers l'emplacement tant recherché des bidons d'essence. Elle lui fait signe d'approcher. Cette femme est une merveille même en situation de détresse, pense-t-il en la rejoignant.

— Je n'aurai jamais trouvé sans toi, lui dit-il en arrivant à sa hauteur.

— Que comptes-tu faire avec ces bidons d'essence ? demande Mila.

— Fais-moi confiance ! Je t'expliquerai. Va t'occuper des brebis ! Elles commencent à s'affoler.

— J'y vais.

Mila ouvre le box. Asim l'entend hucher ses brebis. Les onze bêtes la suivent d'un même pas, reconnaissantes à cette voix qui les guide à travers une nuit d'anthologie. En sortant de la grange, la chaleur saisit à bras le corps Mila et ses brebis. Elle devine dans l'obscurité, au-dessus de sa tête, la présence de

fumées dans l'air. Elle accélère son mouvement et pousse les brebis dans la cuisine.

— Mama ! Les brebis ! Descend les premières à la cave ! J'enferme les autres dans la cuisine ! A tout à l'heure.

Mila referme la porte de la cuisine et se précipite vers Asim.

— Le feu approche, Asim !

— Je sais ! Je sais ! dit-il en sortant les échelles. Apporte celle-ci à l'étage et ouvre la trappe d'accès aux combles. Je vais remplir et apporter les pulvérisateurs.

— Et les bidons d'essence ?

— Chaque chose en son temps. Dépêche-toi !

Mila emporte l'échelle. Où est donc Dina ? Cette fugitive pensée la trouble comme Asim arrive à sa hauteur l'autre échelle en main.

— Ça va, Mila ? Tu te sens bien ? lui demande-t-il soucieux.

— J'étouffe !

— Pose l'échelle dans la maison et rejoins-moi à la citerne. Au bout de quelques minutes, Mila rejoint Asim qui a rempli d'eau tous les seaux d'engrais vides. Il tient en main un linge mouillé.

— Mets ce mouchoir humide sur ta bouche et rince-le régulièrement, explique Asim en lui tendant le morceau de tissu.

— Es-tu sûre de ne pas vouloir rejoindre ta mère à la cave ? Cela va devenir dangereux, irrespirable, sans compter la chaleur.

— C'est ma maison, Asim. Je ne pourrais pas rester les bras croisés.

— Très bien ! Alors, garde toujours ce linge sur ta bouche et ton nez. Mouille-le régulièrement. Je vais répartir les seaux d'eau autour de la maison, puis mettre le feu aux parcelles de pommes de terre.

— Comment ? Tu es fou ! Nous devons éteindre le feu et non pas l'alimenter. Mila s'étrangle de surprise.

— Écoute-moi, Mila. J'ai bien analysé la situation. Nous avons une petite chance de sauver la maison.

— Comment cela ? Une petite chance ? Et les pompiers ? le coupe Mila.

— Les pompiers ne viendront pas. Sinon, ils seraient déjà là depuis longtemps. Soit ils sont débordés par les feux, soit la route est d'ores et déjà inaccessible. Nous sommes seuls Mila ! Tous les deux, seuls, contre ce maudit feu.

— Ne dis pas ça. Les pompiers vont venir, dit-elle au bord de l'effondrement. Asim la prend par l'épaule.

— Mila ! C'est toi et moi, ensemble, contre ce feu de l'enfer. Il serre sa main sur l'épaule de Mila et continue.

— Te souviens-tu de ce que je t'ai dit au Pied Rocheux ? Il faut combattre le feu par le feu ! Eh bien, nous y voilà !

— Mais je n'ai pas la même force et le même courage que toi.

— Mila ! Ne doute pas de toi. Tu as cette force en toi. Asim plante ses yeux d'une intensité claire et flamboyante dans ceux de Mila. Et à ce moment précis, Mila comprend. Tout prend sens. Tout est clair dans son esprit, aussi clair que ce regard posé sur elle, aussi limpide que l'eau qui coule de la citerne, aussi évident que la menace qu'elle aperçoit au loin dans ses

reflets rouges. Elle suivra cet homme jusqu'à la mort, à travers les flammes et au gré d'une destinée commune. Un lien de confiance les unit.

— Mila ! J'ai besoin de toi ! Maintenant ! continue Asim.

— Je suis prête, Asim !

— A la bonne heure !

Mila imagine le grand sourire franc d'Asim à travers le morceau de tissu qui lui couvre la bouche.

— La maison est entourée d'une bande désherbée naturelle et recouverte de graviers. Nous allons exploiter cet atout. Ce sera notre barrière protectrice. Le feu ne doit sous aucun prétexte passer cette frontière. Nous allons lutter ensemble pour défendre l'inviolabilité de cette bande de terre. Nous devons tenir Mila. C'est notre ligne de démarcation. Nous devons tenir !

— Nous tiendrons, Asim !

— Par miracle, tu as coupé cet arbre ! Bénie sois-tu !

— Je ne comprends pas Asim. Tu n'as cessé de me le reprocher !

— Un mal pour un bien ! Mila ! Le débroussaillage permet de lutter contre la propagation du feu. Si cet arbre était encore debout alors le feu pourrait se propager jusqu'à la maison par ses branches. Un mal pour un bien ! Mila ! Je commence à croire au destin !

— Je ne suis pas rassurée par ton idée de mettre le feu aux cultures maraîchères.

— Je vais mettre le feu à toutes les parcelles maraîchères qui entourent la maison et les deux feux, en se rencontrant, s'éteindront mutuellement, faute de

combustible. Logique non ! Même Shakespeare l'a dit. « Quand deux feux violents se rencontrent, ils consomment l'objet de leur furie. » La Mégère apprivoisée.

Mila dévisage Asim. Quel est donc cet homme qui lutte pour sa vie en récitant du Shakespeare ?

— Mila ! Réveille-toi ! Ramène-moi, s'il te plaît, les bidons d'essence. Je les ai laissés à l'entrée de la grange. Vite !

*

Asim récupère le manche d'une pelle et l'entoure d'un vieux chiffon sec. Peut-il envisager le feu sauter la ligne ridicule qu'il a imaginée dans sa tête et se repaître, tel un ogre, de la charpente de la maison ? La réponse est non. Un espoir démesuré le pousse à l'acharnement. Il ne cèdera rien quoi qu'il advienne.

Mila revient de la grange, un bidon à la main. Asim la regarde. Elle semble affolée.

— Asim ! Le feu ! Le feu est à quelques mètres de la grange ! Il arrive par le bois au-delà de la rivière sèche !

— Oh non ! Malheur ! Activons-nous ! Cela devient dangereux. Toute erreur sera fatale. Regarde la bande de gravier et rappelle-toi. Le feu ne doit jamais passer cette frontière quoi qu'il arrive ! Reste constamment sur tes gardes. Eteins la moindre flammèche qui s'approche de la maison. Je vais allumer une bande de feu parallèle à cette frontière, un front de flamme qui s'éloignera de la maison. Le feu progresse toujours dans le sens du combustible. Il devrait donc s'éloigner et se heurter au feu qui avance vers nous. Prions pour

qu'au moment de leur rencontre, les deux feux se consomment mutuellement et s'éteignent.

— Oui. Tu as raison ! Prions ! lance Mila.

— Comment cela ?

— Donne-moi ta main. Que Dieu nous donne la force et nous protège ! Mila saisit la main libre d'Asim et l'entoure des siennes. Elle baisse le front et se met à psalmodier. Asim la regarde. Il imagine tout ce dont il serait capable avec une femme pieuse et courageuse de cette trempe à ses côtés. Il affronterait sa solitude et son inadaptation au monde, ce sentiment de n'être lié à rien ni personne. Il se relèverait sur les cendres du seul environnement végétal et organique où aurait pu s'épanouir sa nature profonde. Que lui reste-t-il, maintenant, hormis cette femme qui se bat contre un feu tout droit sorti des enfers ? S'encombrera-t-elle d'un maladroit idéaliste et insatisfait ? Ou mourront-ils écrasés par deux monstres de flammes sur le point de s'affronter ? Il aura au moins vécu cela à ses côtés, pense Asim. Qu'importe si la mort le prend. Il la suivra le cœur et les yeux repus.

— Amen ! murmure Mila en levant les yeux vers Asim.

— Amen ! réplique Asim hypnotisé par ce visage féminin orange qui brille dans la nuit. Des flammes jaunes dansent dans les yeux noirs de Mila. Ses lèvres dessinent une forme arrondie à travers le tissu mouillé qui les couvre. Elle semble crier. Elle est si belle. Asim imagine la couleur rose de sa bouche dont il discerne l'agitation à travers le tissu humide. Mila lève un bras par-dessus son épaule. Le tissu pénètre la bouche

grande ouverte de Mila. Comme il aimerait embrasser, goûter, caresser de la sienne, cette bouche rose et humide. Asim réalise qu'il n'a pas encore embrassé Mila. C'est elle qui, à deux reprises maintenant, en a toujours pris l'initiative. Mila lui secoue l'épaule. Un simple bout de tissu le sépare de cette bouche qui s'ouvre et se ferme avec frénésie. Elle crie. Le tissu s'enfonce dans sa bouche béante. Des flammes jaunes plus grandes dansent dans ses yeux noirs vibrants.

— Asim ! Réveille-toi ! Bon sang ! Le feu ! Regarde ! Asim se retourne enfin. Et l'horreur le saisit. Les flammes sont au pied de la grange. Imperturbables et affamées, elles dévorent tout le combustible accessible. Asim sursaute, bouscule le bras de Mila, saisit le bidon d'essence.

— Recule, Mila ! Asim se précipite vers les cultures maraîchères. Il ouvre les bidons et les vide sur ses pas en décrivant un mouvement circulaire dont le centre est la maison des trois femmes Laparsel. En bout de l'arc de cercle, il lève les yeux vers la grange. Le feu a progressé. Il est maintenant à quelques mètres de la propriété.

— Asim ! crie Mila.

— Recule vers la maison ! Vite ! hurle Asim qui sort un briquet de sa poche. Mila recule. Asim imbibe d'essence le tissu enroulé au bout du manche. Il allume la flamme. Il jette un œil à Mila. Elle est en sécurité. Asim recule lui aussi d'un pas. Des gouttes de sueur lui brûlent les yeux. Il respire mal sous le tissu de plus en plus chaud et humide. Il abaisse enfin le manche enflammé. Il touche le sol et la partie végétale

aspergée d'essence. Le départ de feu est immédiat. Des flammes hautes de 40 à 50 centimètres décrivent un arc de cercle régulier autour de la maison. Asim et Mila sont fascinés par ce spectacle de puissance brute, cette déflagration de chaleur soudaine, cette explosion de lumière. Asim accourt vers Mila.

— J'ai chaud ! J'ai l'impression de brûler s'écrie Asim en direction de Mila qui dans un réflexe attrape un des seaux disposés autour de la maison et l'asperge de la tête au pied. La chemise d'Asim lui colle à la peau.

— Merci, Mila ! C'est bon ! Arrête ! crie Asim.

Mila lève les yeux vers les feux. Puis, anxieuse, se tourne vers la maison. Aucune flammèche dangereuse. Elle souffle.

— Moi aussi, j'étouffe ! Je n'en peux plus Asim ! La chaleur est insupportable ! Je respire mal ! crie Mila.

Asim attrape un seau et l'arrose, à son tour. Sa robe bleue légère et mouillée lui colle à la peau. Mila se retourne dans un réflexe. Asim sourit.

— Tu pourrais prévenir au moins, lui crie Mila qui en a perdu son bandana de fortune.

— Pardon ! Remets le linge sur ta bouche. Les fumées sont agressives. Je suis inquiet ! Si les deux feux ne s'éteignent pas mutuellement... Asim ne finit pas sa phrase. Une vague de chaleur les plaque contre le mur de la cuisine. Ils éprouvent des difficultés à respirer. Mila, les yeux pleins de sueur, ne voit plus Asim. Elle panique.

— Asim ! Asim ! Mes yeux me brûlent.

— Je suis là ! Ne t'inquiète pas ! Asim lui attrape la main.

— Je n'ai plus d'eau ! Rentre dans la maison ! Mets-toi à l'abri ! La chaleur est insupportable, s'écrie Asim.

Des flammes de plusieurs mètres de haut sont en train de ravager la grange. On entend des bruits de combustion, des craquements, des explosions à l'intérieur du bâtiment agricole. Mila tourne instinctivement la tête vers la porte de la cuisine, juste derrière elle, pour s'assurer que ses brebis sont bien à l'abri. Elle appose son tissu mouillé sur ses yeux. Et soudain, une inquiétude terrible la saisit et lui noue le cœur. Et si la maison prenait feu ! Si les flammes franchissaient cette frontière imaginaire qui n'existe que dans l'esprit d'Asim. Cette pensée est insoutenable ! Si son corps, celui d'Asim, celui de sa mère, et celui des brebis, s'embrasaient ! Alors tous ces corps se consumeraient, se carboniseraient et finiraient en cendres. Quelle horreur ! Mila ne peut supporter cette épouvantable éventualité. Malgré la chaleur, un frisson parcourt son dos.

— Rentre dans la maison ! Mila ! Vite !

Asim ouvre la porte de la cuisine et pousse Mila à l'intérieur.

*

Asim se retrouve, alors, seul face à des flammes de plusieurs mètres de haut. La nature infernale de ce spectacle le plaque contre le mur de la maison. Les quelques mètres qui le séparent du feu lui semblent dérisoires. La frontière virtuelle qu'il s'est efforcé de créer a disparue. Asim est seul, fragile et vulnérable, face aux flammes qui dansent autour de lui, sifflent sans répit et, aussi surprenant soit-il, l'attirent

irrésistiblement. Asim est seul. Même son ombre sur le mur se cache lâchement derrière son dos. Des langues de feu dansent maintenant dans ses yeux. Il aperçoit, au milieu des flammes, une forme qui le dévisage, l'envisage, le surveille, l'attend. Ses mains retombent le long de son corps en ébullition. L'eau de son organisme traverse son épiderme sans ruisseler sur sa peau. L'évaporation est immédiate. Asim regrette son geste. Pourquoi a-t-il allumé un deuxième feu ? A quoi bon résister ? Cette vision binaire du monde et de la nature à laquelle il a de nouveau succombé l'insupporte. Ces théories bellicistes que l'on inculque depuis l'enfance et qu'il s'était promis de combattre le révulsent. Vision binaire. Il faut soumettre et dompter. Utilitaire. Il faut prendre et jeter. Guerrière. Il faut détruire et arracher. Militaire. Il faut dominer et exploiter. Vision délétère, anthropocentrée, bourgeoisocentrée, égocentrée. Pouah ! Dégout sur le cœur, sur les mains, sur la langue, dans la gorge. Asim arrache son bandana. Pourquoi a-t-il résisté ? Pourquoi a-t-il combattu ? Pourquoi a-t-il donné naissance à une deuxième force, un deuxième feu ? Vision binaire. Deux, toujours en opposition. Alors qu'Un n'est pas seul. Un est uni, en unité, en union, lié à une force à laquelle se soumettre. Un tout en harmonie dans lequel se fondre. A quoi bon lutter pour soi-même, contre soi-même ? Il faut se soumettre. Arracher le moi, l'orgueil, le deuxième, de trop, et ne faire qu'un. Ne faire qu'un avec Mila, avec la nature, avec le feu qui est sur le point de le dévorer. Il faut se soumettre et s'humilier. Asim

tombe à genou et se met à prier. Il demande pardon. Sans larmes, toutes évaporées, il implore la miséricorde du grand architecte, duquel il n'a pas su comprendre les plans. Pardonne mon ignorance, de n'avoir pas su trouver l'issue que tu nous indiquais. Pardonne mon obstination à te résister. Pardonne ma présomption, mon arrogance, ma suffisance, ma confiance démesurée en ma supériorité, l'inconscience coupable de me croire en mesure de résister aux déséquilibres que tu crées pour nous avertir. Et pardonne mon orgueil. Je ne suis qu'un souffle qui se croit tempête, un murmure qui s'entend grondement, une goutte qui se voit océan. Je ne suis rien sans toi qui m'entoure et me consume maintenant. Prends-moi mais épargne ceux qui croient en toi et se soumettent. Préserve Mila.

*

— Asim ! Regarde ! Le feu ! hurle Mila qui vient de sortir de la maison. Asim lève la tête incrédule.

— Asim ! Le feu s'éteint ! Tu as réussi ! crie à nouveau Mila en levant le bras.

Asim tourne la tête. Et, en effet, le feu s'éteint progressivement le long d'une ligne circulaire située à quelques mètres de la maison.

— Les feux s'éteignent mutuellement Asim ! Tu avais raison ! Je le vois sans y croire.

Asim tourne lentement le cou pour suivre la progression de l'extinction du feu le long de cette ligne de front, de choc entre les deux feux. Il observe également les restes de la grange réduite en cendres. Il ramène les yeux vers la ligne d'affrontement. Tout est

en cendres noires et rouges. La végétation continue de se consumer. Mais les flammes s'éteignent d'elles-mêmes. Le feu ne menace plus. Seules les fumées continuent de se répandre dans l'air et de voiler l'horizon. Asim est soudain pris d'un tremblement. Son corps se relâche. Quelques larmes, les dernières, perlent au bord de ses paupières. Il s'écroule. En voyant Mila accourir vers lui, il sourit et parvient à murmurer un seul et unique mot qui s'envole dans les volutes de fumée qui l'entourent. Unité.

*

Les bottes des deux hommes laissent, dans les cendres, des traces nettes. Alors qu'ils frappent à la porte donnant sur la cuisine, ni l'un, ni l'autre ne parvient à quitter des yeux le spectacle noir et gris de désolation qui les entoure.

A l'ouverture de la porte, un troupeau d'une dizaine de brebis s'échappent de la maison et bousculent les deux gendarmes étonnés. Ils suivent du regard les bêtes qui stoppent net leur course au bout de quelques mètres. Elles sont désespérées. Tout est gris et noir. Certaines parcelles de terre sont encore chaudes. Réduites à l'immobilité les unes contre les autres, les brebis lèvent la tête vers la grange qui a disparu.

Les gendarmes constatent les dégâts. Hormis la maison, miraculeuse rescapée, tout est parti en fumée. Toutes les parcelles de cultures maraîchères sont réduites à l'état de cendres grises volatiles. Les deux enclos de pâturage sont noirs de suie.

— Bonjour Messieurs ! Vous arrivez un peu tard ! C'était hier que nous avions besoin de votre aide,

déclare sans ménagement Jeanne sur le seuil de sa cuisine.

— Bonjour madame Laparsel. Pouvons-nous entrer ? Nous aimerions vous parler, déclare le plus petit des deux gendarmes.

— Je crois qu'il n'y a plus rien à dire. Ouvrez les yeux, monsieur le gendarme. Tout est parti en fumée. Loué soit Dieu, nous sommes en vie.

— Votre fille Dina est-elle présente au domicile ? Le visage de Jeanne se décompose subitement.

— Non. Elle n'a pas dormi ici, cette nuit. Avez-vous des nouvelles de ma fille ? implore Jeanne dont le ton de la voix est devenu plus grave.

— Pouvons-nous entrer madame Laparsel ?

— Oui. Suivez-moi ! répond Jeanne inquiète.

Les deux hommes s'assoient avec Jeanne autour de la grande table de la cuisine.

— Votre fille Mila est-elle ici ?

— Oui, mais elle dort.

— Pouvez-vous la réveiller s'il vous plaît. Il est préférable qu'elle soit à vos côtés. Jeanne se lève et se dirige vers l'escalier donnant aux chambres.

— Mila ! Mila ! Réveille-toi !

La force lui manque pour terminer le dernier mot. Elle manque de tomber et se rattrape à la rambarde de l'escalier. Les deux gendarmes se précipitent et l'aident à s'asseoir. Le premier gendarme se met à appeler.

— Mademoiselle Mila ! Pouvez-vous descendre s'il vous plaît.

— J'arrive ! s'écrie Mila, rassurant ainsi le gendarme.

— Que se passe-t-il, Mama ? demande Mila en descendant précipitamment l'escalier.

— Je ne sais pas. C'est à propos de ta sœur.

— Asseyez-vous, s'il vous plaît, mademoiselle, intime le gendarme en chef, avant d'ajouter en s'adressant aux deux femmes.

— Reconnaissez-vous cet objet, demande-t-il en posant sur la table un sachet scellé contenant un collier noirci, arborant le prénom Dina.

— Oui ! Bien sûr. C'est celui de Dina, répond Mila horrifiée par les traces de feu sur l'objet en or.

— Qu'est-il arrivé à ma fille ? demande Jeanne soudainement très agitée.

— Nous avons retrouvé cet objet dans la maison de monsieur Émanci, ajoute le gendarme.

Au même moment, tous les regards se tournent vers Asim qui vient d'entrer dans la cuisine. Les gendarmes ne peuvent cacher leur surprise.

— Chez moi ? C'est impossible ! Ma maison a totalement brûlé. Je l'ai vu hier soir depuis le Pied Rocheux, déclare-t-il de but en blanc, maintenant parfaitement réveillé.

— Je suis au regret de vous confirmer que, malheureusement, votre maison a été entièrement ravagée par les flammes. Une chance que vous n'ayez pas été présent. Mais...

Le gendarme en chef marque une pause et se tourne vers Jeanne et Mila.

— Mais, et c'est le plus douloureux, nous avons retrouvé un corps dans la maison. Des cris affolés

sortent des bouches des deux femmes qui se tiennent la main.

— Nous avons toutes les raisons de penser qu'il s'agit du corps de Dina. Je suis vraiment désolé.

Jeanne s'effondre en pleurs et Mila s'emporte.

— C'est impossible ! Que ferait-elle chez Asim en plein milieu de la nuit ! Êtes-vous sûr et certain qu'il s'agisse du corps de ma sœur ? demande Mila à bout de nerf.

— L'autopsie n'a pas encore été réalisée. Mais la victime portait ce collier autour du cou.

— C'est impossible ! répète Mila en criant.

Asim s'approche de Mila et la tient par les épaules pour la rassurer. Jeanne, en pleurs, prend la main de Mila.

— Monsieur Émanci, je vais vous demander de nous suivre au poste de gendarmerie, déclare le gendarme en chef en direction d'Asim.

— Comment cela ? Je n'y suis pour rien ! Vous m'accusez d'être responsable de la mort de Dina ? rétorque Asim surpris par l'annonce du gendarme.

— C'est la procédure, monsieur. Les faits se sont déroulés dans votre maison. Nous étions à votre recherche.

— A ma recherche ? La voix d'Asim est très aiguë.

— Calmez-vous, monsieur. C'est la procédure. Cela nous permettra d'éclaircir le déroulement des événements.

— Puis-je l'accompagner ? demande Mila.

— Non. C'est inutile. Mieux vaut, pour vous, attendre ici. Les deux gendarmes se lèvent et se dirigent vers la

porte. Dans un réflexe, Mila s'interpose entre Asim et les gendarmes.

— Asseyez-vous mademoiselle. Si votre ami est innocent, il n'a rien à craindre. Veuillez nous suivre s'il vous plaît, demandent-ils à Asim.

— Ce garçon est un héros, monsieur le gendarme. Il a sauvé notre maison, nos brebis et nos vies.

La voix de Jeanne à travers ses larmes est forte et vibrante. Elle laisse les deux gendarmes sans réaction. Asim se lève. Mais avant de suivre les gendarmes, il prend une initiative. C'est lui qui initie le mouvement. Au diable les regards ! Au diable les qu'en-dira-t-on ! Au diable sa gaucherie et sa maladresse ! Il attrape la main de Mila, ramène son corps épuisé contre lui et l'embrasse longuement, passionnément. Jeanne détourne le regard tout en esquissant un sourire. Mila embrasse à son tour Asim. Les gendarmes patientent gênés.

— Allons-y s'il vous plaît, finit par ordonner le gendarme en chef.

— Ne t'inquiète pas Asim. Je témoignerai de ta présence à mes côtés toute la nuit. N'aie pas peur. Ils ne peuvent rien contre toi, lui chuchote Mila dans le creux de l'oreille.

— Je n'ai pas peur, réplique Asim en suivant les gendarmes.

Je n'ai plus peur, se répète Asim, un grand sourire aux lèvres comme il sort de la maison. Il passe sa langue sur ses lèvres. Un goût acidulé de baiser l'accompagne.

Chapitre 17 - Unité

Asim, appuyé sur sa bêche, contemple le travail accompli et pense au chemin parcouru. Les cendres de l'été dernier ont nourri la terre. Elles l'ont engraisée. Asim se baisse, écarte la paille qui recouvre le sol de toutes ses cultures maraîchères, arrache une motte de terre et la pétrit dans sa main. Sombre, grasse, et salissante. Les traces de cette boue sur sa paume le ravissent. Le verger réparti sur toute la surface de culture se porte bien. Les pommiers et les poiriers plantés en novembre s'épanouissent. Dans quelques années ils porteront leurs fruits, procureront une ombre protectrice et une fraîcheur nécessaire. D'ici là, leurs racines enfanteront des lignes de vie invisibles sous terre. Elles apporteront à ses champs la vie, la biodiversité, un bagage végétal et minéral indispensable, ainsi qu'une connaissance organique des conditions climatiques de la région. Sa terre sera respectée, nourrie, vivante, grouillante, bruyante, résistante, généreuse. Elle donnera. Il lui rendra. Asim perçoit les connexions qu'il s'est efforcé de créer sur ce bout de terre, propriété des femmes Laparsel. Il en sourit de contentement. Aucune ligne droite. Dans ce jardin en croissance, tout n'est que courbes et rondeurs, dédales et enchevêtrements, réseaux et connexions sur trois niveaux, sous terre, au sol, en hauteur. Pour visiter, il faut tourner souvent, se baisser parfois, lever les yeux autant que possible. Tout n'est que connexions et liaisons, union et force. Connexion avec l'environnement, le bois au-delà de la

rivière de nouveau humide, les terres aux alentours. Connexions entre espèces différentes. Harmonie des apports et des entraides. Équilibre des luttes et des rivalités. Unité.

Asim savoure l'harmonie qui l'entoure. Un contentement l'envahit. La satisfaction d'un travail bien fait embue ses yeux comme Mila lui fait signe au bout de la parcelle cultivée. Asim se ressaisit et l'interpelle.

— Où vas-tu, chérie ? Sois prudente dans ton état. Ne t'éloigne pas trop et appelle-moi si tu as besoin d'aide ! lui crie Asim.

— Je vais à la tombe, lui répond Mila, un grand sourire aux lèvres, une gerbe de fleurs dans la main gauche et sa main droite posée sur son ventre.

— Veux-tu que je t'accompagne ? lui demande Asim.

— Non ! Merci. J'ai besoin de marcher et de réfléchir.

— D'accord ! A tout à l'heure.

Asim regarde Mila s'éloigner et fait tourner l'alliance autour de son doigt. Le feu brûle dans le cœur de cette femme qu'il aime, un feu ardent de vie, d'amour, de joie débordante, de passions enflammées, d'empathie régénératrice. Son corps de femme s'éteint parfois quand de vieux démons ressurgissent de leur prison infernale. Mais l'empathie soigne et l'amour guérit. Aucun des deux ne manque.

*

Mila, essoufflée, s'agenouille sur la tombe. Sa robe jaune et légère, à fleurs, s'étale au sol. La peau nue de ses bras profite d'un beau soleil d'été. Elle dépose la gerbe de chrysanthèmes blancs. Elle admire le travail

d'Asim qui a réhabilité l'endroit, nettoyé la tombe et gravé à la feuille d'or son épitaphe. Elle caresse la lourde pierre gravée par son père, 12 ans plus tôt. Sa main tremble légèrement.

— *Qu'est-ce que tu es belle maman ! Je crois ne jamais t'avoir vu aussi jolie. Enfin, tu reviens me voir. Cela fait de longs mois sans toi. J'avais l'impression que tu m'avais oublié. J'étais si triste.*

— Arthur ! Je t'aime et je ne t'oublierai jamais.

— *Moi aussi !*

— Je dois te dire adieu...

— *Comment cela ! Adieu ! On ne dit pas adieu à son enfant !*

— C'est très difficile de dire adieu à son enfant.

— *Tu me brises le cœur, maman.*

— Cela me brise le cœur. Mes mains te prouvent ma souffrance. Ces marques me ramèneront toujours à toi. Mais je dois te dire adieu. Je ne l'avais pas encore fait. Et j'en souffre.

— *Comment cela ? Je te fais souffrir ?*

— Ce n'est pas toi qui me fais souffrir. Mais le fait de t'avoir perdu... Et...

— *Comment cela perdu ? Je ne comprends pas... Je suis là maman.*

— Et... La voix de Mila s'étouffe sous le poids des mots.

— *Et quoi ? Qu'y a-t-il, Maman ?*

— Et... Et de ne pas t'avoir désiré... Pardon, Arthur ! Des sanglots brisent la voix de Mila. Mais je t'ai aimé, malgré la violence et la brutalité, malgré le viol, dès la

première seconde où j'ai compris que tu vivais en moi, que tu avais pris racine en moi.

— *Mais je suis là, Maman...*

— Ces mains qui t'ont arraché à moi, je les maudis.

— *Je suis là...*

— Alors, adieu... Tu vivras toujours en moi, à ma façon, sans me faire souffrir...

— *Je suis...*

— Sans me faire souffrir, Arthur... Je garde la joie d'avoir conçu une vie même dans la violence et la souffrance. Regarde ! Mila pose la main sur son ventre.

— Tu vas avoir une petite sœur. Mila pleure. Tu vivras en elle. La vie que l'on t'a volée est en elle, Arthur. Ta sœur aura une double part de vie, d'énergie, de force et d'amour, de désir et de sensibilité. Chaque seconde de son existence, elle la vivra plus intensément, avec ferveur et fièvre. En ton honneur Arthur, elle s'appellera Talia.

A l'instant même, une goutte de pluie tombe sur le visage de Mila. La pluie se mélange à ses larmes. Ces gouttes de vie roulent le long de ses bras nus et se brisent sur ses scarifications. Cette eau bienfaitrice purifie l'atmosphère et nourrit la terre. Des ions négatifs aident le corps de Mila à lutter contre les agressions de son esprit. Comme un baume apaisant, l'eau nourrit sa peau meurtrie et maintenant avide de sensations nouvelles, apaise son esprit libéré du poids d'un adieu nécessaire et irrigue son âme devenue double. Sauvée de l'aridité de son existence, Mila regarde l'avenir avec une soif nouvelle.

Epilogue

Avant d'atteindre le cœur, l'insensibilité traverse la peau, pénètre les chairs et mène à une aridité du corps. Dès les premières secondes, l'organisme nous prévient du danger. Alors, abreuvons nos paumes de mille poignées de main ! Remplissons nos bras de milliers d'accolades fraternelles ! Saturons nos joues de mille bises sororales ! Nourrissons nos lèvres tremblantes de baisers innocents ! Abreuvons notre peau de mille voluptés et nos corps de mille étreintes passionnées ! Luttons contre l'aridité !

Table des matières

Prologue.....	7
Chapitre 1 - Deux enfants.....	8
Chapitre 2 - Sècheresse.....	18
Chapitre 3 - Communauté	39
Chapitre 4 - Asim	68
Chapitre 5 - Mort animale.....	81
Chapitre 6 - Manipulation.....	93
Chapitre 7 - Scarification.....	115
Chapitre 8 - Forêt primaire.....	125
Chapitre 9 - Effondrement.....	150
Chapitre 10 - Flagellations	167
Chapitre 11 - L'arbre.....	181
Chapitre 12 - Papilles.....	195
Chapitre 13 – La tombe	217
Chapitre 14 - Dina.....	231
Chapitre 15 - La peau	236
Chapitre 16 - Le feu.....	247
Chapitre 17 - Unité	273
Epilogue.....	277

Remerciements

A Yadine pour sa présence, son soutien indéfectible et ses remarques pertinentes à chacune des étapes d'écriture de ce livre.

A Sylvie, Annette, Cécile et Sébastien pour leur relecture bienveillante et leurs idées géniales.

A celles et ceux qui, consciemment ou inconsciemment, ont permis l'existence de ce livre.

Couverture : Joseph Mallord William Turner, Sun Setting Over a Lake, 1840 - Canvas, 911 × 1226 mm, The Tate Gallery, London.

© 2024, Albert H. Laul

ISBN 978-2-9590396-1-4

Achevé d'imprimer en Septembre 2024
par TheBookEdition.com à Lille (Nord)

Imprimé en France

Dépôt légal : Septembre 2024

9,90 € TTC